

JAKEZ IVINN

Seigneurs,
TRISTAN
avait un fils



Jakez Ivinn

Hommage de l'auteur.

Jakez Ivinn

Seigneurs,
Cristan avait un fils

illustrations de Lirzhin



"nature et Bretagne"

38, rue Jeanne-d'Arc - Quimper

“A Paul PIQUET, mon ami,
qui fit d'un cœur égal tant de
guerres lointaines.”

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© Copyright 1975 by «Nature et Bretagne», Quimper.
ISBN 2-85-257-015-7

PRÉFACE

Nul n'ignore que les romans bretons — ceux de la Table Ronde, celui de Tristan et Iseut — sont à l'origine de la littérature romanesque européenne, à laquelle ils ont apporté l'analyse des sentiments, la notion d'amour-passion, le sens de la nature, le goût du merveilleux et de l'aventure, toutes choses ignorées jusque là. Les récits tirés de la tradition celtique commune aux Bretons du pays de Galles, du Cornwall et de l'Armorique ont, traduits en français ou en germanique, fait rêver dans leurs sombres donjons les belles châtelaines aux cheveux filasse et transformé le cœur des féroces soudards descendant des conquérants franks, saxons ou goths.

Ils n'ont rien perdu de leur charme. Et pourtant nous sommes tout de même un peu volés. Car les versions qui nous en sont parvenues sont des versions édulcorées, bien ordonnées et bien policées, des versions revues et corrigées par les clercs et les moines du Moyen-Age, où l'on ne retrouve pas la saveur barbare des sagas celtiques.

Les compagnons du roi Arthur nous sont présentés comme des chevaliers distingués à la mode du XIII^e ou du XIV^e siècles, vêtus d'armures brillantes et de casques fermés surmontés de panaches, et disputant des joutes et tournois selon les règles. Or le roi Arthur historique était un roitelet gallois du... VI^e siècle, engagé dans la guerre contre les Saxons. Et la légende lui a prêté les attributs du Roi du Monde des vieux mythes celtiques préchrétiens. Quant au roi Marc de Cornwall, c'est le roi Marc'h : le Roi-Cheval des temps totémiques.

Je me suis toujours senti déçu, frustré, par l'anachronisme des versions françaises, anglaises et allemandes. Mais, hélas, l'original en breton qui se transmettait par tradition orale, est perdu depuis longtemps, hormis quelques bribes surnageant dans les « Mabinogion » gallois. Et c'est pourquoi depuis bien bien longtemps je rêvais, mais comme d'une chose impossible, de lire de belles histoires du roi Arthur et de ses chevaliers, du roi Marc'h ou de Tristan, qui restituassent l'atmosphère authentique des temps barbares de l'ancienne Celtie, où les cœurs étaient sensibles mais les mœurs viriles.

Et voici que le miracle auquel je n'osais pas croire s'est produit. Voici qu'un écrivain qui connaît parfaitement, dans tous ses détails, la civilisation du haut Moyen-Age, celle des temps mérovingiens et carolingiens où vivaient les héros de la saga celtique, a su en faire revivre l'ambiance et replacer nos héros dans leur cadre. Il a su habilement donner une suite à ce roman de Tristan et Iseut qu'on s'accorde à juger « la plus belle histoire d'amour de tous les temps » et le récit qu'il a imaginé est aussi attachant par ses péripéties que par l'atmosphère qu'il recrée.

A notre époque où l'on peut véritablement parler d'une décadence du roman, il est réconfortant de voir qu'il y a encore des romanciers qui ne cherchent pas à « en jeter plein la vue » au lecteur à force d'élucubrations relevant du plus artificiel des intellectualismes, mais qui se proposent seulement de raconter une belle histoire.

Une belle histoire qui vient s'insérer tout naturellement dans l'ensemble si riche et jamais démodé de la « matière bretonne »... Une belle histoire que j'ai pris tant de plaisir à lire que je souhaite à beaucoup d'autres le même plaisir.

Yann BRÉKILIEU

Seigneurs, Tristan avait un fils...

Les bons trouvères d'antan, Béroul et Thomas, monseigneur Eilhardt et maître Gottfried, ne nous l'avaient point dit. Ils l'ignoraient peut-être, ou bien un serment les liait.

Taliésin, prince des bardes, avant eux, s'était tu.

Pourtant, un fils est né de Tristan et d'Yseut. Par un jour de grand vent, dans la forêt profonde du Morois, sous une hutte de branchage, Tristan lui-même, du fil de son couteau, le sépara d'Yseut.

Ce qu'il advint de l'enfant par la suite n'a jamais été conté. Le même secret qui couvrit sa naissance a fait taire, ou attribuer à d'autres, ses hauts faits.

Il traça droit, en des temps troublés, le sillon de sa vie. Des peuples neufs, pleins de sève, se disputaient les terres d'Occident. Les royaumes naissaient comme des champignons, s'étendaient vite, mouraient de même. Et tous se sont espérés éternels.

Par les mers vertes, les forêts immenses, les landes intactes et les prés vierges, clans et peuples se guerroyaient, s'alliaient, se déliaient, se détruisaient, parfois se fondaient l'un en l'autre.

Les dieux aussi se combattaient. L'usurpateur galiléen repoussait dans l'ombre Odin, Wotan, Nuad à la main d'argent, et même Esus l'Irréfutable.

En ces temps vécut Tristan, puis son fils. C'est pourquoi, vous contant l'histoire du second, je ne l'ai point vêtu, comme les vieux conteurs firent pour le père, du costume des contemporains de Béroul. Lui, Thomas et les autres ont attribué des vêtements et des sentiments du douzième siècle aux héros d'une tragédie bien plus ancienne. Ainsi faisaient-ils, sans scrupule, et avec talent, pour les personnages de la Grèce, de Rome, et les acteurs de la Passion. Cela explique en grande partie l'extraordinaire faveur qui accueillit, à leur parution, les premières formes françaises du vieux poème breton. Pourtant, du vivant de Tristan, l'armure en plaques n'existait pas, ni même le fer à cheval, et l'esprit chevaleresque qui anima les héros ne devait rien à l'Eglise de Rome.

Chrestien de Troyes, même s'il le savait, ne pouvait l'écrire, mais le Graal n'est pas le vase de la Cène, c'est la coupe du dieu Dagdè. Des chevaliers étaient armés dans les clairières, de la Germanie à l'Irlande, bien avant la venue du Christ, et continuaient à l'être, selon le même rite, quand naquirent Tristan, puis son fils.

I

LA NAISSANCE

*Aspre vie meinent et dure :
Tant s'entraiment de bonne amor
L'uns por l'autre ne sent dolor.*

Béroul

Le vent rudoie la forêt. Les nuages bas, déchirés au faite des collines, s'effilochent, et leurs lambeaux s'écrasent dans les creux en poussière d'eau grise. Plus haut, dans le ciel blême, les nuées sombres galopent. L'une parfois, quittant la charge, plonge en hurlant, s'affole de vent, brise les vieux chênes qu'avait aimés Merlin.

Tristan ne s'en soucie guère. Sa cabane est bien orientée, bien construite. Il connaît la mer, la forêt et le vent, dont il s'est abrité. Mais il sait aussi que la tempête, en cette lune-là, va pousser sur les grèves la haute marée, que les femmes enceintes seront délivrées plus tôt qu'on ne l'attendait, que son fils va naître. Et lui, Tristan de Loonnois, le preux, le vainqueur du Morholt et du dragon d'Irlande, éprouve un sentiment qui ressemble à l'effroi.

Il n'a jamais crié à l'aide, et qui pourrait-il, en cette occurrence, appeler ? Son bon écuyer Gorvenal est là, bien sur, et, dans la grotte voisine, roussit sa barbe autour d'un grand feu. Sur le feu, un immense chaudron, où l'eau bouillonne. Car cela, Gorvenal le sait, il faut beaucoup d'eau chaude lorsqu'un enfant naît. Là s'arrête, en ce domaine, sa science.

Tristan est rentré dans la hutte, et tient la main d'Yseut, dolente sur son lit de fougères. L'angoisse les étreint tous deux. Le vent d'ouest hurle dehors, et le jour ressemble à la nuit.

D'un seul coup, tout s'apaise, un silence étonnant s'établit, que trouble seulement l'égouttement des feuilles. Tristan est déjà au seuil, l'épée au poing, et Gorvenal de même, pareillement armé, a quitté son chaudron. Dans leur vie traquée, un silence subit, autant qu'un bruit insolite, peut présager une menace.

Mais l'homme qui vient, par la sente abrupte des petits chênes, n'est pas leur ennemi. C'est lui qui fait taire le vent. Il entre d'un pas tranquille dans la clairière. Le chevalier et l'écuyer, le reconnaissant, s'inclinent, et l'ermite Ogrin, de la droite, leur rend leur salut. Sa main gauche, toutefois, reste tournée vers l'ouest, paume en dehors, et c'est au vent qu'il parle. Il lui dit :

« Kornog, chom sioul » vent d'ouest, tiens-toi tranquille. Kornog s'apaise et se tait.

Le ciel, au-dessus du vallon, devient instantanément, étonnamment bleu, et sa lumière se multiplie, irisée, dans les mille larmes ruisselant des feuilles. Les gouttes font un chant léger de harpes frères.

Les hommes, figés, entendent, dans cette paix surnaturelle, les halètements d'Yseut, puis un cri de délivrance et, aussitôt après, un autre cri, grêle et puissant, fort comme la vie. Ogrin dit :

« Va, Tristan, ton fils est né. »

Tristan entre seul dans la hutte.

*
**

Ogrin soigne la mère et l'enfant. De ses longs doigts adroits, osseux, parcheminés, il enduit de baume les blessures de l'arrivée. Puis revient dans la clairière et dit à Tristan : « Apporte-moi ton fils ».

Tristan le lui présente à plat, sur les deux paumes de ses fortes mains. Ogrin trace sur le front de l'enfant les signes druidiques, l'enduit d'eau de la source, dit les paroles des anciens Celtes, puis, pénétré de l'Esprit, parle à Tristan.

« Chevalier, cet enfant te vaudra. Il sera beau, fort et brave. Mais, alors que l'amour te perd, l'amitié, lui, le guidera. Sois heureux, Tristan, car ton fils, et les fils de ton fils, seront l'honneur de l'Occident ».

Pratiquant le rite de la nouvelle religion, il met ensuite un grain de sel sur la langue du nouveau-né, dessine de son pouce un signe de croix sur sa tête.

Puis il vient au centre de la clairière, se tourne vers le nord-ouest, et appelle d'une voix forte : « Gwalarn, Gwalarn ! ». Le vent de noroit murmure, le ciel s'assombrit. Ogrin dit encore : « Gwalarn, sav ! ». D'une ruée, le vent déchaîné emplît le ciel, abat les arbres, abolit le jour d'un écran sombre, traversé de lueurs de soufre, déchiré d'éclairs.

Ogrin, maître du vent, n'est plus là. On a dit qu'il se faisait parfois transporter par son serviteur.

*
**

Pendant toute une lune, la tempête inépuisable souffle du sud, du suroit, de l'ouest, du noroit, enfin du nord, reprenant inlassablement, jour après jour, le même cycle. Nul espion, nul forestier même, n'ose se hasarder en futaie ou taillis.

Dans le val étroit, aux pentes raides et feuillues, la hutte de verdure est adossée à une grotte, qui la prolonge. Un roncier épais la protège, percé seulement d'une sente difficile à découvrir. Une source y jaillit, pure, jamais tarie, dans un bassin de roc. Là est la paix.

Sous le chaudron noirci, le feu de brindilles crépite. Les vivres ne manquent pas, farine d'orge et de seigle, cuissots fumés de cerf,

de chevreuil et de sanglier, lard, sel et saindoux, cresson frais cueilli sous la pluie.

Gorvenal retresse des cordes d'arc et, crachotant des brins de chanvre, sourit à l'enfant. Tristan affûte des fers tranchants, durcit au feu des épieux aigus. Son chien Husdent, jaloux, n'entre plus dans la hutte, mais veille à l'entrée de la sente. Yseut, redevenue rose et vive, découvre chaque jour à son fils une nouvelle ressemblance à son père, une nouvelle beauté. Chaque jour, elle le baigne dans la source fraîche, puis frotte vivement d'eau très chaude, où a bouilli la bruyère, son corps et ses membres potelés. Tristan assiste au bain, et Gorvenal ne manque pas de dire « Il est rond comme un thon ». Les langes sont de vieille toile, si assouplie et affinée par l'usure qu'elle brille comme le satin.

L'odeur amère des lits de fougère, celle, subtile, des feux de genêt, celle des corps sains, celle des saines venaisons, celle de la pluie du dehors - Saviez-vous encore, Seigneurs, que la pluie avait une odeur ? - l'odeur du bonheur paisible, embaument la hutte et la grotte.

* * *

Le mois est passé. Le vent protecteur se tait à l'aube. Les oiseaux, incrédules, se hasardent à chanter, hésitants d'abord, puis, rassurés, à pleine voix.

Ogrin arrive avec l'aurore, mince et droit dans sa robe blanche. Les rayons du levant, filtrant par les trouées du feuillage, illuminent sa barbe et ses cheveux de neige.

« Tristan, dit-il, cette lune est achevée. Tu as goûté, je le sais, la sérénité. C'était ta seule trêve. C'est fini.

La tranquillité n'est pas ton destin, ni celui d'Yseut. A toi, à vous deux, s'offrent à nouveau les fruits acides et enivrants du philtre, exils, batailles, séparations, tourments et chagrins ; cela, jusqu'à ce que la mort, vous unissant, vous délivre.



Il faut cependant sauver ton fils. Ta compagne, tu le sais, est plus femme que mère. Elle te suivra, oubliera l'enfant.

Dinas de Lidan, ton ami vrai, l'élèvera avec ses propres fils. Tu ne peux rêver pour ton sang meilleur garant, cœur plus loyal, épée plus claire, plus fort château. Donne-moi l'enfant, je le lui confierai ».

Tristan pâle et muet, Yseut en pleurs donnèrent l'enfant.

Jamais plus ils ne le revirent.

Ogrin marcha trois jours dans la forêt inviolée, trois jours et trois nuits, tant qu'il parvint à Lidan. L'enfant, dans ses bras, était toujours rose, frais, souriant. On dit que laies et biches venaient l'allaiter près des sources, quand l'ermite s'arrêtait.

L'archer, de garde à la bretèche, dominant de haut les ravins, vit émerger, de la brume blanche de l'aube, un fantôme plus blanc que le brouillard. D'un bref coup de trompe, il appela le suivant à la veille, lui confia les flèches lourdes et la mèche, courut au donjon.

« Sire sénéchal, un homme est là, aux barrières, qui vous appelle. Il est vieux, porte en ses bras un enfant très jeune, et n'a pas dit vos titres, mais simplement Dinas Lidan ».

Dinas s'arma, vint à la poterne, la fit ouvrir, reconnut, dans le visage de buis, la flamme bleue du regard.

« Ah ! saint homme, juge des clans, entre, mon logis t'appartient. Tu m'appelles par mon vrai nom, dans la vieille langue, je ferai ce que tu désires ».

Ogrin, alors, lui tendit l'enfant.

« Je n'entrerai pas, Dinas. Tes murs épais et tes toits lourds m'attristent. Ton père, non plus, ne les aurait pas supportés. Mais recueille ici le sang de la race, le fils d'un roi et d'une reine, et, qui plus est, le fils de ton ami. Jure, par les dieux anciens, et par le nouveau, que tu le prends en ta garde ».

Dinas dit le serment.

« Par le soleil et les étoiles, par tous les dieux, par mon épée et sur ma tête, je jure de protéger cet enfant comme les miens ».

Ogrin le remercia en deux mots, et retourna en la forêt.

II

L'ENFANCE

Et, quand l'enfant chevauchait parmi les jeunes écuyers, on eût dit que son cheval, ses armes et lui ne formaient qu'un seul corps et n'eussent jamais été séparés. A le voir si noble et si fier, large des épaules, grêle des flancs, fort, fidèle et preux, tous louaient Rohalt parce qu'il avait un tel fils. Mais Rohalt, songeant à Rivalen et à Blanche fleur, de qui revivaient la jeunesse et la grâce, chérissait Tristan comme son fils, et secrètement le révérait comme son seigneur.

Les Enfances de Tristan.
Joseph Bédier

L'enfant fut nommé Guy, et élevé avec les deux fils de Lidan, Gilles et Gildas. Ils vivaient comme des frères, partageaient mêmes nourrices, mêmes mets, même couche, mêmes jeux, à tel point que les hôtes de passage croyaient que Lidan avait engendré non des jumeaux, mais des triplés. Le sénéchal accueillait en souriant les compliments, ne démentait jamais, remerciait toujours avec courtoisie, mais brièvement, et de façon évasive. Il savait trop le poids des haines qui, ayant entouré Tristan sa vie durant, pouvaient menacer son fils.

Puis, quand ils eurent sept ans accomplis, vint le temps de reprendre les trois garçons aux femmes.

Lors Tristan était mort, à Penmarc'h, et vous savez, seigneurs, que ce n'est pas la blessure de la lance empoisonnée qui le tua, mais bien le chagrin d'amour. Yseut la Blonde, trop tard survenue, s'allongea sur la même couche, embrassa le gisant, mourut à l'instant près de lui. La ronce merveilleuse, plusieurs fois coupée, toujours renaisante, unit leurs tombeaux.

Le vieil écuyer Gorvenal, accablé d'ans et de peine, robuste encore, mais ne voyant plus de but à sa force, puisqu'il n'avait plus son maître à servir, les suivit dans l'au-delà. Il ne faut point croire, comme l'ont dit certains conteurs, qu'il se blessa pour suivre cette voie. Il se coucha sur l'herbe, à quatre pas de la tombe, prit son épée nue en ses deux mains, en baisa la poignée, dit d'une voix tranquille aux témoins étonnés « Adieu, seigneurs », puis, plus fortement, « Je suis là, Tristan », et ferma les yeux. Il avait passé le seuil.

* * *

Périnis le Fidèle fut le maître d'armes de Guy, maître savant, durement exigeant, tendrement amical, à la fois enjoué et sévère.

Il lui enseigna la course longue, mesurée au rythme du souffle et du cœur, à la longueur du pas, à la pente du chemin, à sa durée ; la course brève et rapide, l'élan pour le saut. Guy dut nager dans des torrents emportés et des mers mauvaises, franchir d'un bond fossés, ravins et palissades, lancer lourdes pierres, disques et javelots. Il apprit à façonner l'arc et les flèches, à tirer vite et juste. Périnis lui fit reconnaître les traces des bêtes et des hommes, imiter le chant des oiseaux, suivre les voies durant des jours, sans manger, ni presque boire, sans sommeil.

Puis vinrent la lutte, l'escrime au bâton, au poignard, à l'épée, à la lance. L'enfant monta à cru des chevaux indomptés, les dressa lui-même entre ses minces genoux. Il mena seul de frêles barques, par des vents violents, dans des parages emplis d'écueils.

Il retint par cœur les pays et les races, les clans et les familles, leurs parentés, leurs emblèmes, leurs devises, les lois et les traditions, et les vieilles chansons, qu'il harpait avec art. Il fut instruit en vénerie et fauconnerie.

Au-dessus de tout, Périnis « lui apprit à détester tout mensonge et toute félonie, à secourir les faibles, à tenir la foi donnée ».

* * *

Quand vint leur quatorzième printemps, Dinas de Lidan fit appeler, au plus haut d'une maîtresse tour, qui n'était point couverte, Guy, Gilles et Gildas. C'était un très beau jour ; le soleil brillait, des nuages blancs glissaient dans le ciel clair, leurs ombres légères couraient sur la forêt. Le vol rapide des hirondelles revenues, leurs cris aigus, cernaient la tour. L'odeur verte des bourgeons et des jeunes feuilles montait en fraîches bouffées jusqu'au sommet. Adossé à un merlon, Périnis très droit près de lui, Dinas parla.

« Vous êtes en âge de faire vos premières armes. Le roi Arthur va mener bientôt ses guerres de printemps. Vous le suivrez tous trois. Faites moi honneur. Maintenant, je voudrais parler à Guy, et à lui seul ».

Déjà les jumeaux se retiraient, mais le fils de Tristan s'écria :

« Sire Dinas, Gilles et Gildas sont pour moi des frères, nous n'avons l'un pour l'autre nul secret. Pourquoi n'entendraient-ils pas ce que vous voulez me dire ? »

Dinas, secrètement réjoui de cette confiance, dit alors : « Soit, qu'ils l'entendent », et révéla aux jouvenceaux, qui d'ailleurs s'en doutaient - leur petite enfance n'était pas si lointaine, et les langues des femmes marchent vite, qu'elles soient lavandières, nourrices ou châtelaines - il révéla le secret de la naissance de Guy, quels avaient été ses parents, comment ils avaient vécu, comment ils étaient morts.

Il se tut ensuite, longuement. Le vol fantasque et les cris vifs des hirondelles brodaient, sur le ciel bleu et la verte forêt, la trame du printemps, la vie toujours renaissante.

Dinas ajouta :

« J'aurai eu grand' joie à vous voir férir vos premiers coups, mais le roi Marc, mon souverain, maintient en paix depuis des années notre pays de Cornouaille. C'est donc pour Galles que vous combattez.

Il me faut encore te dire, Guy, que tu ressembles trop à ton père. C'est aussi pourquoi je t'éloigne. Bien des gens, qui l'ont

connu, s'étonnent et jasant. Il se trouve partout, hélas, des indiscrets, des médisants, de sots bavards. Ce qui se murmure à Lidán se dira haut à Tintagel. Les fils des ennemis de ton père l'apprendront, et chercheront à te tuer.

— Qu'ils essaient ! dit Guy, le visage empourpré.

Dinas sourit, leva la main.

— Allez vous apprêter. Vous partez demain, en petit arroi. Périnis vous accompagne, avec seulement quatre valets d'armes, bien montés, tenant en main quatre chevaux de bât. J'ai fait annoncer au roi votre venue.

* * *

Ils se mirent à la voie le lendemain, en devisant. A l'idée de courir la grande aventure, les enfants étaient exaltés de bonheur. Nés pour la guerre, formés pour elle, ils n'en connaissaient pas encore les laideurs, en imaginaient seulement les gloires et les joies, qui sont vraies, elles aussi. Quant aux peines, fatigues, privations ou douleurs, Périnis les en avait avertis. Il n'était que de les supporter d'un cœur égal, et cela, bien sur, ils sauraient le faire.

A petites journées, ils parvinrent à la Blanche Lande, passèrent le Gué Aventureux, où les attendaient de frais écuyers envoyés par le roi. Ils entrèrent en Galles, s'acheminèrent vers Carduel.

Les jeunes Gallois, curieux des nouveaux venus, étaient naturellement moqueurs. La conversation s'échauffa en route. On convint d'une joute courtoise pour le soir.

Dans un beau pré sec et uni, ils luttèrent chaudement, sans déloyauté. Les bourses étant plates, il n'y avait d'autre prix que la gloire.

Guy emporta ce prix, et du même coup l'estime de ses adversaires.

III

LE CONSEIL

Mais vous êtes mes féaux, et je ne veux pas perdre le service de mes hommes. Conseillez-moi donc, je vous en requiers, vous qui me devez le conseil.

Le nain Frocin.
Joseph Bédier

Un messenger, le lendemain, galopa à leur rencontre.

« Seigneurs, le roi a quitté Carduel. Les Saxons nous ont devancé. Partant du pays de Durham, ils font vers l'ouest une envahie. Ce n'est plus le château, mais le camp qu'il vous faut joindre. Je vous guiderai ».

Forçant l'allure, à longues traites, ils rallièrent l'ost, déjà établi à l'étape. Le soleil bas lançait vers l'est l'ombre allongée des tentes.

Un héraut conduisit au pavillon du roi les adolescents, y annonça, d'une voix forte, les trois jeunes seigneurs de Lidán. Un chevalier tout armé écarta les tentures de la porte et dit : « Qu'ils entrent ». Les gardes décroisèrent les piques. Le chevalier introduisit Guy, Gilles et Gildas, les fit assoir au bas bout, le dos à la paroi de toile, devant une table de bois brut, sur des bancs grossiers. Un valet leur servit du lait caillé, des venaisons et du pain d'orge. Le chevalier leur dit « Restaurez-vous, taisez-vous, observez et écoutez », puis retourna à l'entrée.

La tente, en forme de carré long, était vaste et haute. Une jonchée de foin frais coupé couvrait le sol, et sa senteur couvrait toutes les autres. Aux mâts principaux, près des torchères de bronze déjà

fixées, étaient suspendues de belles armes. Des boucliers et des manteaux, posés sur le foin, marquaient la couche des familiers du roi.

Arthur trônait au fond de la tente, sur un siège de bois noir incrusté d'argent, à haut dossier roide, larges accoudoirs. Deux gardes robustes, armés d'un long trifenn, se tenaient derrière lui. A sa droite, ses bardes vêtus de bleu. A sa gauche, trois pas en arrière, son chapelain, en robe de bure. A ses pieds, deux pages agenouillés, guettant ses désirs. De nombreux chevaliers, debout sur les bas-côtés, attendaient en silence.

Le roi se leva, dégrafa son manteau pourpre, le jeta à un page, remit au second, qui la reçut à deux mains, sa lourde épée, fit face à l'assemblée.

Il était grand et puissant. Ses yeux brillaient vifs sous des sourcils touffus, sa barbe grise, soigneusement peignée, couvrait sa vaste poitrine. Les ondes argentées de ses cheveux retombaient amplement sur ses larges épaules. Sa voix était grave et forte, presque grondante, cependant harmonieuse comme un chant. Il ouvrit le conseil d'un ton mécontent.

« Seigneurs, nous avons trop tardé. Les Saxons honnis nous devançant, envahissent nos terres, celles de nos parents, et l'ost n'est point encore assemblé. Beaucoup d'entre vous sont arrivés trop tard, certains manquent encore, s'attardent en chasses, fêtes, banquets, querelles privées, alors que coule le sang des nôtres.

Deux partis nous sont offerts : attendre ici le regroupement de toute l'armée, pour, étant plus nombreux, être plus surs de vaincre. Pendant ce temps, les dommages s'étendront. Ou bien nous partager : une troupe ira combattre tout de suite, retarder l'ennemi en le harcelant, limiter le ravage, tandis que le gros se renforcera avant de suivre, et de triompher, Dieu l'accordant.

Mais vous êtes mes féaux, seigneurs, et me devez le conseil, autant que l'épée. Donnez-le moi ».

Et le roi se rassit.

Comme il advient toujours à parlement, beaucoup se souciaient d'autres choses, des menaces pesant sur leur propre terre, des motifs qui les avaient retardés, de ceux qui retenaient encore leurs amis, de la force des Saxons, de l'état des chemins, de la pluie et du beau temps.

Arthur s'irritait. Alors intervint Ké le Sénéchal, l'ami du roi, et du même âge.

« Sire, de tant de mots, voici ce qu'il faut entendre : Messire Gauvain conduira d'abord une troupe ; il la veut choisir, ne prendra que des chevaliers et écuyers jeunes, bien montés, bien armés, n'appartenant à aucune mesnie, ou pouvant s'en détacher, et avec eux des gens de pied agiles. Il contiendra l'ennemi, au moins le retardera.

Si vous l'octroyez, Sire, restant près de vous, je ferai le reste. Un ban sera crié, menaçant de mort qui n'aura pas conduit à l'ost, dans le délai fixé, le contingent prévu. Il faut aussi, dès à présent, renvoyer les bagages et les valets inutiles. Le camp est déjà trop lourd ».

Le roi prononça :

« Ainsi sera fait. Abattez et renvoyez toutes les tentes, démontez aussi la mienne, trieux vos gens. Comptez ceux qui restent, ceux qui retournent avec le bagage, ceux qui vont devant avec Gauvain ».

Et, renversant du pied son lourd siège.

« Que l'on ramène aussi à Carduel cet escabeau. Je veux désormais m'asseoir sur la terre, et dormir face au ciel, jusqu'à ce que victoire nous soit donnée. Allez maintenant ».

Les seigneurs s'inclinèrent, quittèrent la tente. Seuls restèrent les familiers.

Les trois jeunes gens, hésitants, ne savaient que faire, mais le chevalier qui les avait introduits les mena au roi, dont le visage sévère s'éclaira d'un sourire d'accueil.

« Fils, je sais qui vous êtes, et suis en cette cour, je pense, l'un des rares à le savoir vraiment. Guy, il faut un nom pour faire la

guerre, et tu ne peux prétendre à celui de Loonnois. Ton père, de son vivant, avait donné par amitié son royaume, par conséquent le titre, à Rohalt le Foi-Tenant. Mais Lidan t'accueillit, et t'offre son nom par ma voix, pour cette guerre et, si tu le veux, pour la vie ».

Guy mit un genou en terre.

« Sire, c'est un beau nom, et je n'en veux point d'autre, ma vie durant. »

Le roi le releva, lui fit don d'une très belle épée, poignée d'or enrichie de pierreries, lame d'acier bleu, terminée en langue de carpe, fourreau et baudrier d'argent ciselé.

Puis appela Gauvain.

« Voici les trois fils de Lidan. Ils te suivront à l'avant-garde. Ils sont tout neufs, mais de bon sang ».

Gauvain répondit :

« Sire, merci de ce beau présent ».

IV

LA CHEVAUCHEE

*Le fils du guerrier disait à son père un matin :
Des cavaliers au sommet de la montagne !*

*Des cavaliers qui passent montés sur des
coursiers gris qui reniflent de froid !*

*Rangs serrés six par six ; rangs serrés trois par trois
mille lances brillant au soleil.*

*Rangs serrés deux par deux, suivant les drapeaux
que balance le vent de la Mort.*

*Neuf longueurs d'un jet de fronde depuis leur
tête jusqu'à leur queue.*

*C'est l'armée d'Arthur, je le sais ; Arthur
marche devant au sommet de la montagne.*

*— Si c'est Arthur, vite à nos arcs et à nos flèches
vives ! et en avant à sa suite, et que le dard s'agite !*

La Marche d'Arthur
Barzaz - Breiz
Hersart de la Villemarqué

Toute la nuit les trois garçons, torche au poing, escortèrent Gauvain, et ils apprirent beaucoup cette nuit-là. Bien que le chef fut d'âge mûr, d'illustre maison, de grande renommée et chevalier de la Table, il alla lui-même de feu en feu, de groupe en groupe, choisir ses hommes nom par nom, et fit mettre à part, aussitôt, ceux qu'il destinait à son entreprise. Il examina avec soin les chevaux, les harnachements, les armes, les provisions, prit de bons guides, d'une fidélité éprouvée, originaires des contrées à reconquérir, ou les ayant déjà plusieurs fois parcourues. Il fit chasser au fouet ribaudes et marchands.

A l'aube, la troupe était prête, divisée en fractions, et les chefs désignés avaient sous leurs ordres des hommes de leur clan. Il n'y avait là, hormis le maître Périnis, et quelques grisons balafrés, qui avaient suivi Gauvain dans toutes ses campagnes, que des gens jeunes et alertes.

Ils se rangèrent en bel ordre. Leurs armes brillaient dans la lumière du jour naissant. Arthur passa devant eux, au pas de son grand cheval noir ; son long manteau d'écarlate, alourdi de rosée — car le roi avait dormi sous les étoiles — couvrait la croupe du destrier. Il donna l'accolade à Gauvain.

Une trompe sonna, et les éclaireurs partirent au galop, pour assurer leur avance. La trompe sonna encore. Gauvain salua le roi de l'épée, fit volter son cheval, prit le trot, et derrière lui sa troupe, lances droites, bannières au vent, défila devant le roi, au fracas des buccins, parmi les acclamations de ceux qui restaient.

* * *

Ils suivirent d'abord le haut chemin vert, la route de gazon qui mène vers le nord par les crêtes, évitant les forêts des pentes et les marais des creux.

Les gens de pied couraient près des chevaux, appuyés aux selles, accrochés aux crinières, ou s'aidant d'une courroie. Les pauses étaient brèves. Ils dormaient quelques heures, au plus chaud du jour et au plus sombre de la nuit. Les autres haltes n'étaient permises que pour faire boire les chevaux, au passage des gués. Gauvain avait si bien calculé les distances que, lorsqu'une troupe quittait l'abreuvoir, l'autre s'y présentait déjà. Ils couvrirent ainsi, en quatre jours, une très longue course. Le soir venu, Gauvain accorda à tous une franche nuit de repos, et permit les feux de camp.

Tôt le matin suivant, il réunit son conseil.

« Seigneurs, j'ai fait cette nuit, dans l'ombre, le tour des feux, et n'ai entendu nul vilain murmure. Les hommes sont las, mais décidés à poursuivre. Ils s'inquiètent seulement de la fatigue des chevaux.

Nous allons aborder vers l'est des chemins plus malaisés, notre allure s'en ralentira. Il faut, pour nous précéder, une troupe d'enfants perdus ».

Guy ne le laissa point poursuivre.

« Donnez-la moi, sire Gauvain, je vous en prie ».

Gauvain, pensif, hésitait.

« Tu es bien jeune », dit-il.

Périnis le Fidèle parla alors.

« Accordez-le lui, Seigneur. Vous me connaissez de longue date, et m'en croirez, l'enfant fera bien.

— Soit, dit alors Gauvain, je l'accorde. Qui veux-tu, fils, pour cette entreprise ?

— Seulement mes frères, mon maître Périnis, mes suivants, un guide et, si vous voulez bien me les prêter, dix vaillants archers de votre garde ».

Le chevalier sourit.

« Tu mènes ta guerre à peu de frais, bachelier, avec les gens des autres. Peut-être aussi veux-tu les choisir ?

— Seigneur, c'est ce que vous avez fait quand nous avons quitté l'ost.

Gauvain rit alors.

« Si ton épée est aussi hardie que ta langue, tu t'ouvriras belle carrière. Choisis tes hommes ».

* * *

Simon le guide avait vingt ans. De taille moyenne, il était si large qu'il paraissait petit. Vêtu d'un court sayon gris sans manches, ceint d'une bande de cuir brut, il s'assit sur ses talons devant Gauvain et Guy, disposa à terre, pour expliquer les pistes, des branchettes et des cailloux.

Lorsqu'il déplaçait, entre deux doigts épais et courts, la moindre brindille, une houle tumultueuse, frémissant sous sa peau brune, faisait tressaillir, au long de ses bras énormes, jusqu'aux épaules monstrueuses, l'enchevêtrement de ses muscles.

Lorsqu'il eut achevé, il se dressa souplement, attendit les questions. Ses larges pieds étaient comme plantés au sol, ses fortes jambes semblaient des troncs sculptés.

Des cheveux drus, noirs et lisses, coupés droit sur le front bas, à hauteur des sourcils, casquaient sa grosse tête. Ses yeux avaient la couleur des noisettes mûres. Sa face était ronde et hâlée, pommettes saillantes, nez bref et courbé, bouche mince, menton court, imberbe.

Guy demanda.

« Es-tu monté ? »

Sans se retourner, le guide clappa de la langue. Un étalon trapu, gris pommelé, vint se placer derrière lui. La monture ressemblait au maître, poitrail profond, jambes courtes, taille ramassée, grosse tête busquée, forte crinière.

« Es-tu armé ? »

Simon sortit de son ceinturon un fort couteau de chasse à manche de buis, à lame droite, large et longue, gainée de peau de cerf, désigna du menton, posés sur l'herbe à trois pas de là, un arc, un carquois garni, deux javelines.

« Veux-tu une épée ? »

— Non, je la prendrai aux Saxons.

— Bien, nous partons dans peu d'instant. Prépare ton bagage.

— Il est prêt ».



Le guide saisit près de ses armes un long sac de toile bise, le jeta en travers sur le cou du cheval, l'équilibra, bosse égale à chaque bout, se passa aux épaules le carquois et l'arc, prit en sa dextre les javelines, posa deux doigts sur le garrot, s'enleva d'un bond. Il montait à cru.

Il dit « Quand tu voudras », flatta de la main sa bête, et attendit.

*
* *

Ils empruntèrent trois jours durant, l'un suivant l'autre, de vieilles sentes étroites, que la ronce vivace barrait déjà d'oubli. Ils dévalèrent des lits de torrents, où les galets roulaient sous le pas des chevaux, escaladèrent à pied, soutenant de la main leurs montures, de roides pentes, enfin parvinrent en une contrée au relief plus doux, collines basses et boisées, tendres vallons où parfois, cependant, un marais herbeux proposait ses traîtrises. Simon, inlassable, ouvrait le chemin, revenait en queue aider les traînants, marquait les brisées pour ceux qui suivraient, repassait en tête.

Le quatrième jour, au sommet d'une colline, il sauta à terre, renvoya d'un mot son cheval, redescendit vers Guy.

« Sens-tu la fumée ? Il y a un feu droit devant nous, à une demi-lieue.

— Je ne sens rien.

— Mets pied à terre, suis-moi ».

Ils remontèrent tous deux vers la crête.

Peu avant d'y arriver, Simon s'arrêta, se mit nu, se frotta d'herbes le visage, les aisselles et les cuisses, expliquant « Ils ont peut-être des chiens », pria Guy d'agir de même, indiqua la direction de l'est.

« Respire, maintenant que l'odeur de ton cheval et celle de ta propre sueur t'ont quittées.

— C'est vrai, il y a devant nous un foyer, mais je n'en vois pas la fumée.

— Ce sont des fugitifs, brûlant de petits bois maigres, en un creux dissimulé. Les Saxons auraient fait un brasier grossier, à leur image, à hautes flammes et grand bruit. Je vais devant. Attends-moi ici, regroupe les gens, ne passe pas la crête ».

Il reprit ses armes, s'évanouit dans les taillis.

* *

Le feu était discret, pauvre le festin. Une dizaine d'hommes las, presque tous blessés, vêtus de haillons, regardaient cuire, sur des pierres plates chauffées à la braise, un chien et deux hérissons.

Simon fut debout au milieu d'eux sans qu'ils aient décelé son approche. Il leur jeta un petit sac.

« Voici du sel. Vous vous gardez bien mal ».

L'un des hommes, s'aidant d'un bâton noueux, se dressa.

« Deux des nôtres surveillent l'Orient. Là est l'ennemi. Nous ne craignons pas les gens qui viennent de l'ouest, comme toi, et parlent notre langue.

— Vous n'aurez bientôt plus rien à craindre, ni d'un côté, ni de l'autre. Je vais appeler mes compagnons ».

* *

Devant la troupe des éclaireurs, l'homme au bâton conta le désastre.

« Les Saxons nous ont attaqué par surprise. Ils ont tué tous les mâles, jeunes ou vieux, emmené comme serves les filles et les jeunes femmes, brûlé nos villages, détruit les riches villas. Seuls quelques survivants, dont nous sommes, ont pu s'échapper.

— Et qu'attendez-vous, en pleurant et en dévorant vos chiens ? Que les barbares rentrent chez eux ? » demanda Guy, irrité.

Simon, le guide aux rares mots, parla plus longtemps qu'il ne l'avait jamais fait.

« Ne te courrouce pas, Guy, et n'espère pas que les Saxons s'en aillent. Aux temps anciens, les Brigantes et les Pictes ravageaient, brûlaient, tuaient, mais s'en retournaient toujours, butin acquis, et non sans deuils, dans leurs bruyères. Il est vrai que les pères de ces mangeurs de hérisson, leurs pères, eux, se battaient.

Mais les plus valeureux d'entre eux, il y a de cela des générations, ont suivi Maxen Wledig en Gaule, puis à Rome, où ils le firent empereur et l'appelèrent Maxime. Ils ne sont jamais revenus. Puis la paix a duré longtemps, trop longtemps ; les Bretons de l'Est et du Sud de la grande île n'ont plus été que des laboureurs, des porchers et des marchands. Les Pictes reprirent leurs incursions. Pour s'en défendre, Vortigern enrôla des Germains, qui refoulèrent les hommes peints, mais s'implantèrent ensuite, et tuèrent Vortigern. Leurs parents sont venus, Saxons, Jutes et Angles. Nous les appelons tous Saxons, mais ceux que nous allons combattre en cette région sont en vérité des Angles. Voici déjà des siècles qu'ils étendent leurs royaumes, comme une lèpre, sur la Bretagne. Là où ils règnent, les Celtes survivants, réduits en esclavage, oublient leur race, et jusqu'à leur langue.

— Comment sais-tu tout cela ? s'étonna Guy.

— Je l'ai appris de mon père et de ses bardes.

— Qui est ton père ?

— Il n'est plus, ni ses bardes, ni le clan des chasseurs, dont il était le chef. J'étais encore enfant lorsqu'ils sont tombés. Du moins sont-ils morts libres, les armes à la main. Depuis, je chasse les hommes de l'Est. Demain encore, j'en tuerai.

— Tu espères donc une rencontre dès demain ?

— Ne crois pas, jeune seigneur, à grande bataille, belle charge, coups fameux. Je dis seulement que demain nous allons tuer ».

LES SAXONS

« De grands corps blancs, avec des yeux bleus farouches et des cheveux d'un blond rougeâtre ; des estomacs voraces, toujours affamés, réchauffés par des liqueurs fortes ; des jeunes hommes qui viennent tard à l'amour ; aucune honte à boire tout le jour et toute la nuit. »

Chronique

Les Saxons ne s'installaient jamais dans les villes prises. Les villas ruinées, les villages détruits ; ils craignaient les ombres des morts.

Ceux que commandait Wulf, en ce début d'été, entreprirent, pour assurer leur conquête et marquer la terre, avant d'aller plus loin, d'y bâtir pour leur chef un vaste hall de troncs écorcés, de construire pour eux des cabanes, d'entourer le tout d'un talus palissadé, bordé d'un fossé profond.

Wulf, le Thane, laissa à ces travaux une centaine de ses guerriers, rassembla le reste, repartit vers l'ouest pour étendre encore, sur ce pays mal défendu, le fief qu'il se taillait. Ils allaient en désordre, et sans bien se garder. La campagne, trop facile, n'avait proposé jusqu'alors que massacres sans risques, butin à prendre.

Douze cavaliers les précédaient d'une lieue, pour reconnaître le chemin et déceler, plutôt que le danger improbable, la proie possible. Ils gravissaient au pas, sans se hâter, des collines herbeuses, aux pentes aisées, parallèlement espacées comme des vagues de beau temps.

A chaque crête, ils s'arrêtaient, scrutaient le val nouvellement offert, tandis que leurs chevaux, rênes lâches, tendant le cou vers l'herbe vierge, happaient des touffes de folle avoine. Puis repartaient.

*
* *

L'embuscade, bien posée, les attendait.

Le grand arc gallois ne pouvait être utilisé qu'à terre. Les archers s'agenouillèrent en ligne, de cinq pas en cinq pas, derrière un ressaut de terrain. A leur gauche, en retrait, hors des vues, bien assurés en selle, épée en main, Périnis et les valets d'armes. A leur droite, également dissimulés, prêts à l'attaque, Guy, Gilles et Gildas. Loin en arrière, les fugitifs recueillis tenaient en main les chevaux libres.

Simon s'était placé à hauteur des archers, son pommelé Krenn couché derrière lui.

Les Saxons venaient, parlant à voix forte, riant haut. Ils furent à cinquante pas, à trente, à vingt. Simon, sans les regarder, écoutait monter le pas de leurs chevaux, leur souffle, le grincement des harnais, les paroles des hommes. Les flèches, sans crisser, s'encochèrent.

Simon lança soudain le chant de l'alouette qui s'envole, si fort, si vrai, que les Saxons retinrent leurs chevaux, cherchèrent des yeux l'oiseau. Les archers, soudainement dressés, décochèrent les longues flèches. Les Saxons moururent tous.

Simon trancha les têtes, les aligna face à l'est. Guy distribua aux réfugiés les armes et les chevaux des vaincus, aux archers les bourses.

Périnis tançait un archer.

« Pour reprendre ta flèche, ne l'arrache pas, tu en perdrais la pointe ; pousse-la à travers le corps ».

Guy l'interrompit.

« Maître, il n'est plus temps de gronder. Une autre tâche nous attend, et mon épée est toujours vierge. Partons ».

Aussi vite ils avaient frappé, aussi vite ils se dispersèrent. Brouillant ou croisant les traces, seuls ou par petits groupes, ils trottèrent vers l'ouest jusqu'à une rivière, y poussèrent les chevaux, en suivirent le cours. Leurs pistes, quand ils entrèrent dans l'eau, s'étaient étalées sur deux lieues de large. Descendant le lit du cours d'eau, calme et peu profond, ils se rassemblèrent dans une saulaie, peu après le milieu du jour.

Simon dit alors :

« La journée est nôtre. Il serait bon de nous reposer ».

Gilles et Gildas protestèrent.

« Nous n'avons point frappé un seul coup, et ne sommes pas venus si loin pour voler des chevaux ».

Périnis le sage donna son conseil.

« L'ennemi a perdu douze hommes d'armes. Il n'y a pas dans nos rangs un seul blessé. Simon parle justement, la journée est à nous. Le Saxon est freiné. Sire Gauvain sera là dans deux jours. Attendons le pour poursuivre la guerre ».

Alors, pour la première fois, le fils de Tristan parla en chef.

« Maître Périnis, sur votre avis, et je vous en sais gré, le commandement de cette troupe m'a été confié. Ami Simon, c'est pour me guider à l'ennemi, et vous l'avez très bien fait, que vous me fûtes donné. Maintenant c'est moi qui décide. Nous attaquerons aujourd'hui même, avant qu'il ne soit clos, le camp qu'élèvent les Saxons. Quatre heures, à petite allure, nous suffiront pour y arriver. Les jours sont longs. Nous ferons l'assaille par surprise, et la nuit couvrira notre retraite. Ainsi Wulf sera aussi inquiet sur ses arrières que sur ses devants. Il hésitera, rassemblera son monde. Alors sire Gauvain, puis le roi, nous ayant rejoints, nous coucherons les Saxons sur ces prés, qu'ils désirent tant ».

* * *

Abritée par les couverts, la troupe de Guy vint au plus près du camp ennemi. Gwern, l'archer adroit, prit la pose, banda son arc.

Les grands guerriers roux, à demi-nus, leur peau blanche rougie de soleil, équarrissaient à la hache des pieux grossiers, et, les fichant côte à côte, étendaient la palissade. Les captives, menées au fouet, creusaient le fossé, élevaient le talus. Le travail avançait vite. Hengst,

chef du camp, dépassant d'une tête le plus haut de ses hommes, était satisfait. Ivre depuis le matin, il éleva à deux mains une lourde cruche de forte cervoise, renversa pour boire la tête en arrière. La flèche lui traversa la gorge, la cruche se brisa à terre avec fracas, le géant oscilla un instant, s'abattit d'un bloc. Déjà, les Gallois chargeaient.

Ils traversèrent le camp au galop, tous groupés, d'un élan furieux, tuant à l'épée ceux qu'ils rencontraient, dans un tumulte de cris de porcs, d'abois de chiens, de hurlements de femmes, de caquètements de volaille effarée.

En bout de charge, ils se séparèrent. Guy et ses frères reprirent en sens inverse, à même allure, le même chemin, abattant les Saxons qui couraient aux armes. Périnis et les valets de Lidan incendièrent les huttes, les chaumes amassés, chassèrent les chevaux. Les archers partirent s'embusquer, pour couvrir la retraite, à la lisière la plus proche. Les réfugiés, guidant et poussant les captives libérées, les dirigeaient vers cet abri.

Simon déchainé, livide, lèvres retroussées, écumant, effrayant, ruisselant du sang de ses victimes, courait à pied, couteau en main, d'une hutte à l'autre, et tuait, sans prendre garde au sexe ni à l'âge. Son cheval Krenn, docile, l'attendait aux portes.

Guy lança un coup de trompe et tout le groupe, au plus vite, rejoignit les archers. Le jeune chef compta son monde ; il manquait Simon.

Au retranchement inachevé, les Saxons se regroupaient en nombre, armés maintenant, redoutables. Leurs chevaux toutefois, cordes tranchées, effrayés par l'incendie, couraient la campagne.

Guy donna ses ordres :

« Rendez-vous au campement du chien rôti. Messire Gauvain y sera demain. Que les réfugiés et les captives partent tout de suite, en groupes séparés, pour diviser la poursuite. Périnis, emmène le reste, bien groupé, et surveille tes arrières ».

Le vieil écuyer demanda :

« Et toi, beau fils ? »

— Je vais chercher Simon.

— Alors je reste ».

Et Gilles, Gildas, les archers de Gauvain, les valets d'armes de Lidan, tous dirent :

« Nous restons aussi.

— Je vous en rends grâce, compagnons. Promettez-moi toutefois, si je tombe, de sauver vos corps ».

Périnis le sage lui dit alors :

« Sauve d'abord le tien ».

* * *

Au pas de son cheval, Guy gravit la pente, droit à l'ennemi étonné, s'arrêta à demi-portée d'un arc long, demanda le chef. Le géant Horst, frère de Hengst, plus haut que lui encore, se nomma.

« Horst, l'un de mes compagnons est resté dans ton camp. Peut-être l'avez-vous pris, peut-être est-il blessé, peut-être tué. Je te joue, seul à seul, ma vie contre son corps, mort ou vif.

— Je ferai la joute, dit le géant, à pied, seul contre toi, et que personne n'intervienne. Mais réfléchis bien, vassal, tu es jeune et frêle, et ma hache a fait voler bien des têtes.

— Je la combattrai de mon épée. Prie tes dieux ».

Horst s'avança, énorme, pesant, puissant, assuré, faisant tourner à deux mains, comme un fétu, sa longue et lourde hache. Guy marcha vers lui d'autant de pas, sa claire épée bien en main.

Ils étaient près de se joindre, quand un tumulte subit s'éleva chez les Saxons. Simon, surgissant derrière eux des fumées du camp embrasé, trouait leurs rangs par surprise, au galop fou de Krenn, et rejoignait les siens.

Guy dit à Horst.

— Mon compagnon est sauf, mais je maintiens le défi.

— A ta guise, Kerl, » et le géant se rua.

Guy se baissa sous le premier moulinet, sauta à gauche au second, prenant l'avantage de la pente, amenant l'adversaire face au soleil déjà bas. A l'assaut suivant, il rompit d'un bond, rejaillit aussitôt en avant, frappa de pointe au visage. Son épée, prolongeant en droite ligne jambes, corps et bras tendus, fracassa les dents, vint s'émousser au fond du crâne. Il y eut une clameur, de triomphe en bas, de fureur en haut. Les Saxons s'élancèrent.

Guy se remit en selle, revint au pas vers ses gens. Les arcs gallois, plus hauts qu'un homme, lançant à trois cents pas leurs traits, freinèrent la poursuite des Saxons, mal revenus de leur surprise, privés de chefs, démunis de chevaux.

Sans se hâter, couvert par le vol vibrant des longues flèches meurtrières, le fils de Tristan rejoignit les siens.

* * *

La lune blanche et ronde, par les trouées du feuillage, éclairait le chemin. Le retour fut facile. A l'aube, dans le brouillard frais, ils firent halte.

Gwern, le plus ancien des archers, ramenait en travers de sa selle un porc ravi dans le camp saxon, empoigné et égorgé en pleine charge. La bête fut vidée, dépecée, hâtivement cuite. Les hommes affamés, menton et barbe luisants de graisse, en dévorèrent les lambeaux, saisis à pleines mains, mordus à pleines dents.

Assis à terre, silencieux, Simon bâfrait comme les autres. Tous étaient durement las, visages gris, barbes sales, et le froid du matin les pénétrait.



Guy cracha dans l'herbe un morceau mal cuit, s'essuya la bouche d'un revers de bras.

« Dis-moi, Simon, pourquoi t'es-tu attardé ? »

Gwern rit bruyamment.

« Ne vois-tu pas, seigneur, qu'il a combattu une chatte ? »

Le guide fut debout en un éclair, lame au poing.

« Tais-toi, Gwern, ou je te tue. C'est à Guy que je répondrai ».

Périnis, debout à son tour, commanda silence à tous et, poussant fermement à l'épaule Guy et Simon, leur enjoignit d'aller s'expliquer à l'écart, loin de toute oreille.

Le vieil archer haussa les épaules.

« Quelle mouche pique ce guide ? Je n'ai rien dit qui puisse l'offenser. Il a trouvé dans le camp une fille à lui plaire, il l'a renversée, elle l'a griffé, il en porte marque. Cela arrive à tous les assauts, de camp ou de ville ».

Il empoigna un morceau de porc, y mordit et, tout en mâchant, se remit à rire.

« Tout de même, il a fait vite. C'est beau, la jeunesse ».

* * *

Guy et Simon se firent face. Le visage du guide était strié de coups d'ongles ; une paupière déchirée saignait encore.

« Voici non l'excuse, seigneur, mais la raison de mon retard.

Il y avait dans l'une des huttes une fille. Elle était très belle, blonde, longue, lisse. Ses yeux étaient verts, sa peau blanche et douce.

Elle a offert belle défense, mais je suis fort, et je l'ai prise. Le toit flambait au-dessus de nous, les poutres craquaient, tisons et flammèches me brûlaient le dos et les reins, s'y incrustaient en gré-

sillant. Elle ne se débattait plus. Elle était encore plus belle, après. Je crois que je l'aurais aimée.

— Veux-tu, proposa Guy, que nous retournions l'enlever ?

— Je l'ai tuée, seigneur, de mon couteau, avant de vous rejoindre.

— Mais pourquoi ?

— Elle était de race ennemie ; cela suffisait. Et puis, je te le dis, Guy, à toi seul, et c'est peut-être la vraie raison de ce meurtre : je suis sûr, l'ayant tuée, qu'elle n'aura été qu'à moi ».

*
* *

Wulf, morose, compta ses pertes : douze hommes armés, autant de bons chevaux, ôtés à l'avant ; deux chefs, vingt guerriers, deux vieillards, quelques femmes, plusieurs enfants tués à l'arrière, dans le camp. Là, au moins, on avait rattrapé les bêtes échappées, mais non les femmes servies. Et sa nièce Ingeborg était morte, violée d'abord, égorgée ensuite. Son beau corps, lorsqu'on l'ensevelit, était méconnaissable, à demi-cuit dans l'incendie de la hutte. Une bûche blanche, mal brûlée.

Alerté par des messagers, Wulf, revenu au camp avec sa troupe, disposait de quatre cents guerriers, dont soixante montés. Il dit à son conseil, le soir, ses pensées.

« Vous savez nos deuils. Cette riche terre, vous le comprenez maintenant, ne vous sera point accordée sans épines. Elle est à nous cependant, puisque nous y sommes, et que ses habitants sont morts ou en fuite. Mais les traits qui ont abattu nos hommes viennent d'ailleurs. Les anciens les ont reconnus, ce sont les longues flèches des Gallois. Ces montagnards sauvages ne s'en vont pas, en petite troupe, si loin de leur pays. Un renfort les suit, peut-être une armée. Et qui conduit l'armée de Galles ?

Je vous le dirai, non pour vous inquiéter, mais pour vous garantir, au contraire, de toute crainte folle. C'est Arthur.

Ne frémissiez pas à son nom. Il a accompli, il est vrai, de grands exploits, remporté mainte victoire, et l'on disait son épée enchantée. Mais il y a longtemps de cela. Arthur est mort maintenant, pour le moins très vieux, trop vieux pour la guerre. Si les Gallois nous affrontent, ils ne seront menés que par un nom, une ombre, un souvenir, un fantôme. Nous nous battons en plein jour, les fantômes seront vains.

D'ailleurs, j'ai fait appel aux thanes, nos voisins, et à notre roi. Ils seront là très vite, avec leurs contingents. Je leur céderai, pour les en remercier, une partie des fiefs conquis. Nous en garderons bonne part ; soyez, sur ce point aussi, rassurés ».

Wulf se rassit, but longuement.

Un vieil homme se leva alors.

« Wulf, je suis membre du Witan, et veux parler.

— Parle, c'est ton droit.

— Tu sais, tu l'as dit toi-même, que l'épée d'Arthur était enchantée. Tu dis aussi que ce roi est mort, ou presque. J'en doute, mais ne veux pas te contredire. Réponds-moi toutefois. Où est son épée ?

— Qu'en sais-je ?

— J'avoue devant tous, à ma honte, avoir fui devant elle, comme bien d'autres. Il y a de cela beaucoup d'années. Mais je vous avertis tous aussi, pour votre salut. Hier, j'ai revu l'épée.

— Tu es ivre, vieillard.

— Comment crois-tu donc qu'un enfant étranger ait tué, en combat loyal, un guerrier tel que Horst ?

— Réponse facile. Horst était saoul, comme d'habitude. Tu l'étais aussi. Tu l'es encore. Tais-toi, le conseil est levé ».

*
* *

La nuit suivante, le vieil homme, en proie aux cauchemars, s'étouffa lui-même dans ses couvertures.

C'est au moins ce que contèrent les gardes de Wulf qui annoncèrent sa mort.

« C'est très bien ainsi, commenta le thane, il n'affolera plus le peuple par ses divagations ».

*
* *

Dans un parti comme dans l'autre, les forces se regroupèrent. Les thanes les plus voisins, parents, alliés ou rivaux, souvent l'un et l'autre à la fois, rallièrent Wulf avec les meilleurs de leurs gens. Le roi de Northumbrie, toutefois, ne vint pas.

Sur l'avis de ses conseillers, il laissa à ses vassaux l'honneur de mener la guerre et alléguait, pour justifier son absence, de fortes raisons, longuement dites, flatteuses pour Wulf, à qui il confiait le commandement de l'armée. Il promit de lui envoyer en renfort sa garde, les huscarles invincibles.

Au vrai, il prévoyait que, vainqueurs ou vaincus, les thanes s'affaibliraient dans cette affaire et que lui, le roi, conservant ses forces intactes, leur imposerait ensuite plus facilement ses volontés.

*
* *

Dès son arrivée, Gauvain se fit rendre compte de la force et de la position de l'ennemi. Guy lui conta ce qui s'était passé.

« Je ne te demande pas, dit Gauvain, où ils se trouvaient, ni combien ils étaient hier. Je te demande où et combien ils sont maintenant, à cette heure.

— Sire Gauvain, je ne veux vous tromper. Je ne le sais.

— Tu aurais du laisser deux trions de vedettes à limite de vue, leur interdire de combattre, leur enjoindre de te renseigner, par l'un de leurs hommes, sur tous les mouvements des Angles.

Va dormir. Fais reposer tes hommes et tes chevaux. Nous repar-
tons ce soir, au lever de la lune ronde. Tu nous précéderas encore ».

Guy se retira, chagriné par le ton sévère du chevalier. Périnis, voyant sa peine, le réconforta.

« Ne t'attends point ici à compliments ni embrassades. Sire Gauvain te laisse les enfants perdus. C'est grande marque d'estime. Réjouis-toi et dors. »

*
* *

Gauvain retint Gwern, compagnon de longue date. Il avait pleine confiance en son jugement.

« Eh bien ! Vieux sanglier, que penses-tu du jeune coq ?

— Ce n'est pas un coq, sire Gauvain, c'est un jeune aigle. Il n'a pas grossi, pour se faire valoir, les pertes de l'ennemi. Les morts qu'il vous a dénombrés sont bien froids. Il n'est fanfaron ni vantard, dit vérité, et même pas toute. C'est en combat singulier, de sa propre main, qu'il a tué Horst le Géant. Loin de s'en glorifier, il n'en souffla mot, annonçant simplement que les deux chefs du camp étaient tombés. Voilà vingt ans que je n'avais vu si beau coup de pointe. L'enfant manie, aussi légèrement qu'un glaive court, la langue de carpe à pommeau d'or.

— De quel duel s'agit-il ? Le jouvenceau m'a parlé d'une embuscade d'abord, de l'attaque d'un camp ensuite ».

Gwern conta alors l'assaut privé, hâche contre épée, sa cause, son déroulement, sa fin.

Le chevalier, pensif, commenta à mi-voix : « Sang de Tristan, l'enfant le prouve ». Puis, relevant la tête.

« Te voila conquis, Gwern, par ton jeune aigle. Veux-tu le suivre encore ?

— Je le ferai volontiers, messire, et de grand cœur si vous me l'ordonnez, mais pas trop loin, ni trop longtemps. C'est à vous que j'appartiens.

Et puis, sire Gauvain, sous ce jeune seigneur, on ne dort guère, on mange peu, on chemine beaucoup. Et il ne sait point les usages. Les armes et les montures des Angles abattus à la première rencontre nous revenaient, à nous archers. Il les a données aux fuyards bretons. Lorsqu'il a tué Horst, il ne s'est même pas baissé pour prendre la belle et lourde hache, qui lui appartenait de plein droit, et dont il pouvait tirer très bon prix. Ce n'est pas ainsi qu'on fait la guerre, et vous devriez le lui dire ».

*
* *

Il y eut, la semaine suivante, quelques escarmouches. Les fils de Lidan y firent bonne figure, non tant par hauts faits d'armes que par d'habiles dispositions. Gauvain les conseillait, leur enseignant, à rares mots, le métier noble.

Dans un parti comme dans l'autre, les renforts affluaient. Les Bretons des Lacs, boucliers ornés du héron, du cygne ou de la sarcelle, avaient rallié l'ost. Les tribus du nord menaient en courte laisse des chiens à loup, plus effrayants que leur gibier. Les Gallois du sud, Pembroke et Glamorgan, ayant couru de longues journées, se présentèrent au rendez-vous. Les attardés du Gwynedd, contre lesquels s'était emporté le roi, avaient rejoint, eux aussi.

VI

BATAILLES

Arrivés à la portée d'un arc, ils brochèrent les chevaux, lances baissées, et les flèches tombaient sur eux comme pluie d'avril.

Iseut aux Blanches Mains.
Joseph Bédier

Vint le jour du combat. Wulf tenait un coteau long, herbu, aux versants raides. Il disposa à mi-pente, sur une ligne, coude à coude, face à l'ennemi, mille hommes de pied, casqués, vêtus de mailles, armés de piques, de haches, d'épées, de hauts boucliers. Derrière eux, sur deux rangs, abrités d'une palissade à chicanes, mille archers. Plus en arrière encore, mille guerriers, armés comme ceux du premier rang, avaient fiché en terre, par leur pointe basse, ogivale, leurs boucliers, dont les bords se touchaient.

Ces trois lignes bien établies devant lui, Wulf restait sur la crête, entouré de ses crieurs, des thanes qui l'avaient rejoint, et de cent cavaliers. Le reste des hommes montés, au nombre de cinq cents, se tenait à contre pente, en réserve, hors de vue des Gallois.

Dans la plaine, à l'est, à l'abri du coteau, les chariots et les tentes multicolores du camp.

Les six cents huscarles promis par le roi n'étaient pas venus.

*
* *

Les Gallois formèrent trois batailles, et allèrent à l'ennemi. Gauvain menait la droite, Ké le centre, Girflet la gauche. Le roi Arthur se tenait en arrière, suivi de douze chevaliers, conduisant chacun une lance de six hommes. Il avait gardé près de lui ses hérauts, son porte-étendard, ses écuyers, et les trois fils de Lidan.

Le ciel était gris et bas. Il bruinait.

Les trompes sonnèrent. Les archers de Gauvain prirent position en avant de leur troupe, accablèrent de traits la première ligne ennemie, qui reflua, non sans pertes, jusqu'aux palissades.

Ké et Girflet, d'entrée, menèrent leurs gens à l'assaut. Mais la pente était rude, l'herbe glissante, les chevaux n'allaient qu'au petit trot, puis au pas, et l'averse drue des flèches saxonnes tuait et blessait hommes et montures. Ké eut deux chevaux tués sous lui. Continuant à pied, il entraîna ses gens. Ils combattirent à l'épée les Angles, qui résistèrent bravement.

Girflet conduisit de même sa bataille, la mena jusqu'aux palissades. Ses gens de pied y pratiquèrent une brèche, pour ouvrir passage aux chevaliers.

Wulf dit alors au thane Sigurd :

« A toi, va maintenant ».

Sigurd prit la tête des cinq cents cavaliers de la réserve, tourna la colline sans être vu, déboucha sur la gauche de Girflet, chargea en flanc. Il y eut grand tumulte, grande tuerie, et les Gallois se débâtèrent. Girflet le Preux, blessé, remis en selle, faisait tête pourtant, avec les meilleurs des siens. Son pennon oscillait au-dessus de la mêlée.

Au centre, la troisième ligne saxonne arracha à la glaise les boucliers plantés, se les passa au bras, fondit sur Ké. Le sénéchal dut reculer. Ses gens, bien groupés, cédaient le terrain pied à pied, mais le cédaient.

Guy, dévoré d'inquiétude, bouillant d'impatience, regardait le roi. Arthur, du doigt, l'appela.



« Va dire à Gauvain... mais non, ne prends pas cette peine. Vois, fils, il a deviné ».

Gauvain en effet, laissant à Gwern archers et gens de pied, s'en venait au trot, avec toute sa cavalerie, en chantant. Le roi et sa garde, poussant le cri de guerre, se joignirent à la charge. La terre en trembla.

Ils renversèrent les cavaliers saxons, dégagèrent Girflet. Les coutilliers qui avaient fui, tôt revenus, égorgeaient sans pitié tout ennemi à terre.

Sigurd faisait front. Ses fidèles tombaient, l'un après l'autre mais sa lame tourbillante traçait autour de lui un cercle de mort.

C'est en rampant qu'un coutillier, se glissant par derrière, vint trancher les jarrets de son fort destrier. Le thane se releva dans l'instant, épée fermement en main.

Bien campé, les semelles ancrées à la boue sanglante, il fit face encore. Deux lourds galets de fronde sonnèrent sur son écu, un autre sur son casque.

Arthur survint.

« Thane, rends ton épée. Tu en as assez fait. Vois, les tiens sont morts ou en fuite. Tu es seul.

— Sire, dans ma famille, nous ne nous rendons pas ; je mourrai sur ce pré. Épargne moi toutefois, c'est ma seule prière, les cailloux de tes pâtres et les couteaux de tes bouchers. Fais-moi présent, pour ma dernière fête, d'hommes de bon sang. Sois généreux, Roi, offre m'en plusieurs ».

Guy sauta à terre, devança les autres seigneurs, ploya le genou devant le roi.

« Octroyez-moi le combat, Sire. Je suis le plus jeune de vos gens, et suffirai à détruire cet étranger arrogant. Je ne vous ferai, comme lui, qu'une seule prière : s'il me vainc, ce que je ne crois pas, qu'il parte libre et armé ».

Arthur hésitait, et des voix furieuses s'élevaient. « Qu'il meure ! Pas de quartier ! Il a fait trop de mal. Il a navré Girflet. Pas de quartier ! Pas de combat ! Qu'il meure ! »

Le roi remit au fourreau son épée, leva la main. Tous se turent. La rumeur des combats que poursuivaient Ké et Gwern parvenait à peine, étouffée par la brume.

Le roi décida.

« Et je l'octroie ».

Sigurd et Guy dirent ensemble :

« Sire, grand merci » et s'affrontèrent.

Le thane tournait sur lui-même, agile, puissant, vigilant, l'épée à deux mains mi-levée, pointe à hauteur des yeux. Guy bondissait autour de lui, la poignée d'or bien serrée en sa droite, tentait des feintes, toujours devinées, esquissait des pas, toujours prévenus, lançait des coups rapides, toujours parés. Dans la fange rougie, il glissa, jambes en avant, mit la main gauche à terre pour se retenir. Sigurd, leurré, s'élança. Guy se releva et frappa du même mouvement. Sa lame siffla, de bas en haut, vive comme un fouet, trancha net les poignets levés du Saxon. L'épée, toujours tenue par les deux mains, chut dans la boue avec un bruit mat.

Les acclamations tonnèrent.

Sigurd, blêmissant, regardait son esprit s'enfuir, en saccades pourpres, de ses bras mutilés. Il sourit malgré tout, montra du menton son arme.

« Vois, Roi, je meurs bien. Mon gant tient toujours mon épée. Fais-le dire aux miens ».

Il mourut debout, tomba d'un bloc, comme un arbre.

La pluie, lavant à gouttes menues la face de marbre, les yeux vides, chanta à petit bruit le trépas.

A quelques pas de là expirait Girflet. Sa vie coulait par dix blessures. Arthur mit pied à terre et, pour l'aider à franchir le dernier gué, lui tint la main.

« Je suis marri, Sire, de ne pouvoir vous faire plus long service. Ma carrière s'arrête en ce champ. Je vous recommande le peu qui reste de mes gens. Quand vous serez rentré à Carduel, je vous prie d'attribuer à Guy de Lidan, qui m'a vengé, mon siège en la Grande Salle ».

Tels furent les derniers mots du preux. Arthur et Gauvain baisèrent ses lèvres refroidies, se remirent en selle.

A droite et au centre, la lutte continuait à pied, féroce, acharnée, indécise. Les réserves de flèches étaient épuisées. Les armes de poing, seules, s'escrimaient, Les coups pesants, précipités, sonnaient sur les hauberts, les heaumes, les boucliers, fendaient les têtes, tranchaient les membres, et les morts tombaient l'un sur l'autre. Nul parti ne cédait.

Arthur fit interdire, sous peine de la hart, que l'on dépouillât homme mort ou vif sur le champ de bataille, relança contre la palissade les piétons de l'aile gauche. Ils s'y jetèrent, enragés d'avoir fui, honteux de la mort de Girflet, fouaillés d'insultes ; Gauvain, du plat de l'épée, poussait les traînards. D'un bout à l'autre du champ, les fantassins s'affrontèrent en ligne.

Les cavaliers saxons qui avaient plié, laissant mourir seuls Sigurd et ses braves, s'étaient regroupés à mi-pente, ralliés par Wulf.

Les chevaliers de Galles s'étaient remis en bel ordre, Arthur à leur tête. Suivant le conseil de Gauvain, ils ne gravirent pas la pente glissante où les attendait Wulf, mais s'avancèrent loin en terrain plat, tournant la colline, menaçant de flanc le camp ennemi. Les Saxons montés, quittant la haute position pour protéger leurs tentes, descendirent en plaine devant eux. A chances égales et nombre égal, les deux partis se chargèrent. Ah ! Seigneurs ! Quel choc.

Arthur troua d'un élan irrésistible les rangs ennemis, marquant sa trace d'un sillon sanglant. Bien des chevaliers, qui avaient la charge de garder son corps et son honneur, tombèrent en cette ruée, car les Saxons, rendant coup pour coup, se défendaient vaillamment,

refermaient la brèche. Il n'y eut plus de ligne, plus de rang, plus aucun ordre, plus rien qu'une mêlée affreuse, où chacun se battait farouchement pour soi et ses proches. Personne n'en voulait démordre; les guerriers qu'une bousculade imprévue rejetait hors du tumulte y replongeaient dans l'instant. Les cris vibraient plus haut que le choc sonnait des armes. Les étincelles de l'acier heurté brillaient en gerbes claires, dans la grisaille de la pluie. Beaucoup de braves moururent là. Périnis y perdit la vie. Alors qu'il s'efforçait à suivre Guy dans le tourbillon meurtrier, à gauche et en retrait de son seigneur, pour le garder sur le flanc désarmé, une lance ennemie le prit aux reins, par derrière, et le jeta cul par-dessus tête, raide mort, au devant de son cheval. Gilles le vengea aussitôt, brisant d'un furieux revers, tombé de haut, la nuque du meurtrier.

Wulf rameuta, dans la cohue, un groupe dense de ses gens, les forma en cercle, bien serrés, se plaça au centre, et les chevaliers de Galles, l'un après l'autre, tentant de rompre l'anneau, tombaient ou refluaient, accablés de blessures, dans la confusion environnante.

Arthur, à grands coups, se frayait chemin vers Wulf, mais tant d'ennemis, seuls ou par groupes, lui disputaient le passage, qu'il ne progressait qu'au pas, et les rangs de sa garde s'éclaircissaient.

Non loin de lui, à grand peine, les fils de Lidan avançaient aussi, tant qu'ils parvinrent, côte à côte, devant le cercle des cavaliers saxons. Deux longueurs de lance, seulement, les en séparaient. Ils reprirent haleine.

Simon, non vêtu de fer, n'avait pas sa place en telle bataille, mais, s'étant voué à Guy, le suivait. Ses javelines placées à la première charge, il lui restait son couteau et son arc de chasseur, à double courbure, long de trois coudées à peine. Le bois en était d'orme rouge, la corde de boyau triplement tressé, l'ensemble si ferme que personne, hors son maître, ne pouvait bander l'arc. Dans le carquois d'osier, vêtu et cloisonné de cuir, les flèches droites, bien empennées, formaient trois faisceaux serrés, buis, cornouiller et frêne.

D'une pression de genou, le guide poussa Krenn entre les des- triers de Guy et Gildas, encocha une flèche de buis, à fer aigü, en feuille

de sauge. Les muscles de ses bras saillirent en fortes cordes, vibrantes, quand il tendit l'arc. Son épaule gonflée fit craquer le sayon.

Le trait vola, sifflant, plus vif qu'émerillon, se ficha dans l'œil droit de Wulf. Le thane tomba de cheval. Il n'était pas encore à terre qu'une seconde flèche éborgnait le Saxon qui faisait face à Guy. Une troisième tua son voisin.

« A vous, Seigneur, la brèche est faite » dit Simon.

Les trois frères crièrent « Lidan », chargèrent, rompirent le cercle. Par la trouée, à leur suite, les Gallois s'engouffrèrent. Ainsi les ennemis furent défaits et massacrés. Bien peu s'échappèrent.

Leurs piétons, qui luttèrent toujours aux palissades, ouïrent la clameur du carnage. Ne songeant plus qu'à sauver leurs vies, ils s'enfuirent en désordre vers leur camp. Aucun ne parvint même à le revoir ; nul n'atteignit le sommet de la colline. Déjà des cavaliers leur barraient le chemin, empêchant toute retraite. Les flèches infail- libles de Simon couchaient ceux qui, en désespérés, animés du courage de leur peur, voulaient se frayer passage. Sur leurs talons montaient Gwern, Ké, Gauvain, leurs troupes bien en ligne. Les couilliers féroces, enflammés de haine, se jetaient comme des loups sur les fuyards, les égorgeaient.

Sur la droite, Gwern, ensanglanté, lançait sa bande à grands cris. « Tue, tue, pas de quartier ! Il pleut trop fort pour qu'on s'attarde. Allons nous sécher dans leurs tentes. Leurs femmes nous y attendent ».

Ké le sénéchal, au centre, jurait par le tonnerre de ne rien épargner. Gauvain, à gauche, découplait les gens de Girflet. « Vengez votre seigneur, n'en laissez pas échapper un seul ».

Depuis ce jour, l'endroit est nommé la colline rouge. On dit aussi le prix de Girflet.

* * *

Les vainqueurs s'installèrent dans le camp ennemi. Tentes, chariots, provisions, captives et valets furent répartis, non sans disputes. Chaque troupe recueillit ses blessés, les abrita. Il pleuvait maintenant à verse. La nuit passa en beuveries et en chansons, aussi en rixes.

Le lendemain, Gwern s'éveilla tôt, courbatu, bouche pâteuse, s'étira en grognant, suivit du doigt la croûte de sang séché qui ornait sa pommette. Du nez à la tempe, un fer de pique avait tranché la chair jusqu'à l'os. Un souvenir de plus s'inscrivait en son cuir.

Il sortit un instant, pataugea dans la boue, revint en pestant, ses mèches grises aplaties, ruisselantes, empoigna une jarre d'hydromel, y prit deux lampées, les recracha, but le reste, brisa la jarre vide sur la tête d'un valet, et la tête du même coup, houspilla son monde.

« Enlevez cette charogne. Allez soigner les chevaux, fourbissez vos armes, nettoyez cette porcherie. Ça pue le Saxon, ici ».

*
* *

L'ost s'attarda là deux jours. Sous la pluie incessante, les vainqueurs dépouillèrent les morts, ensevelirent les leurs, abandonnant aux aigles, aux corbeaux et aux loups les corps blafards des ennemis.

On ne put trouver, en cette argile, une pierre assez longue pour marquer dignement la sépulture de Girflet. Mais le roi fit ouvrir, par son maître veneur, la poitrine du preux. Le cœur, mis en un couret, avec du sel et des cœurs de ronce, fut placé en un coffret d'argent, pour être ramené en terre de Galles. Le corps tout armé, cousu en un cuir de cerf, fut enseveli, tête vers l'ouest, en une fosse profonde. Les chevaliers assemblés saluaient de l'épée, tandis que les mottes, avec un bruit flasque, comblaient la tombe de boue.

Aussitôt après, sous les grandes tentes, on festoya bruyamment à la glorieuse mémoire du preux. Les bardes, en chants habiles, harpèrent ses exploits. En même temps que se vidaient les cruches, le ton montait. On buvait maintenant à pleins casques et, d'un seul coup,

lancé d'une voix rauque, repris par tous, en cœur, à pleine gorge, le chant de guerre les dressa.

« Allons, allons au combat ! allons parent, allons frère, allons fils, allons père ! allons ! allons ! allons tous ! allons donc, hommes de cœur !

Et le bardit tonnante, le Bale Arzur, la Marche d'Arthur, qui devait traverser les siècles, déroulait ses strophes sauvages.

« Cœur pour œil ! tête pour bras ! et mort pour blessure, dans la vallée comme sur la montagne ! et père pour mère, et mère pour fille !

Étalon pour cavale, et mule pour âne ! chef de guerre pour soldat, et homme pour enfant ! sang pour larmes, et flammes pour sueurs !

Et trois pour un, c'est ce qu'il faut, dans la vallée comme sur la montagne, jour et nuit, s'il se peut, jusqu'à ce que les vallées roulent des flots de sang ».

*
* *

Le jour suivant, les archers regarnirent les carquois, et les frondeurs, allant pas à pas sur le champ de bataille, comme des pêcheurs de coquillages sur une grève, récoltèrent les balles de fronde, galets ronds, boules de terre cuite, en emplirent leurs besaces.

On reforma ensuite les troupes. L'ost avait perdu un homme sur quatre. Ké le sénéchal fit ordonner en trois corps ceux qui restaient, partageant sous chaque bannière, à nombre justement réparti, gens de pied et de cheval, chariots, tentes, vivres, réserves de traits et d'armes. Cela n'alla point sans querelles. Ké maintint ses décisions et s'en vint, avec Gauvain, trouver le roi en son pavillon.

« Sire, dit le Sénéchal, je vous prie d'ordonner ce que je recommande. Votre garde est amenuisée ; elle restera ce qu'elle est, ne sera pas renforcée. Ma bande est amoindrie ; j'en mènerai le reste, sans rien demander. Celle de Gauvain a moins souffert ; il accepte de

prêter de ses gens, mais aucun ne veut le quitter. Pourtant, le troisième corps, que menait Girflet, est réduit à rien, ou presque, et n'a plus de chef.

Bien des Bretons fugitifs, d'autres qui tenaient la montagne, affluent au camp. Nous pouvons les armer tous, en monter une partie. Mais ils n'ont pas d'arcs longs, les anciens de Girflet n'ont guère confiance en eux, et les archers de Gauvain répugnent à s'y joindre.

Voici ce que nous conseillons tous deux. Un nom, s'il est aimé, peut faire une troupe. Donnez la gauche à Guy de Lidan.

— Mais c'est un enfant, s'exclama le roi, et qui n'est même pas chevalier.

— Il ne tient qu'à vous d'en faire un, Sire, dit Gauvain. Le nombre d'années n'est rien. Son père Tristan, quand il défit le Morholt, n'était guère plus âgé que ne l'est Guy maintenant.

Les Bretons le suivront de grand cœur ; ils savent que c'est lui qui a tué Horst, et délivré leurs femmes.

Les anciens de Girflet verront en lui le vengeur de leur maître, puisqu'il a aussi vaincu Sigurd.

Si c'est pour lui que l'on demande mes archers, Gwern lui en amènera, sans aucun murmure, le nombre fixé. A lui, à nul autre.

Et rappelez-vous, Sire, les derniers mots de Girflet ».

Le roi s'en souvint, réentendit la voix affaiblie, nette encore, du preux expirant :

« ... vous prie d'accorder à Guy de Lidan, qui m'a vengé, mon siège en la Grande Salle ».

— Soit, dit le roi. Merci de vos conseils. J'armerai demain onze chevaliers, et vous dirai dès à présent leurs noms, afin qu'ils en soient avertis, jeûnent debout toute la nuit, et fassent apprêter leurs armes.

— Pourquoi onze ? demanda Gauvain, et qui sont-ils ?

— Je vous dirai qui ils sont.

J'adouberai d'abord mes deux meilleurs écuyers, et les deux plus valeureux des vôtres, à vous, Sénéchal, et à vous, Gauvain. Puis Gwern, le vieil archer ; sa longue vaillance le mérite, et il a tant gagné d'armes qu'il peut s'équiper. Encore les trois fils de Lidan. Enfin Simon le chasseur.

J'ai dit. Faites-le crier dans le camp. »

Les trompes sonnèrent. Les hérauts, de leur voix de bronze, clamèrent la nouvelle en tous quartiers.

* * *

Ké et Gauvain soupèrent ensemble, sobrement, au logis du sénéchal. Rassasiés, ils renvoyèrent l'écuyer tranchant, puis les pages.

La pluie, battant à bruit monotone le toit de toile, donnait son prix au silence. Le foyer intérieur, coiffé d'un voile de cendre, rougeoyait à faible éclat. Dehors, la nuit était épaisse. Les rumeurs du camp s'étaient tues. Les deux guerriers, taciturnes, emplissaient de temps à autre une coupe, la vidaient, évoquant en leur cœur les guerres passées et les compagnons morts.

Ils goûtèrent pleinement cette heure de paix. Pour des gens de leur sorte, vous le savez, seigneurs, ou peut-être pouvez-vous l'imaginer, ces moments tranquilles étaient rares, d'autant plus savourés que le jeu mortel reprenait le lendemain.

Gauvain se leva, s'étira en baillant.

« Je dois regagner ma tente, Ké. La guerre n'est pas close. C'est parmi mes hommes qu'il me faut dormir.

— C'est la vieille règle, toujours bonne.

— Nous nous verrons au jour levant, pour l'adoubement. A ce propos, sais-tu pourquoi le roi fait onze chevaliers, quand je n'en demandais qu'un ?

— Il agit sagement, Gauvain. Les jeunes écuyers murmuraient déjà quand le roi, avant même le premier combat, offrit à Guy la

langue de carpe à pommeau d'or. Par l'emploi qu'il en fit, Guy a justifié le don. Il n'en reste pas moins des jaloux, qu'il faut apaiser.

Demain, le roi lui donnera la place de Girflet, et par là-même le pas sur de vieux chevaliers.

Les valets d'armes de Lidán n'ont pu tenir leur langue, et se sont vantés d'appartenir au fils de Tristan. Tout l'ost sait son origine. Les nouvelles y courent plus vite que chez les marchandes de poisson. En cette occurrence, c'est un bien.

Les jouvenceaux s'expliquent ainsi, maintenant, le don de l'épée. Les chevaliers âgés s'inclineront ; tel était le renom du père que ce sera pour eux une gloire de suivre le fils. Le roi a sagement décidé.

— Et Simon ?

— Simon est de grande race, plus ancienne que les nôtres ; ses pères régnaient sur les îles avant l'arrivée des Celtes. Il est brave, et il a tué Wulf.

— C'est un loup, non un chevalier.

— Il le sera demain, s'il fait le serment.

— Guy le convaincra, je pense, de plus tuer femme ni enfant. Parle leur à tous deux ».

* * *

Tôt le matin, devant l'ost assemblé, le roi arma les nouveaux chevaliers. La pluie avait cessé. Un vent froid soufflait du nord. L'armée marcha vers l'est.

* * *

LES GENS DE METIER

Je suis fort, adroit, vigoureux, exercé, plein de sang-froid, de présence d'esprit ; j'ai de bonnes armes offensives et défensives et des compagnons solides, depuis longtemps les mêmes, qui ne me laisseront point accabler sans me soutenir ; moi avec eux, eux avec moi, nous sommes invincibles...

Le Combat
Ardant du Picq

Les huscarles recueillirent les quelques dizaines de Saxons rescapés, et les questionnèrent. Pourquoi ne pas les avoir attendus pour combattre ? Wulf aurait du reculer encore à leur rencontre, afin d'offrir le combat toutes forces rassemblées. Les cavaliers fuyards contèrent alors le dernier conseil tenu avant la bataille, et comment les thanes s'étaient querellés. Wulf voulait se retirer, mais Sigurd et quelques autres, sûrs de la victoire, ne voulaient la devoir en rien aux gens du roi. Sigurd avait conclu : « La position est bonne — et cela était vrai — mes amis et moi nous battons ici, ou pas du tout. Faisons front sur cette colline. Si tu n'y consens pas, Wulf, nous te quittons à l'instant, avec nos troupes ».

Wulf avait cédé. Que pouvait-il faire d'autre ? Il avait sagement ordonné sa bataille. Personne, à partir de ce moment, n'avait contesté ses ordres. Chacun, à la place assignée, avait vaillamment combattu. La charge des cavaliers de Sigurd avait rompu la gauche ennemie. Ils avaient tous cru, à cet instant, que la journée était à eux. Mais le roi Arthur, l'invincible, avait chargé à son tour, et tout emporté.

Hagen, long, maigre, vigoureux, visage étroit, joues creuses, bouche mince, menton lourd, fit taire d'un seul grondement les fuyards. Il les dévisagea, l'un après l'autre, de ses yeux verts, couleur d'étang glauque.

« Vous avez fui, comme des lâches, et vous en excusez par des contes. Arthur n'est pas invincible. Ne troublez pas mes hommes par vos fables ».

* * *

Hagen menait, depuis des années, les huscarles. Lui et ses hommes se targuaient justement de n'avoir jamais reculé. Leur renommée était grande, leur tactique immuable. Hagen choisissait une forte position, s'y établissait, y brisait, sans céder un pouce, tous les assauts. Puis, et c'était là son art, il évaluait le découragement, la lassitude, le désordre, les pertes des ennemis repoussés, lançait d'un bloc ses hommes intrépides, confiants, bien soudés, pour la trouée et le massacre.

Ce jour-là, il posa son camp sur une bande de terre plate, ferme, presque sèche, formant chaussée entre deux vastes étendues d'eau, marais et prairies inondées. Ses éclaireurs rentrèrent, l'informèrent de l'approche ennemie. Ils n'avaient point chevauché, comme l'avaient fait ceux de Wulf, en groupe insouciant, bruyant, bavard et rieur, mais s'étaient tenus, par deux ou par trois, hors de vue de l'ennemi, réglant sur son avance leur propre repli.

Les chariots, formés en carrés, barraient l'isthme. En leur enceinte, les lignes de chevaux tout sellés. Les huscarles, à pied, s'alignèrent sur deux rangs, épaule contre épaule, plantèrent droit les hauts boucliers. Leurs archers, une centaine à peine, se postèrent derrière eux, sur les chariots, disposèrent pour se couvrir des claies d'osier, des bottes de jonc, des bâches roulées, placèrent commodément, à leur main, les carquois.

Tout cela se fit dans le plus grand ordre. Ces gens étaient soldats de métier, disciplinés, sûrs d'eux-mêmes, confiants en leur savoir-faire, en leurs compagnons, en leurs chefs, assurés de leur valeur par une longue suite de victoires.

Hagen les inspecta, les harangua.

« Nous nous battons ici, à un contre cinq. L'avantage du nombre ne servira pas l'ennemi ; la chaussée est si étroite qu'il ne pourra se déployer. Chacun de vous n'aura à combattre qu'un homme à la fois. Comme d'habitude, vous vaincrez.

Allez vous restaurer et vous reposer. Au deuxième coup de trompe vous reformerez vos rangs ».

Il fit labourer à la houe, devant sa ligne, la bande de terre, de telle sorte que l'eau s'y infiltre, et un fossé de boue, creusé de fosses traîtres, couvrit son front.

Peu après le milieu du jour, les Gallois se présentèrent.

* * *

Gauvain menait la première bataille, puis venaient, se suivant, les troupes du roi, de Ké et de Guy. Les Lidans étaient courroucés d'être placés à l'arrière-garde, mais Ké fit valoir que leurs Bretons n'étaient pas rompus à la guerre, que le corps était constitué depuis trop peu de temps pour être solide, enfin que, traditionnellement, la droite prenait la tête quand l'armée, au lieu d'être en ligne, se formait en colonne.

Un cor sonna longuement. Les Saxons s'équipèrent. Au deuxième appel, ils vinrent sans hâte s'aligner. Hagen, à pied comme les autres, se plaça derrière eux, un peu au-dessus, adossé à un chariot.

Les archers gallois commencèrent à tirer. Hagen debout, très droit, cria un ordre, et ses hommes s'agenouillèrent derrière les boucliers plantés. Les flèches, sans blesser personne, se fichaient dans les pavois de bois vêtus de cuir. Gauvain fit retirer ses gens de trait, prit la tête de sa cavalerie, chargea au trot.

Son destrier se brisa les jambes dans le fossé de boue. Les suivants s'abattirent. Ceux qui venaient derrière les piétinaient, s'enlisaient, tombaient à leur tour. Le cor saxon sonna, une averse de flèches cribla cette confusion. Le cor sonna encore, et le premier rang des huscarles s'avança posément, bien en ligne. Les piétons de Gauvain s'élançèrent à la rescousse, sauvèrent leur seigneur blessé, le sortirent de la mêlée, moitié tirant, moitié portant. Le reste contint un instant les Saxons, puis rompit sous les coups pesants, recula, se débanda, s'enfuit en désordre. A un appel de trompe, les huscarles revinrent à leur ligne de départ, pour y attendre l'assaut suivant. Leur rang était presque intact, et seuls des corps gallois, nombreux, marquaient le lieu de la rencontre, où hennissaient encore, d'une voix déchirante, des chevaux blessés.

Ké passa en tête avec sa troupe. Les gens de Gauvain s'en allèrent se regrouper et panser leurs plaies à l'arrière-garde.

Le sénéchal fit mettre pied à terre, mena deux attaques. Il fut blessé et repoussé deux fois, à lourdes pertes. Les deux rangs saxons alternaient pour soutenir l'assaut.

Le soir vint. Hagen laissa en ligne la moitié de ses gens, envoya les autres se délasser. Il était trop tard pour passer à l'attaque. Ne jugeant pas l'ennemi assez affaibli, il ne voulait pas abandonner l'avantage donné par l'étroitesse du passage.

La nuit tomba. Hagen dit :

« Nous terminerons cela demain. J'ai faim et soif », et se retira dans son camp pour festoyer devant un grand feu.

* *

Le roi Arthur tint conseil. Gauvain y était, un bras en écharpe, le front meurtri. Le sénéchal vint en boitant, s'aidant d'un tronçon de lance comme d'une canne, s'assit malaisément sur une selle, déplaça à deux mains sa jambe raide. Les autres seigneurs restèrent debout.

Le roi parla.

« Ces Angles se battent bien, mais nous les vaincrons demain, quoiqu'il en coûte. Je mènerai l'attaque ».

Guy fit un pas.

« Sire, oserai-je un avis ?

— Tu me le dois, Lidan, comme mon féal.

— Sire, et vous seigneur sénéchal, et vous, monseigneur Gauvain, ma troupe n'a pas donné aujourd'hui, et s'en impatient. Je propose d'attaquer de nuit.

— Tu es fou ! » s'exclama Gauvain. « Ceux d'en-face se gardent, crois-moi, et sont mieux ordonnés que tes porchers. Vous vous ferez massacrer sans gagner un pouce.

— Mes porchers, comme vous les nommez, connaissent cette contrée. Plusieurs y sont nés, et me disent qu'il existe, à quatre cents pas sur notre droite, une autre chaussée, maintenant couverte par les eaux. Je me propose de la suivre, avec une troupe légèrement armée, tant qu'il sera possible, puis de nager vers les arrières du camp ennemi, et de l'envahir par surprise, là où il ne se garde pas ».

Ké frappa du poing sa cuisse blessée, jura de douleur, mais approuva vivement.

« Le bachelier a raison, Sire. Certes, vous passerez, si demain vous menez la charge, mais à quel prix ? Combien de vos hommes restera-t-il, pour garder votre corps, une fois le camp traversé ? Les huscarles, vous le savez, ne reculent jamais. Il faudra les tuer un par un, et ils ne se laisseront pas égorgés comme des moutons.

— Je n'aime pas combattre de nuit. Je veux voir qui je frappe et qui me frappe.

— Si ce n'est que cela, Sire, vous le verrez ».

Ké exposa son dessein. Le roi, convaincu, lui permit de donner ses ordres. Gauvain, persuadé à son tour, approuva le projet.

* *

La lune, en son dernier quartier, surgirait de l'est peu après minuit. Son lever serait le signal.

Guy, ses frères, Simon, une centaine de leurs Bretons, presque nus, s'armèrent de poignards, de glaives courts, de javelots, de haches légères.

La nuit était épaisse. Les guides nouèrent à leur taille une longue corde, que leurs suivants, pour ne point s'égarer, tenaient en main. Ils allèrent ainsi en silence, une file après l'autre, jusqu'à la chaussée noyée, s'y engagèrent. Le froid de l'eau noire cercla leurs chevilles, leurs genoux, leurs ventres, leurs poitrines. Ils se mirent à la nage, quittant la chaussée, se guidant sur les feux du camp ennemi, reprirent pied sur son arrière, s'enduisirent de boue pour masquer la blancheur de leur peau, se groupèrent en rampant. A plat ventre, grelottants, ils attendirent.

La nuit souffla du nord quelques risées plus fraîches, faisant frissonner les dos nus. Simon, qui lisait infailliblement l'heure du ciel, indiqua à Guy une étoile basse, prête à disparaître, écrétant déjà l'horizon.

« La lune va se lever. C'est le moment ».

Ils se glissèrent comme des couleuvres jusqu'aux chariots. Simon se faufila entre les roues, observa l'intérieur du camp, situa le maître feu devant la grande tente. Il portait à la ceinture son coutelas, au dos une bottelée de courts épieux de buis, épais et lourds, à lame triangulaire, tranchante, large d'une paume à la base, faits pour être lancés de près sur un sanglier en plein élan, et foudroyer la bête.

* * *

Hagen songeait, assis face au feu sur un tabouret bas, buste incliné, coudes aux cuisses. Son roi serait satisfait. L'orgueil et la force des thanes étaient brisés ; le souverain étendrait sans peine ses terres et ses lois. Quant aux Gallois, ils seraient défaits le lende-

main. Oui, il avait bien fait de ralentir sa marche, de laisser mourir Wulf, Sigurd et les autres. Les rebelles possibles n'étaient plus, les étrangers allaient avoir leur tour.

Il se leva. Ses écuyers lui ôtèrent, afin qu'il put se délasser, son habit de fer.

* * *

Gwern commandait, cette nuit-là, tous les archers. Il les plaça sans bruit, s'en revint.

« Je vous avais prévenu, sire Gauvain, on ne dort guère, quand on laisse agir le jeune homme. Voyez à quelle heure il va se baigner ». Gauvain sourit. « Tu n'approuves pas ? ».

— Si. C'est notre seule chance de passer sans trop de pertes.

— Tes archers sont prêts ?

— Ils sont postés, les pointes bien garnies de paille sèche, empoissée de résine, de cire et de graisse. Les pots de braise sont placés. Il suffit de lever les couvercles.

— Et les Bretons qui ne nagent pas ?

— Prêts aussi, gerbe au bout des piques. L'un d'eux les mène, que Guy a désigné. Un rouquin trapu, que l'on nomme Conan.

Ké s'était fait porter près d'eux, sur un brancard tendu par deux lances, barrées de deux bâtons.

Le roi se tenait là aussi, debout, armé, sans manteau, suivi de ses hérauts et de sa garde. Il interrogea Gwern.

« C'est toi qui a fait enlever la paille de mon logis ? ».

— Oui, Sire, il n'y a plus de couche sèche au camp. Tout ce qui peut brûler est entortillé au bout des flèches, ou mis en gerbes et en bottes, planté sur piques, fourches et tridents ».

La corne haute de la lune jaune émergea, brillante, de l'horizon noir. Guy coassa deux fois. Ses hommes inondèrent le camp de leur

rampement silencieux, cernèrent, se tenant dans l'ombre, foyers et tentes.

Les Saxons, désarmés, bâfraient ou dormaient. Un chien aboya. L'écuyer de Hagen dit « Ce n'est rien, c'est la lune ».

Le demi disque d'or se détacha du sol. Guy se mit debout, appela à pleine gorge : « La mort ! ». Cent voix, à l'unisson, reprirent à toute force, dans le camp, le cri funeste.

Hagen se dressa. Le javelot de Simon lui troua le cœur. Le thane tomba comme une bûche, face en avant, dans le foyer. Autour des autres feux, les silhouettes s'effondraient, sitôt levées, sous les traits jaillissant de l'ombre.

Les Saxons au repos, sortant des tentes en ajustant leurs armes, tombaient sans s'être vraiment réveillés, sous le choc des corps nus bondissant de la nuit comme des lynx, coupant les gorges, frappant aux reins, ouvrant les ventres. Les chevaux affolés, cordes tranchées, galopaient en hennissant, ajoutaient au tumulte. Deux tentes et trois chariots flambaient déjà. Une clameur menaçante montait du camp gallois, et des traits de feu plongeaient du ciel noir.

* *

Les Saxons rescapés de la colline rouge, le cœur amoindri par la défaite, s'enfuirent. Hagen, méprisant, les avait logés, dans le camp, sur le côté éloigné de l'ennemi. Ils se rallièrent à un thane nommé Wilfrid, poussèrent un chariot pour s'ouvrir une porte, enfourchèrent leurs chevaux, s'échappèrent vers l'est, au galop abandonné. Leur fuite renversa Guy. Un coup de taille entama sa poitrine nue, un épieu se planta en sa cuisse, la charge le renversa.

* *

Gwern, au pâlisement des étoiles basses de l'est, devina le lever de la lune. Le camp ennemi la lui cachait. Les ordres coururent à mi-

voix parmi les archers : « Découvrez les pots, allumez les flèches », « prenez la pose ». Il attendit le cri lancé par Guy, hurla à son tour, « la mort ! ». La volée des phalariques, aussitôt renouvelée, stria le ciel sombre.

Les Bretons de Conan, dans le même instant, enflammèrent leurs gerbes aux pots de braise, coururent au camp ennemi, fourche ou pique en avant, criant le meurtre, sous la voûte toujours renaissante des flèches ardentes. Enjambant, piétinant les morts de la journée, ils franchirent le fossé de boue, allèrent droit aux Saxons.

Ceux des huscarles qui tenaient le front, étaient alignés au coude à coude, bien éveillés, prêts à tuer, à mourir là s'il le fallait. Le tumulte dans le camp, derrière eux, les étonnait sans doute, mais ils ne pouvaient s'en mêler. Ils avaient une ligne à tenir, et la tiendraient. Les Bretons y butèrent, leur bel élan s'affaiblit.

Barbe flambée, sourcils roussis, les Saxons gardaient leur ligne intacte, se desserrant juste assez pour combler les places libérées par leurs morts. Du haut des chariots, leurs archers tiraient sans relâche. Les gerbes des assaillants s'éteignaient.

Conan groupa quelques hardis compagnons, s'élança à leur tête, planta au visage d'un ennemi une fourche chargée de paille brasillante, dégaina l'épée, et, bien secondé par les siens, fit la brèche. La seconde vague de ses gens, chargée de faix de paille, s'y rua, l'élargit, poussa ses fardeaux sous les chariots, y buta le feu. Ceux qui suivaient, lançant à la fronde ou à la main des boules de poix, avivèrent la fournaise. Les archers saxons, léchés de flamme, aveuglés de fumée, abandonnèrent leurs postes. Les plus tenaces s'y laissèrent griller.

Gwern fit cesser le tir des phalariques. Ké, assis sur son brancard, parla au roi.

« Eh bien, Sire, Vous verrez qui frapper, aussi clair qu'en plein jour ».

Arthur mena, bien massés, formés en coin, tous les fer-vêtus. Il allait devant eux, à longues foulées, l'épée étincelante en main.

La rondache d'argent, à son bras gauche, renvoyait en éclairs pourpres, au rythme de son pas, les lueurs de l'incendie. Gauvain, un écu sanglé sur son bras en écharpe, marchait à sa droite.

La lune était haute, et le jour déjà proche, quand tomba le dernier huscarle. Aucun ne s'était rendu. Aucun n'avait fui. Ni prisonniers, ni blessés. Les coutilliers avaient achevé ceux qui, une fois à terre, respiraient encore.

* * *

Gwern mena ses archers à la curée, mais lui-même n'y prit point part. Sitôt entré, à la suite des gens du roi, dans le camp forcé, il aperçut Simon, silhouette massive et légère, cuirassée de boue et de sang, cuivrée du reflet dansant des hautes flammes, et courut à lui.

« Votre armée de grenouilles a bien œuvré, compagnon. Où est Guy ?

— Il est couché là-bas, dit Simon, tendant le bras.

— Il n'est pas... ? »

Le vieux guerrier, visage et voix altérés, suspendit sa question.

« Non, blessé seulement. J'ai vu ses plaies. Il guérira.

— Et ses frères ?

— Navrés aussi. Gilles d'une framée à l'épaule, Gildas d'une de tes phalariques, tirée trop long. Je les ai fait porter près de Guy ».

Gwern se hâta vers ses amis blessés.

« Eh bien ! Damoiseaux, vous avez reçu cette nuit votre premier baiser. Etes-vous bien mordu ? ».

Il se pencha. La plaie qui l'inquiéta le plus fut celle de Gildas, bénigne d'aspect. Une phalarique avait transpercé le gras du mollet.

La flèche avait été bien extraite, en poussant le fer, brisant proprement la hampe, avant de retirer, d'un coup vif et droit, le bas de la tige.

« Qui t'a enlevé ça, fils ?

— Je l'ai fait moi-même.

— Périnis vous a bien formés. Mais ne laisse personne d'autre que moi, désormais, toucher cette blessure. Je vais chercher ce qu'il faut pour te guérir ».

Il courut à son cheval, décrocha du pommeau de selle un pochet de peau noir, revint au blessé. Le mire du roi était là, et couvrait d'emplâtres l'épaule de Gilles, après avoir soigné Guy.

Les mires les plus savants ne pouvaient guère contre les plaies causées par les phalariques. La flèche extraite laissait en la chair des débris de paille calcinée, de suif, de poix. La blessure s'infectait, la partie atteinte se gonflait, devenait mauve et puante, l'enflure s'étendait, une brûlante fièvre emportait l'homme. Les maîtres archers toutefois, se confiant d'âge en âge des secrets immémoriaux, pouvaient souvent guérir le mal provoqué par leurs traits de feu.

Gwern orienta d'est en ouest une large planche revêtue de toile sèche, y allongea Gildas. Un très jeune archer, nommé Eder, blond, brave, joli comme une fille, particulièrement aimé de Gwern, amassa et entretint, tout auprès, une motte de braises ardentes. Le vieux guerrier y fit rougir une longue et mince tige de métal, emmanchée d'une poignée de pierre, prévint Gildas.

« Je vais te brûler. Respire comme je te le dirai, tu ne souffriras pas. Préfères-tu être maintenu ?

— Je ne veux pas une main sur moi.

— C'est bien. Détends-toi, renverse la tête en arrière, ne quitte pas des yeux la lune brillante, sans ciller, respire seulement par la bouche, aspire longuement, souffle brusquement, comme un âne qui braie. Commence avec moi, hiii, han ! hiii, han ! ».

La tige chauffée à blanc suivit, dans la chair grésillante, le trajet de la flèche, s'y agita, brûlant toutes les impuretés.

Une fois la plaie cautérisée, le vieil archer versa en sa main une poudre jaune, impalpable, semblable au pollen. La paume placée en cuvette au ras de la plaie, il souffla doucement sur la poussière dorée, et, de son haleine, la poussa dans la blessure, d'un côté d'abord, puis de l'autre, se redressa.

« Expire à fond, lentement, et reprends le souffle d'un bébé qui dort. As-tu souffert ?

— Non, Gwern. Comme tu me l'avais prescrit, j'ai fixé la lune sans ciller. Sa lueur m'aveuglait, m'emplissait. Je ne sentais rien d'autre.

— Tu guériras, dors maintenant ».

Le mire toucha l'épaule de Gwern.

« Quel est ton remède ?

— Des champignons séchés, réduits en poussière. Il faut les connaître ».

* *

Le roi s'installa au camp conquis, avec sa garde, ses preux, ses soudoyers, et découpla plus loin vers l'est, conduits par Simon et Conan, tous les Bretons.

Il fit dresser, à côté de sa propre tente, un haut pavillon pour les Lidan.

VIII

LE COUARD

Car homme qui a peur de mourir ne doit jamais aller à la guerre.

Commentaires
Blaise de Monluc

La nouvelle du désastre, amplifiée, ainsi que toujours, jeta l'alarme en toute la Northumbrie. Les colons implantés à l'ouest du royaume refluèrent en désordre vers Durham et York, emmenant sur chariots, sur bœufs et chevaux, à dos de mule, à dos d'homme, à bout de bras, leurs enfants et le plus précieux de leurs biens. Les vieux récits de déroute, déjà légendaires, ranimés par la défaite récente, angoissaient leurs pauvres haltes, et le seul nom d'Arthur les relançait, trébuchants, sur les chemins précaires et douloureux de la fuite.

Les voleurs, les esclaves aigris, les serfs de demi-sang, les hors-la-loi, tous les mécontents aggravaient de leurs rapines et de leurs forfaits les misères de l'exode. La retraite était jalonnée d'horreurs, de meurtres, de brigandages, de viols.

Dans cette confusion, s'y mêlant, la talonnant, la devançant parfois, brandissant la torche et l'épée, couraient les meutes de Simon et Conan.

Mêlés d'abord au flot lamentable du peuple fugitif, le précédant ensuite, les guerriers rescapés fuyaient aussi, isolés, ou par petits groupes. Ils parvinrent les premiers au camp du roi. Des officiers les interrogèrent d'abord, puis leur attribuèrent des tentes en un terrain clos de pieux, gardé par des huscarles, avec défense, sur la vie, de tenter d'en sortir.

* *

Aethelfrith, roi de Northumbrie, fit convoquer le fyrd, l'assemblée des hommes libres. Ils vinrent tous armés seulement d'épieux, de fourches, même de bâtons. Après des décades de paix, ceux des comtés non frontaliers avaient oublié la guerre. Ils étaient toutefois robustes, de bon sang et de grand courage.

Il restait aussi quatre cents huscarles, qui n'avaient pas été engagés cette année là, et brûlaient de venger leurs compagnons.

Le roi prit ses quartiers en une riche villa. Son trône fut installé sur le perron, face à la grande pelouse. L'assemblée fut criée un matin.

Conan était là en espion, vêtu de guenilles, appuyé à un fort épieu, dans la foule des réfugiés. Il entendait bien le saxon, et fit à son retour un récit fidèle.

« Il faisait beau et frais. Les cors sonnèrent des appels nombreux. Tout le peuple accourut. Les huscarles, épée au fourreau, bouclier au bras, pique au poing, faisaient face à la foule sur trois fronts du carré, laissant libre un large espace vert. La villa fermait l'autre côté. Les privés du roi, sur le perron, entouraient le trône.

Les officiers sortirent de la villa, l'épée nue. Les trompettes longues sonnèrent. Le roi vint et s'assit.

Face à lui entrèrent, tout armés, mais escortés de près, les guerriers saxons qui nous avaient échappé, une trentaine.

Les huscarles se retournèrent vers le champ, contenant de leur large dos la poussée de la foule.

Le roi dit : « Il y a parmi vous, fuyards, un thane. Qu'il parle en votre nom à tous ».

Un homme jeune, grand, fort, très bien armé, s'avança, front hardi, menton haut, mais le pas hésitant.

« Je suis Wilfrid, ton cousin. Que veux-tu savoir ?

— Dis-moi vos combats ».

Wilfrid raconta ce qui s'était passé.

Le roi l'écouta attentivement, sans l'interrompre, et quand Wilfrid eut clos son récit, parla à son tour, d'une voix glacée.

« Sigurd s'est fait tuer en héros, tu as fui. Wulf est mort en combattant, tu as fui encore. Hagen est tombé en son camp, et tous ses huscarles avec lui, tu fuyais toujours ».

Et soudain dressé, frémissant, pâle de fureur.

« Et tu voudrais, toi, vivre encore ? ».

Il haletait. Tel était le silence que le peuple, jusqu'en ses derniers rangs, entendait son souffle court, rauque comme celui d'un sanglier forcé. D'un coup, il redevint calme, se rassit, dit de sa voix habituelle :

« Les tombereaux ».

Alors trois charrettes sont entrées dans le camp. L'une a vidé un chargement de fumier, une autre des pierres. De la troisième, un géant vêtu de rouge a descendu une enclume, un billot large et bas, une hache à deux mains, de lourdes masses, un trépied. Trois valets de forge ont posé sur le trépied un chaudron plein d'huile, allumé dessous un feu vif.

Wilfrid a subi le premier son châtement. Il s'est placé debout sur le billot. L'homme rouge, de sa hache, lui a brisé les éperons au ras du talon. Son épée, son heaume, son habit de fer lui ont été enlevés, jetés sur l'enclume, brisés, broyés, écrasés à la masse. Puis on l'a juché nu sur le fumier.

Ceux qui l'avaient suivi ont été désarmés, leurs épées rompues, martelées, leur poignet droit tranché sur le billot, le moignon plongé dans l'huile bouillante. Wilfrid a vu tout cela, avant d'être lapidé à mort, sur son fumier, par les femmes ».

Le roi rentra en la villa. Son grand veneur fit livrer au chenil, pour nourrir les chiens à loup, le corps sanglant du thane. Les mains coupées furent données aux brachets.

Le maître forgeron, l'homme rouge, fit rassembler par ses valets les débris des armes rompues, pour les fondre en tranchants de soc, houes, pelles, fourches, coins et barres. Ce fort métal, maudit maintenant, ne pouvait plus servir en guerre.

LE RETOUR

Les meilleures choses ont une fin.

Dicton

La pluie mit fin à cette guerre. Elle tomba, inlassable, vingt et un jours de suite, sans une trêve, donna au retour des vainqueurs l'allure d'une déroute.

Dans les plaines de l'est, inondées, presque tous les chariots s'enlisèrent ou versèrent, roue brisée, timon rompu, bêtes crevées. Les blessés, le butin le plus précieux, armes nombreuses, rare monnaie, sacs de grain, furent répartis sur les chars réparés ou intacts, coiffés de bâches. Attelages doublés, fouets claquants, hommes poussant aux roues, le train de l'ost, cinglé d'averses, cahotant lentement de bourbiers en fondrières, revint vers les collines.

Les fardeaux légers, placés sur bâts, avançaient mieux. Les archers en avaient le soin. Gwern, cuirassé de boue, ruisselant de pluie, les poussait à grands cris. Dans les passages difficiles, il sautait de cheval, hâlait lui-même, d'un bras irrésistible, les bêtes fourbues. Embourbé jusqu'aux genoux, baigné jusqu'à la taille, jurant affreusement, repêchant ceux de ses hommes qui se noyaient, piquant les croupes des bêtes épuisées, il passa les vasières traîtresses, les prairies perfides, les gués impossibles, parvint au pied des premières hauteurs.

Un obstacle encore l'en séparait, un ruisseau rapide, devenu torrent. Le courant brunâtre, lançant en béliers des arbres déracinés, avait emporté le pont romain, aux deux arches basses.

Les hommes épuisés, découragés, s'affalèrent sur la terre molle. La pluie inlassable les accablait. Ils pataugeaient depuis huit jours. Gwern les laissa souffler deux heures, sous l'averse inépuisable. Les traînards rejoignaient.

Simon, Conan et leurs Bretons avaient cheminé plus au nord. Simon conta plus tard qu'ils avaient nagé autant que marché. Ils n'étaient point encombrés de lourds fardeaux, ni de chariots, ni de bêtes de bât, mais poussaient devant eux les troupeaux enlevés, chevaux, bovins et porcs. Tout ce bétail, constamment flagellé de pluie, était difficile à maintenir, surtout la nuit. Du moins la viande ne manquait pas, et les porcs, quoique bons nageurs, indiquaient infailliblement les gués.

Aussi franchirent-ils le torrent sans grand peine, en amont du pont romain, deux jours avant que Gwern s'y présente. Sous les hautes futaies des premières pentes, coupées de prairies, les porcs se gavèrent de glands et de fâines, les bovins et les chevaux d'herbe drue. Les hommes construisirent des huttes de branchages, allumèrent de grands feux, se gorgèrent de viande, séchèrent leurs vêtements, réchauffèrent leurs corps transis.

Simon les laissa reposer, courut lui-même au sud, avec quelques cavaliers, pour recouper la route de Gwern, retrouva le vieil archer au pont rompu. D'une rive à l'autre, il le hêla.

« Fais passer ta troupe, Gwern, la rivière va monter encore. Ici c'est ferme.

— Ils disent que le courant va les emporter.

— Tes archers sont trop vieux, Gwern, et toi aussi. Vous avez peur d'un ruisseau ».

La fureur, le martèlement de la pluie redoublée, étouffèrent la réponse de Gwern, mais il fit lever ses gens, à coups de pied et de plat de fourreau.

Quand il revint à la rive, Simon était là, nu, une corde en main. Il avait traversé à la nage. L'extrémité de sa corde, sur l'autre bord, était fermement liée à un peuplier.

Simon dit à Gwern : « Pas de tronc sur ta berge. Donne-moi un cheval fourbu ».

Gwern sacrifia un hongre bai clair de huit ans, à l'encolure aveu- lie, boitant bas. Le chasseur tressa en collier, à deux brins, le bout de sa corde, assura le nœud, plaça la bête dos à la rivière, prit la bride, appela deux archers, leur dit ce qu'il voulait faire.

A son appel, tenu en tête, fouaillé aux fesses, l'animal, d'un élan, tendit la corde.

Simon cria « Pique ». L'un des archers planta son poignard dans la croupe. La bête affolée, tirée en bouche par le chasseur, bondit en avant, raidit à se rompre la corde vibrante. Simon cria « Frappe ». Le second archer, d'une lourde épée, brisa la nuque du cheval.

Le chasseur dévisagea Gwern.

« Le lien est solidement ancré, du peuplier au cheval mort. Pour moi, un fil tendu est un pont.

— Pour moi aussi, Simon, et je te remercie d'avoir passé la corde. Laisse moi maintenant commander mes gens. Retourne sur l'autre rive. Nous ne sommes pas si usés que tu penses. J'amènerai à l'ost toutes mes charges, tout mon monde, et toutes mes bêtes, hormis celle que tu as tuée.

— Ta troupe est à toi. Une prière seulement. Quel que soit ton plan, fais d'abord passer un roussin chargé de haches ».

*
* *

Le lien, renforcé, devint câble. Trente bons nageurs s'y adossèrent, liés à lui par une sangle nouée aux aisselles. Moitié soutenus, moitié nageant, ils se transmirent de main en main les brides, amenèrent sur la berge droite les bêtes de charge. A leur amont passèrent les autres archers, certains agrippés aux crinières, d'autres, meilleurs nageurs, aidant les chevaux, leur tenant haut la bouche.

Gwern guettait les troncs dérivants, avertissant de leur venue. Il passa le dernier.

D'énormes flambées, préparées par Simon, crépitaient déjà. De lourdes volutes de fumée grise, voilant les tourbillons rapides de l'eau brune, descendaient le val.

* * *

Le gros de l'armée serait là dans deux jours. Il fallait refaire le pont, pour le passage des chariots. Gwern dirigea le travail, et le fit très bien. Ayant suivi Gauvain en des pays lointains, il avait combattu deux ans de suite en Lombardie et Vénétie. Dans ces contrées, expliqua-t'il à Simon, on faisait la guerre avec des ponts. On en lançait, on en coupait, on en refaisait, on passait à cela bien plus de temps qu'à chevaucher ou à se battre.

Il y avait heureusement, pour échauffer panses et cœurs, des vins épais, violents, qui donnaient force à l'ouvrage, revigoraient les hommes glacés. D'autres vins aussi, plus clairs, plus subtils, plus traîtres, qui faisaient chanter les hommes tristes. Ils les buvaient tous, violets, pourpres, roses, jaunes ou blancs, et Gwern ne se souvenait pas d'avoir jamais vu autant de rixes que dans ces campagnes, sous la pluie s'épandant inexorablement du ciel noir, ou sous des soleils fous, chauffant les casques comme le feu les chaudrons, y faisant bouillir les cervelles.

Il évoquait ces souvenirs, nu comme les autres au vent des grands feux, y craquelant la toison grise de son corps trapu, couturé de cicatrices. Sur des perches plantées droit, croisées d'une branche, les vêtements séchaient, épouvantails fumants.

* * *



Les arbres marqués furent abattus à la hache, ou par des braises sans cesse renouvelées à leur pied, ébranchés, étêtés, écorcés, tronçonnés aux longueurs voulues. Gwern, surveillant tout, rudoya l'un de ses hommes.

« Ne touche pas à ce saule, je ne l'ai pas marqué. Ne touchez jamais à un saule, ni à un aulne, la fée de la rivière ne le pardonnerait pas. Elle emporterait les voyageurs, le pont, la rive même ».

L'un des archers les plus anciens, nommé Halegenn, approuva.

« C'est bien, Gwern, protège nos parents ».

Gwern, en effet, signifie aulne, et Halegenn saule.

* * *

Les culées et la pile du vieux pont de pierre furent aplanies. Sur ces plates-formes, Gwern fit disposer des billes d'érable, exactement coupées, en plateaux superposés, se croisant. Ainsi s'élevèrent, à deux coudées au-dessus de l'eau, trois piliers carrés. De l'un à l'autre, des fûts de peuplier, rigoureusement joints, firent tablier. Par-dessus, des rondins de bouleau non écorcés, placés en travers, serrés à force l'un contre l'autre, unirent d'une chaussée argentée les deux rives.

LES FRUITS DE LA GUERRE

*Le massacre est une des conditions du jeu,
il n'en est pas la fin.*

Desbois

Deux jours plus tard, le roi et son train, caparaçonnés de boue, passèrent le pont neuf, s'élevèrent, à grand ahan, dans les collines. La pluie cessa. Le vent d'est, allègre, chassa les nuées. Le clair soleil dissipa, en brouillards légers, tôt évanouis, les brumes denses qui masquaient les vallées.

Arthur tenait son siège à un sommet rond, herbu, aux vues lointaines. Sur les pentes, en cercle, l'armée l'entourait. Les manteaux étendus fumaient sous le vent vif. Vêtements étalés sur l'herbe, les hommes offraient au vieux dieu Soleil, à Bel Héol immortel, leurs corps lassés, leurs membres rompus, leurs fatigues et leurs plaies. Bel les réchauffait tous, en guérissait plusieurs.

Le soir venant, de grands feux furent allumés, et l'ost festoya longuement. Les hommes s'endormirent, repus et réchauffés. Une captive saxonne, jeune et très belle, prépara la couche du roi, s'y étendit pour la tiédir, enchantait sa nuit.

Tôt le lendemain, les chefs s'assemblèrent, sous un ciel neuf, d'un bleu léger, limpide, au siège du roi. Ils dominaient de là une vaste contrée, belle, verte et variée, et savouraient le goût du matin.

Les guerriers qui avaient conquis armes et montures en combat particulier, main à main, se firent confirmer devant tous leurs droits de propriété.

Le reste des prises était butin commun. Le roi en préleva pour lui le quart, c'était son droit. Puis fit compter, aux chefs de clans et de troupes, selon les taux fixés par la coutume, le prix des morts. Ainsi put-on mesurer l'ampleur des pertes, car personne n'osait tricher en ces partages. Les valets, coutilliers, frondeurs, n'entraînaient pas grande dépense. Mais les archers longs, les fer-vêtus, les écuyers, les chevaliers surtout, étaient estimés bien plus cher.

Le Sénéchal, voyant se vider les coffres, grommelait. Il réclama au nom du roi, le prix des soudoyers morts. Les chefs des clans protestèrent ; le roi avait déjà sa part. Et le sénéchal rétorqua :

« La sienne, non celle des vies de ses soldés ».

Le roi trancha, généreux.

« Je paierai sur ma propre part, à leurs familles, la vie de mes soudoyers ».

Les chefs louèrent sa largesse. Ké se renfrogna. En tant que sénéchal, il veillait aussi au trésor. Intègre, il n'en tirait lui-même nul profit, mais les libéralités du roi le mettaient bien souvent en cruel embarras.

Le héraut cria « Girflet ! ».

Les rares survivants de sa troupe se présentèrent. Le roi leur fit dons mesurés, car ils avaient plié à la colline rouge, et c'est pourquoi leur seigneur était mort. Avec lui s'éteignait une race illustre, ses neveux étant tombés à ses côtés. Les débris de sa bande reçurent le prix de leurs compagnons morts. La vie du chevalier ne fut point acquittée, car, dit le roi :

« Girflet était à moi, et n'avait pas de prix ».

Le héraut cria « Lidan ! ».

Les trois frères, d'un même pas, s'avancèrent. Et la question leur fut posée.

« Qui avez-vous perdu ? »

— Nos quatre valets sont morts près de nous, et Périnis le Fidèle. Nous n'avions personne d'autre.

— Vos blessures ?

— Guéries ».

Le roi dit à Ké.

« Comptez Périnis comme un haut chevalier.

— De grand cœur, Sire, et plutôt deux fois ».

Le héraut cria « Simon Hemolc'her ! ».

Simon le Chasseur vint devant le roi.

« Je n'ai perdu personne, Sire. J'étais seul, je ne le suis plus, c'est là ma récompense.

Je n'ai plus de clan, ni de terre. Il me reste mon corps, mon courage et ma force. Je les voue à Guy de Lidan, qui mit pour moi, sans presque me connaître, sa vie en aventure. Tenez-moi désormais, Roi, et vous tous qui m'entendez, comme vassal de Guy.

— Ainsi ferons-nous, prononça le roi. Que cela soit proclamé en tous nos fiefs, et au-delà, et que les bardes le chantent ».

* * *

Les armes et l'or partagés, les chevaux de selle furent répartis, roussins, palefrois et destriers. Restaient à distribuer les terres, les grains et les captifs. Cela se ferait le lendemain. Bêtes et esclaves furent, dès ce soir-là, dénombrés.

Le roi retint en son conseil, la nuit venant, ses familiers, les principaux des chefs, ses bardes, pour qu'ils retiennent ce qui était dit, son chapelain, pour qu'il l'écrive. Ils parlèrent longuement, en toute franchise et courtoisie.

Ainsi que d'usage, le sénéchal résuma le débat.

« Nos deuils sont cruels, non pas vains. Les Angles sont brisés pour des années, mais il en reste, et il en viendra d'autres. Assurons-

nous maintenant l'ouest de la grande île, particulièrement la contrée où nous sommes. De là, un jour, nous repartirons.

Ici peuvent s'implanter des hommes de notre sang. Les débris des clans rompus se mêleront, créant un peuple neuf, de notre race, de notre langue. Accordons-leur cette terre, les moyens d'y vivre, et donnons-leur un chef.

Plusieurs noms ont été avancés, je vous les rappelle.

Gauvain d'abord, mais il a fait vœu de ne jamais prendre règne ni terre. Moi, je sers le roi à son ombre, et ne quitterai cette fonction qu'avec la vie. Guy de Lidan, qui eut rallié tous les suffrages, a d'autres projets, qu'il ne veut point dire, et se récuse. Simon s'est donné à lui, et le suivra. Reste Conan, l'un des réfugiés, recommandé par Lidan et Simon. C'est lui qui troua les rangs des huscarles.

— Il n'est pas chevalier, jeta l'un.

— Le roi l'adoubera.

— Il n'est pas noble, lança un autre.

— Tout homme libre peut être armé chevalier. Même un serf, s'il a vaillamment combattu. Cela s'est déjà vu ».

Souvenez-en, Seigneurs qui lisez ce conte. C'est bien plus tard que se figèrent, en formalisme étriqué, les règles de chevalerie, la réservant à la noblesse, et l'accordant avant premières armes. Vous savez aussi les résultats. Cinq cents chevaliers français furent armés d'un coup avant que s'engageât la bataille d'Azincourt. Henri V d'Angleterre et ses gens les couchèrent, eux et des milliers de leurs aînés, dans les prairies de l'Artois. On s'était moins écarté, en Grande-Bretagne, de la tradition. La colée n'y était pas d'usage, et prouesse précédait adoubement.

« Il parle saxon, dit un Cambrien.

— Moi aussi, rétorqua Gauvain, et bien d'autres langues. Ce n'est point vice, au contraire.

— Il est de plaine, objecta Alan, chef des Cheviots.

— Le roi le met en collines. Si tu ne veux de celui-là, retourne en tes monts règner sur les loups ».

Le montagnard s'empourpra.

« Mesure tes paroles, Sénéchal ».

Arthur intervint.

« Ne haussez pas le ton en ma présence. Alan, c'est moi qui te prie d'agréer Conan.

— Si c'est vous, Sire, qui le demandez, je rendrai hommage au rouquin.

— Je t'en remercie. Que les Lidan et Conan aillent quêrir leur ami ».

* * *

Conan parut, salua le roi, puis les seigneurs, reçut d'un front haut l'offre d'un règne.

« Sire, les gens des plaines, dont je suis, m'éliront d'un élan, et loueront votre choix. Cela, je le sais.

Mais il subsiste, entre nous et ceux des montagnes, de sourdes rancunes, souvenir tenace de vieilles querelles.

Pour les apaiser, fonder un nouveau peuple, je veux épouser une fille des Cheviots, la sœur d'Alan, et que mes compagnons, de même, prennent femme dans les clans des monts. Les hommes d'Alan choisiront chez nous leurs épouses. Lui siègera à ma droite, nos sangs se mêleront, une nation naîtra ».

Et, tourné vers Alan.

« Vous savez bien la guerre, mais nous sommes plus nombreux, et faisons mieux fructifier la terre. Séparés, ne pourrions durer. Unis, nous serons invincibles, je te prie d'accepter ».

Le montagnard dit :

« Nous fêterons ces noces ».

Il vint baiser l'épaule de Conan, en signe d'hommage, et ils s'étreignirent comme frères.

Le roi promit de doter richement les filles, et tout le conseil se réjouit.

* * *

Conan rejeta ses haillons crottés, se baigna dans un large baquet de bois, rond, empli d'eau très chaude, revêtit une chemise de fine toile, des chausses et des bottines de cuir bleu, un somptueux b্লাiut rouge, brodé de fils d'or.

Le roi lui posa sur l'épaule un large baudrier d'or rouge, boucla à sa taille un fort ceinturon du même métal, lui mit au côté une forte épée.

Un écuyer agenouillé fixa à ses talons les éperons d'or.

* * *

A la mi-nuit, l'appel aux tierns fut sonné. Les chefs des plus minces clans s'armèrent, se passèrent aux épaules les torques d'or, signes de leur rang, vinrent au sommet royal. La lune nouvelle veillait sur l'autre face du monde, mais les étoiles scintillantes clouaient la nue, et un grand brasier odorant s'enflamma d'un coup, genêts, bruyères et troncs de pins, dissipant l'ombre.

L'armée entière, intriguée, se réunit d'elle-même, torches en main, en cercle, autour des chefs. Toute la crête s'illumina.

Le roi se plaça sur un tertre, dos au grand bûcher. Bien des années après, des survivants de cette assemblée contaient encore, avec émerveillement, comme étaient puissant son beau corps, sonore sa voix, superbe le spectacle.

Les volées d'étincelles couraient aux étoiles, au son des justes harpes chantant le père Feu.

Un dernier accord vibra longuement, s'éteignit. Le roi parla.

« Féaux et alliés, je vous sais gré d'avoir bien fait en cette guerre. Certes, beaucoup des nôtres, et des meilleurs sont morts. Mais la force des Angles est brisée. Ceux d'entre vous qui ont terre peuvent sans crainte rentrer chez eux. Le temps des semailles approche.

Je vais créer ici, sur ces collines, en ce pays qui est nôtre, une marche. S'y établiront les réfugiés des plaines, les restes des clans montagnards, les soldats las, les orphelins, les errants, tous ceux qui le désirent.

Le bétail et le grain ravis leur sont accordés en entier, à charge pour eux de tenir la terre, la faire fructifier, la défendre.

Je leur donnerai un chef, qui me rendra hommage, percevra mes tributs et les siens, rendra justice en mon nom, et me sera comptable, sur sa vie, de la vôtre.

Je vous l'offre, je ne l'impose pas. S'il vous agrée, acclamez-le, mais n'oubliez jamais, par la suite, que vous devez fidélité à une terre et à un chef élus par vous, de plein gré, cette nuit. Le voici ».

Conan, paré de ses riches vêtements, de ses belles armes, vint se placer à la droite du roi. Le peuple l'acclama longuement. Ses cheveux roux, son b্লাiut pourpre étincelaient, et tous criaient.

« Vive Conan le Rouge ! ».

Ainsi lui fut donné son titre.

* * *

Aucun esclave ne lui fut alloué, ni à lui ni aux siens. Le sénéchal en exposa clairement les raisons.

« Les captifs mâles, trop proches des lieux de leur naissance, seraient tentés de s'enfuir. Les femelles altèreraient la race, qui doit rester pure, aux frontières plus qu'ailleurs.

Les clans, qui n'obtiennent ni bétail ni grain, en seront dédommagés par les esclaves, dont le prix est très haut sur le marché de Bristol. Un homme robuste se vend presque aussi cher qu'un cheval, une femme enceinte deux fois plus, et les enchères montent, pour les pucelles, au-delà du bon sens.

Conan n'aura donc pas, pour s'établir, de main-d'œuvre servie. Lui et les siens devront tout faire par eux-mêmes.

— Nous le ferons, dit Conan ».

Son peuple neuf, à grands cris, l'approuva.

* * *

L'ost se dispersa. Le roi et les siens s'en retournèrent à Carduel, les autres seigneurs en leurs châteaux.

Conan distribua ses fiefs, désigna d'abord les lieux à fortifier, en points hauts, garnis de sources, puis les terres à défricher, recommandant de mettre en commun, par hameau, labours et pâtures, fit prévoir dès ce jour, à l'exemple des Saxons, une alternance triennale des récoltes. Il fit brûler le pont neuf, mais prescrivit que tous les gués soient gardés, et des patrouilles constamment lancées dans les plaines, jusqu'à la tombe de Girflet, avec mission de faire périr, de façon affreuse, les Angles qui oseraient à nouveau s'aventurer vers l'ouest.

Les trois fils Lidan, Simon et Gwern furent, durant la première semaine de son règne, les hôtes du prince de la nouvelle marche. Gwern donna de sages conseils, indiquant le tracé et le profil à donner aux mottes fortifiées, les flanquements, la largeur des glacis, la profondeur des fossés, l'éloignement des lices, la hauteur des palissades.

* * *

Conan ni Simon n'avaient jamais chaussé d'étriers, objets nouveaux, rares encore. Leurs amis leur en enseignèrent l'usage, leur montrèrent comme ils appuyaient le coup de lance du cavalier chaussé long, ajoutant à sa propre force le poids et l'élan du destrier.

Conan s'accoutuma aussi aux éperons. Simon préféra les porter en pendentif. Ainsi, dit-il :

« Chacun, voyant ma poitrine, saura que je suis chevalier. Moi, je ne risquerai pas de blesser mon cheval, et ne marcherai pas, une fois à terre, comme un canard. Krenn, déjà, ne supporte selle et harnachement que pour me plaire, et je ne veux risquer de lui écorcher le flanc ».

* * *

Ayant aidé Conan de leurs conseils, et ne voulant, par une présence indiscreète, gêner son nouveau règne, les Lidan, Gwern et Simon chevauchèrent vers Carduel, où le roi les attendait.

* * *

Aethelfrith, roi de Northumbrie, pesant, dans le même temps, les fruits de la guerre, les trouvait lourds et amers. L'évêque Albran le réconforta.

« Roi, ne te lamente pas. Réjouis-toi, bien au contraire, et remercie le vrai Dieu, qui t'a comblé, cet été, de ses grâces. C'est lui, n'en doute pas, qui suscita, pour arrêter tes ennemis, un nouveau déluge. Les Bretons n'ont pu y résister, et se sont enfuis. Ils ont beaucoup saigné, et ne t'attaqueront plus, si tu n'essayes pas de dépasser la colline rouge. Laisse les chez eux, reste chez toi, pense plutôt aux Danois, dont les incursions se multiplient sur tes rivages. De là vient pour toi le danger.

Suis mon conseil, renforce tes huscarles. Cela t'est facile. Il y a ici beaucoup d'hommes jeunes et robustes, qui ont tout perdu. Prends les à ta solde, fais en des guerriers, reforme ta garde.

Les thanes qui pouvaient t'inquiéter sont morts. La Providence aidant, leurs fils et leurs neveux mourront peut-être aussi, ou seront tonsurés. Tel fut, Dieu aidant, le sort de tes frères.

Les reeves des villages dépendront alors de toi seul, ou de tes envoyés. Tu seras maître en ton royaume, plus que tu ne fus jamais, et tu y implanteras la vraie foi.

Suis mes avis, garde toi surtout des Danois, mais garde t'en bien. Ils ont laissé quelques bases sur tes côtes. Supprime les avant l'hiver.

— Ce ne sont là que petits groupes, venus du pays des voleurs.

— Écrase-les maintenant. Ils préparent, pour le printemps la venue de troupes plus nombreuses. Là où trois snekkars abordèrent, ils mèneront trente drakkars.

— Soit, je vais les combattre. Mais es-tu certain, Albran, que les Bretons n'attaqueront pas l'an prochain ?

— Je t'assure qu'ils ne viendront pas. Ils auront trop à faire avec les Scotts d'Irlande.

— Dieu te l'as dit ?

— Point n'est besoin. Je suis abbé de Lindisfarne, en ta terre, mais Irlandais. Les saints fondateurs du monastère venaient d'Iona, acquise à la vraie foi par les moines d'Irlande. Certes, le service de Dieu nous requiert. Cependant, nous recevons avis des choses terrestres, et nous les transmettons d'une maison à l'autre. Rien de ce qui se prépare en Occident ne nous est inconnu. Armagh est mieux renseignée que Rome.

— Je veux t'en croire. Une question encore, qui me trouble, et m'ôte parfois le sommeil. Arthur existe-t'il ?

— Roi, ta foi chancelle. Nous n'avons sur cette terre qu'une vie. Arthur est mort il y a longtemps. Voilà plus de deux siècles qu'il massacra, au mont Badon, les gens de ta race. C'était sa douzième victoire, la plus belle. Ensuite il périt, tué par l'un des siens.

— Pourtant mes hommes l'ont vu cette année.

— Ils ont vu un autre Arthur. Comprends-moi, Roi. L'aïeul dont tu portes le nom, Aethelfrith, qui étendit la Northumbrie jusqu'à la mer d'Irlande, en quoi d'ailleurs il avait vu trop grand, est bien mort, nul n'en doute. Et toi, tu sais que tu es un autre homme.

Avec les Bretons, c'est différent. Ils ont encore des druides, des bardes, qui les enivrent de croyances diaboliques. Ils admettent plusieurs vies terrestres, avant de se retirer en l'île d'Avalon.

C'est pourquoi l'Arthur qui a défait tes hommes est pour eux le même que celui qui défit tes aïeux.

Même sang, même nom, même stature, même visage, même valeur. Pour eux, bien sûr, Arthur revit, et, je le crains, vivra encore. Voilà la seule explication.

— Je préfère celà, et te remercie, Albran, de m'avoir rassuré. »

* * *

Gwern guida ses amis à Carduel. Il y rentrait, lui, comme en son pays. Simon n'y était venu qu'une fois. Les Lidans, jamais.

Les forgerons étaient établis aux barrières. Le travail du métal se paraît encore d'une certaine magie ; les forges restaient hors les murs. Les chevaliers vendirent là, hormis les plus belles, leurs armes de prise. Gwern débattit tous les marchés avec une âpreté qui d'abord amusa Guy, puis l'étonna, enfin le choqua. Simon, s'en apercevant, le prit à part.

« Guy, tu fais la guerre sans soucis d'argent. La générosité du sire de Lidan, celle du roi, te les épargnent. Pour Gwern, c'est différent. Il vit pour la guerre, mais aussi de la guerre. Il est juste qu'il en tire le meilleur profit. Et il marchande nos parts aussi aigrement que les siennes, sans imposer le prix, chose tentante pour l'homme armé. Le forgeron ou l'armurier qui topent, crois-moi, n'y perdent pas. Bien des chevaliers n'ont pas tes scrupules, et la hauteur est aisée aux nourris du roi ».

Guy admit la leçon, écouta en souriant les discussions, plus sonores encore chez les maquignons, auxquels ils cédèrent leurs chevaux de butin, et achetèrent chacun, Simon excepté, un fort destrier. Le chasseur dit :

« Krenn me suffit, je ne veux pas le rendre jaloux ».

Bien munis de pièces d'or, ils visitèrent drapiers et tailleurs, s'habillèrent de vêtements somptueux, prirent chambre en la meilleure hostellerie, festoyèrent tard dans la nuit.

Gwern prétendait connaître toutes les tavernes de la ville, et voulait en faire le tour. Ses amis l'en dissuadèrent, et tous s'endormirent.

Le lendemain, sous un beau ciel bleu, ils enfourchèrent leurs chevaux à la robe luisante, étrillés, brossés, harnachés de cuir neuf, craquant encore. Par les places grouillantes, les rues étroites, fendant la foule admirative, ils montèrent au château.

Le roi les y reçut à grand honneur, les retint à table avec ses privés. La trompe sonna l'eau. Les pages, s'empressant, apportèrent aiguières et bassines de cuivre, lavèrent et essuyèrent les mains des convives.

Les écuyers servirent trois poissons : carpe, alose et brochet, trois viandes : bœuf, porc et mouton, trois gibiers : sanglier, chevreuil et cerf, trois oiseaux : grives, perdrix et cygne. Le vin poissé, venu par mer du Portugal, avait conservé tout son goût, et fut versé à larges traits.

Le soir tombait lorsqu'ils quittèrent table.

Dans la nuit, ils suivirent Gwern de taverne en taverne, et, ainsi que le désirait le vieil archer, en bouclèrent le tour.

Soleil déjà haut, ils regagnèrent leur hôtel, dormirent jusqu'au soir, prirent un souper léger, se rendormirent jusqu'à l'aube suivante, où ils allèrent, tous ensemble, se baigner au torrent rapide.

Ainsi rafraîchis, ils endossèrent avec un plaisir neuf leurs beaux vêtements, déjà assouplis par la nuit des tavernes, déjeunèrent de bouillie d'avoine, de poisson séché et de miel.

Ils allaient se mettre en selle, pour éprouver leurs nouveaux chevaux dans la campagne, quand un héraut vint quérir, au nom du roi, les jeunes seigneurs de Lidan.

* * *

Arthur dicta un bref à son chapelain. Debout à son pupitre, le moine écrivit, en belle onciale, le message. Seuls se tenaient dans la chambre, outre le roi et le religieux, Ké et Gauvain.

« Adresse la lettre au seigneur Dinas de Lidan, sénéchal du roi Marc, qui règne en Cornouailles et Dommonée. Assure-le de mon amitié. Dis-lui que ses fils lui font honneur, que je les ai armés chevaliers.

Écris aussi que la naissance de Guy n'est plus un secret pour personne en Galles, et ne le sera pas longtemps en Cornouailles.

Pour cette raison, et aussi pour une autre, qu'il devinera, je le prie de me renvoyer Guy en novembre.

Ajoute que Girflet, en mourant, a recommandé son siège. C'est tout, relis ».

Le moine relut, d'une voix claire. Sa diction, comme son écriture, était irlandaise.

« Bien, dit le roi. Poudre, plie, fais chauffer la cire, apporte-moi le sceau, et oublie ce que tu as écrit ».

* * *

Le moine quittait la salle, emportant son écritoire, quand furent introduits les fils Lidan. Les jeunes chevaliers, tête nue, ployèrent le genou, se redressèrent, attendirent en silence.

Le roi prit plaisir à les regarder. Visages ouverts, regards francs, corps droits et souples, les fils Lidan étaient beaux.

« Chevaliers, dit Arthur, vous allez rentrer à Lidan, remettre ce bref au Sénéchal, et lui dire, de vive voix, ce que je n'ai voulu faire écrire, même par le clerc le plus discret, car je ne sais qui lira, ni en quelle présence. Que le roi Marc se garde, au printemps prochain, des Saxons en Domnonée, des Irlandais en Cornouailles, et, en son château même, de certains de ses vassaux. Il y a, j'en ai reçu de sûrs avis, menaces sur ses frontières, trahison en sa cour.

Quand Novembre, le mois noir, pèsera sur nous, Guy me rapportera ici la réponse de Lidan. Gilles et Gildas resteront, l'hiver durant, près de leur père.

Dites aussi au seigneur Dinas que les guerres seront précoces l'an prochain. L'éclosion des bouquets de lait, les primevères, donnera le signal.

Saluez-le de ma part. Il est avisé, mais généreux et confiant. Conseillez-lui, à Tintagel surtout, la plus grande prudence.

Allez maintenant ».

Les jeunes gens se retirèrent, firent leurs adieux, sur le perron, à Gauvain et Ké, redescendirent en la ville. Gwern et Simon les y attendaient.

* * *

Simon suivrait Guy, la chose allait de soi. Gwern les accola avant leur départ.

« Je ne puis vous suivre, jeunes seigneurs ; je sers messire Gauvain, mais j'ai un présent pour vous ».

Et il leur montra, sur la place voisine, quatre valets d'armes, bien montés, et quatre bons chevaux de bât.

Gilles s'exclama :

« Mais tout ton or y a passé ! ».

Alors, regardant Guy bien en face, Gwern répondit :

« Je suis âpre au gain, non à la dépense.

— C'est trop beau présent, Gwern.

— J'en ai pourtant un autre, rien que pour toi, mais celui-là ne me coûte pas d'or. Regarde ».

Eder le Blond, au trop beau visage, venait, sur un bai de quatre ans, à l'allure dansante.

« Il te faut un écuyer, je te l'offre. Il est heureux de te suivre.

— Mais tu l'aimes, Gwern.

— C'est pourquoi je te le donne ».

De ce jour, Guy sut ce qu'était l'amitié des hommes d'armes.

* * *

Dinas de Lidan accueillit chaudement ses fils, les étreignit plus vivement encore quand son chapelain eut lu le bref dicté par Arthur. L'éloge de ses hoirs par le roi l'enflammait de juste orgueil. Il fit serrer la lettre en son coffre privé. Scellé d'Arthur, le bref était titre de gloire.

Dinas reçut ensuite le message parlé. Guy, Gilles et Gildas, tout témoin écarté, le lui récitèrent ensemble, d'une même voix, d'un même rythme, sans en changer une syllabe. L'ignorance de l'écriture avait merveilleusement préservé leur mémoire.

Le sénéchal se fit ensuite présenter Simon et Eder. Le chasseur lui plut beaucoup. Simon n'avait jamais eu l'air d'un rustre, même quand il était guenilleux. Son regard, ses épaules, son port de tête, l'avaient toujours fait respecter. Maintenant, vêtu d'un biau noir brodé d'argent, de chausses noires collantes, de bottines noires, il avait l'apparence d'un seigneur. Ses éperons d'or, brillant sur son vêtement sombre, disaient d'ailleurs qu'il était chevalier.

Il salua, genou mi-plié, d'une brève inclination de tête.

« Seigneur Sénéchal, je suis Simon Hemolc'her. Le roi Arthur m'a fait chevalier. Je me suis déclaré devant lui, en présence de toute l'armée, vassal de ton fils Guy, non après défaite, mais par reconnaissance et amitié. Tiens-moi donc au nombre de tes féaux.

— Chasseur, je t'en remercie. »

Eder agréa moins au sénéchal.

« Il est trop joli, dit-il à Guy, Je n'aime pas ces visages de fille.

— Père, il m'a été donné par un ami. Il est brave, adroit et fidèle. »

Gildas intervint.

« Père, il a aidé à soigner ma blessure, et il est toujours gai ».

Et Gilles.

« Un présent de Gwern ne peut être que de bon aloi.

— Vous avez chevauché et combattu ensemble, conclut Dinas, et pouvez, mieux que moi, estimer l'écuyer. Oubliez mes paroles. L'âge, sans doute, me rend jaloux des visages frais ».

* * *

XI

LA FORET

*Là, dans les grands bois, Tristan se sent en sûreté
comme derrière la muraille d'un fort château.*

Le saut de la Chapelle.
Joseph Bédier

Guy voulut voir le lieu de sa naissance. Dinas lui dit :

« Un seul homme, l'ermite Ogrin, peut te l'indiquer. Il vit toujours, je le sais, au cœur de la forêt profonde. Chasseurs solitaires, forestiers, charbonniers, le rencontrent parfois. Mais le Morois est immense, les pistes rares et incertaines. Comment trouveras-tu Ogrin ?

— La chance me servira, sire Dinas ».

Guy entra donc en forêt, suivi de Simon et Eder.

Le sénéchal, emmenant Gilles et Gildas, partit pour Tintagel, afin d'y renouveler son hommage au roi Marc, et de deviner ce qui se tramait en cour.

* * *

La forêt était un monde. Mille sortes d'arbres y vivaient, en bois taillis ou hautes futaies. Au second jour de leur randonnée, les trois compagnons chevauchèrent, pendant des heures, sous les larges ramures de chênes géants, tels qu'on n'en voit plus de nos jours. Les fûts se dressaient, hauts, épais, droits, superbes. Les feuillages denses épandaient leur ombre, à peine pointillée de soleil, sur une herbe haute, d'un vert presque bleu. Le gibier foisonnait, si abondant

que les cavaliers n'y prenaient plus garde. Sous la ramée bruissante de vols d'oiseaux, des compagnies de sangliers leur cédaient passage à regret, grognant de mécontentement. Les chevreuils, plus craintifs, s'enlevaient en bonds légers, admirables.

En une clairière étroite, profonde et verte comme un puits, un dix cors leur fit face. L'animal était splendide, haut de garrot, long et rond de cou, empaumures larges, époïs aigus. Les cavaliers, de front, retinrent leurs chevaux. Le vent léger chantait à petit bruit dans les feuillages, le galop de la harde fuyante, protégée par son chef, resté seul, ne s'entendait déjà plus.

Guy, à voix neutre, dit à Simon :

« Qu'attends-tu ? Bande ton arc.

— Nous ne sommes que trois, Guy. Je ne peux tuer une si noble bête pour en manger seulement les dainties. Ce serait crime et gaspillage ».

Guy de Lidan, déjà bien instruit en vènerie, apprit en cette clairière la loi des vrais chasseurs.

Le cerf gratta l'herbe du sabot, baissa et releva la tête, brama un défi. Hommes et chevaux, immobiles, attendaient. Le dix cors brama encore, puis, sachant sa harde à l'abri, voulut bien rompre, et s'éloigna sans hâte.

Le soleil déclinait, quand ils sortirent de la grande chênaie, passèrent à pied, tenant en bride leurs montures, et les aidant, un ravin abrupt, traversèrent un plateau au sol pierreux, feutré d'un tapis épais de bruyère, s'établirent pour la nuit à la lisière d'un bois de hêtres, près d'une source. La lune étant pleine et brillante, c'est à l'ombre des arbres qu'ils s'enroulèrent dans leurs manteaux. Guy et Eder avaient entravé leurs chevaux, craignant qu'un effroi soudain ne les lance en fuite. Simon, traitant Krenn en ami, à son habitude, le laissa libre d'errer.

* * *

Tôt levé, au matin suivant, Eder puisa l'eau pour les chevaux, dans un seau en toile huilée, donna à boire aux bêtes, amassa du petit bois, disposa trois pierres, battit le briquet, prépara une bouillie d'avoine, graissée de saindoux, fortement salée, étala sur un caillou plat des tranches de jambon fumé, cueillit, aux ronces voisines un plein casque de mûres. Tel fut le repas.

Gourdes emplies à la source, les cavaliers reprirent leur quête. Simon, habile à découvrir les traces, chevauchait en tête. Ils allaient depuis une heure à peine dans la hêtraie quand ils croisèrent une piste. Sautant à terre, le guide l'étudia, la suivit un instant dans un sens, puis dans l'autre, revint, se remit en selle.

« Cette sente est souvent fréquentée, par un seul homme, robuste et lourd, au pas très long. Il y est passé hier soir, se dirigeant par là ».

Du bras gauche, il indiquait la direction.

« D'après ce que je sais, dit Guy, Ogrin n'est pas lourd, mais très maigre au contraire. Peut-être portait-il un faix.

— Un homme chargé n'allonge pas de telles enjambées. Vois toi-même les foulées.

— De toute façon, suivons les erres. Cet homme nous dira peut-être où est l'ermite ».

L'un suivant l'autre, ils prirent la piste, qui serpentait, étroite, entre les grands arbres et les ronciers. Simon lisait véritablement les traces.

« L'homme est plus grand que moi, large, assez vieux. Vois, Guy, son talon marque trop l'empreinte, l'âge l'enfonce. Il est vêtu d'une peau de chèvre, cet églantier l'a accrochée. Il est sans méfiance, et ne brouille pas sa piste.

— De quoi donc se garderait-il, en ce désert ? » demanda Eder en riant.

— Je suis né en forêt, connais chasse et guerre. Il n'est jamais sage de laisser sa trace, même si on se croit en sécurité. Souvenez-vous

en, tous les deux. Mais peut-être est-ce différent dans le Morois. Cette forêt, je ne sais pourquoi, me paraît étrange ».

La hêtraie s'arrêtait à une crête. Une large prairie s'offrit aux cavaliers. Elle proposait, jusqu'à un ruisseau clair, une descente douce, remontait ensuite, à pente égale, vers un éboulis de rocs, au pied d'une colline abrupte. Une cabane, encastrée entre deux blocs énormes, s'adossait au chaos de rochers.

Devant la porte, un homme, penché sur une table de pierre, semblait y brosser quelque étoffe.

Guy poussa son destrier dans l'herbe haute, en criant un appel.
« Nous venons en paix. Ne crains rien de nous ».

Une longueur en retrait, l'encadrant, Simon et Eder suivirent, menant au pas leurs chevaux.

L'homme se redressa, ramassa sur sa pierre une lame brillante, l'engaina à son flanc droit, croisa les bras et attendit, debout, immobile, derrière sa table brute.

Descendant vers le ruisseau, les cavaliers observaient la large silhouette, haute et droite.

« Il doit avoir le même âge que le sénéchal, dit Simon, et aussi bien conservé ».

S'approchant de l'inconnu, ils distinguaient mieux les détails de son vêtement. Sayon de chèvre, poil en dehors, sanglé d'un large ceinturon à gaine. Vastes braies de cuir noir, serrées aux chevilles. Fortes sandales, lacées haut. Une barbe courte, noire et bouclée, mangeait le visage jusqu'aux pommettes. Dans le bouillonnement des cheveux de jais, une mèche blanche, insolite, traçait un cimier d'argent. L'homme ne bougeait pas plus qu'un menhir.

Les cavaliers franchirent le ruisseau, remontèrent l'autre versant du pré.

Soudain, l'inconnu décroisa les bras, franchit d'un bond la table de pierre, et s'élança vers Guy. Les cavaliers étonnés retinrent leurs montures. Eder mit la main à l'épée. Simon dit :

« Laisse, il n'a pas d'arme au poing ».

L'homme courut deux cents pas d'un élan, à une vitesse surprenante, saisit la jambe droite de Guy, lui baisa le genou, eut comme un sanglot de joie.

« Ah, seigneur Tristan, tu es revenu ! ».

Le chevalier pâlit.

« Tu te trompes, je ne suis pas Tristan ».

L'homme le regarda, bouche bée, puis baissa la tête et dit tristement :

« C'est vrai, Tristan est mort en Petite Bretagne, et serait maintenant bien plus âgé que tu ne l'es ».

Puis, d'une voix où tremblait l'espoir :

« Mais tu es son fils ».

Son ton s'affermir, plein de certitude.

« Ne te défie pas de moi, chevalier. Je suis Orri le forestier. C'est moi qui ai caché ton père dans le cellier ruiné, à Tintagel, quand les félons voulaient le perdre. Deux ans durant, quand il tenait ces bois, je l'ai prévenu des embûches qu'on lui tendait. Il s'est reposé souvent, avec dame Yseut, dans la cabane que voilà. L'ermite Ogrin vous confirmera que je dis vrai ».

Dans le rude visage, sous la barre noire des sourcils touffus, les yeux du forestier brillaient de franchise. Des yeux étranges, d'un bleu violet, non éraillés par les ans, intacts comme ceux d'un enfant.

Guy sauta à terre, accola le forestier.

« Nul besoin de témoignage, Orri. Ton regard dit vérité, et Périnis m'a souvent parlé de toi. Tu fus, je le sais, ami de mon père. Je suis heureux de t'avoir rencontré. Mon nom est Guy.

— Où est maintenant Périnis ?

— Il est tombé en bataille, cet été.

— Il avait un beau nom, qu'il méritait. On disait de lui Périnis le Blond, le Fidèle.

— Ses cheveux blonds étaient moins dorés, lorsqu'il mourut, mais sa fidélité intacte ».

Ils allèrent à la cabane. Orri y abrita les peaux de renard qu'il frottait de cendres, sur la pierre, quand les cavaliers l'avaient aperçu. Ayant bloqué sa porte d'un gros caillou, tenant en main gauche son arc et deux flèches, le forestier mena les jeunes gens vers l'ermitage.

Ils arrivèrent à l'heure de none. Sous un bois léger d'érables, traversé de rais de soleil, le vieil homme lisait en un livre. Un vol dansant d'abeilles l'entourait. Quand un insecte se posait sur la page ouverte, il le repoussait doucement de l'index, et si un autre, s'emmêlant dans ses boucles blanches, bourdonnait d'impatience, sur un mode aigu, il le libérait délicatement, de ses doigts minces.

Voyant venir des visiteurs, il congédia d'un murmure les abeilles, marqua sa page d'un signet, referma posément le livre, se leva.

Guy mit pied à terre à dix pas, s'avança, s'inclina devant l'ermite.
« Saint homme, c'est toi que je cherche.

— Je sais, fils de Tristan, et sais aussi pourquoi. Tu veux voir le lieu de ta naissance ».

De surprise, sous le regard bleu, Guy se troubla.

« Comment le sais-tu ?

— Je devine bien des choses, plus difficiles à découvrir.

— Me guideras-tu ?

— Fils, pardonne-moi, les pentes sont rudes, le chemin malaisé, mes jambes lourdes. Vois, il m'en faut une troisième ».

Il montrait un long bâton.

« Mais, reprit-il, Orri te mènera.

— Le forestier connaît donc la grotte ?

— Il ne me l'a jamais dit, mais je sais qu'il sait.

— Deux questions encore, Ogrin, si tu me les permets.

— Voici ma première réponse. Ton avenir sera ce que tu en feras. Tu es bien armé pour t'ouvrir la voie. Tu ne t'égareras pas.

— Ta sagesse est grande, ermite. Tu réponds avant question.

— Cela m'est facile, ton âme est claire comme ton œil, tes demandes simples et prévisibles. Ne formule pas la dernière, je la connais déjà. Tu veux savoir quel dieu adorer ?

— C'est cela, en effet. Vous étiez druide, et lisez maintenant les livres de la nouvelle religion. Où est la vérité ?

— En toi.

— Mais encore ?

— Je ne peux t'éclairer si vite. Veux-tu vivre ici, avec moi, jusqu'au printemps ?

— Je ne le puis, saint homme. Le roi Arthur m'attend au mois noir, à Carduel.

— S'il te convoque à cette époque, tu entreras en la Grande Salle au mois suivant, le très noir. Le solstice d'hiver te verra bien proche de la vérité. Va maintenant, tu peux suivre Orri. Dans le bassin de la source, soulève le galet bleu. C'est ta mère Yseut qui l'a posé là, à ton intention ».

Guy s'inclina très bas. Les abeilles revinrent.

*
* *

Le lendemain, par la pente des petits chênes, ils entrèrent dans le val caché. Orri les mena droit à la sente effacée. Guy la rouvrit de son épée, tranchant à grands coups les ronces épaisses. Mousses et lierre couvraient la cabane, mais l'intérieur en était net, sec et tiède. Le chevalier se recueillit là, longuement.

Il trouva et prit en la grotte une pierre à aiguiser, deux pointes de flèche, se pencha sur la source, déplaça le galet bleu, découvrit nu anneau de jaspe, mince, étroit, enlacé de fils d'or, revint dans le val, hors des ronces. Ses compagnons l'y attendaient.

Il leur présenta l'anneau, au creux de sa paume, et les fils d'or déroulèrent, sous le soleil, leur finesse et leur éclat.

« Avec les fils d'or, je ferai coudre l'anneau à mon blier, mais il y faudrait une fée.

— Les fées, dit Orri, n'utilisent pas, comme fil, les cheveux d'une mortelle.

— Tu les connais ?

— Je les ai vues souvent, en ces bois, et me suis toujours enfui au plus vite.

— Tu les crains ?

— Crains-les aussi, fils de Tristan. Aux nuits de grande lune, elles dansent, blanches et légères, dans les clairières, sur une musique de vent. Ou bien tissent des rayons, sans bruit. Ou encore, au bord des ruisseaux, lavent des suaires. Si tu les aperçois, fuis sans te retourner.

— Que redouterais-tu ?

— Elles t'entraîneront en leur ronde, et tu perdras l'esprit. Ou bien elles baiseront tes lèvres, de leur bouche froide, te toucheront du doigt au cœur, et tu mourras.

Je t'indiquerai meilleure couturière, aussi pure, et moins mal-faisante. Suis-moi ».

Par l'immense forêt, ils allèrent.

* * *

Au milieu du jour, ils firent halte près d'un dolmen, au sommet d'une croupe pelée. De rudes pierres bleues, tâchées de lichen jaune, crevaient de leur dos raboteux le gazon pâle, court et glissant. A perte de vue, la forêt déployait à leurs pieds son manteau, couvrant crêtes et creux de ses verts infinis, ornés par l'automne de rouille, de pourpre, de cuivre et d'or.

Orri leur offrit du bras le paysage immense :

« Voyez, Seigneurs, la splendeur du Morois ».

Une étrange fierté brillait en ses yeux.

Et les cavaliers l'approuvèrent.

« C'est vrai, Orri, ta forêt est belle ».

Le forestier entraîna ensuite Guy de Lidan sur la lande, à certaine distance, pour n'être entendu que de lui.

« La fille que tu vas rencontrer est plus craintive qu'une biche, mais elle me connaît. Nous irons seuls vers elle, à pied, toi et moi. Tes amis nous attendront.

— Qui est-elle ?

— Armelle est fille d'Ogan, un noble homme, qui périt en mer dans une tempête. Dès qu'il apprit le naufrage, Denoalen, félon comme son père, que le tien avait tué de son épée, courut au château sans maître, le brûla, massacra toute la famille, sauf la fillette, qui s'échappa, enfin s'empara de la terre. L'enfant se sauva dans les bois. Ogrin la recueillit, m'en confia la garde.

Je lui ai construit une cabane. Je chasse pour elle, et, quand j'ai bien vendu mes peaux, c'est mon plaisir de lui apporter de belles étoffes. Elle les taille et les coud adroitement. Tu verras, Guy, elle est vêtue, en sa hutte, aussi bien qu'une reine, un jour de fête, en son palais. Je lui ai offert aussi une harpe.

Que te dire encore ? Elle cueille des fougères, des fleurs et des fruits, lave et ravaude les hardes d'Ogrin. Je crois qu'elle parle aux oiseaux et aux bêtes. Les fauves, même les loups, ne l'attaquent jamais. Elle a ton âge. Elle est très belle. Par malheur, depuis la nuit du massacre, elle n'a plus toute sa tête, et craint tous les hommes, hormis l'ermite et moi.

— Veux-tu dire qu'elle est folle ?

— Non point. Je l'avais cru aussi. Mais Ogrin dit que son esprit n'est pas perdu, seulement égaré. Un chevalier le lui rapportera ».

* * *

Ils poursuivirent leur chemin, sous les hêtres, les ormes, les châtaigniers, les chênes. Enfin une piste droite les mena, en pente douce, parmi les bouleaux d'argent, jusqu'à une aunaie aux troncs espacés. Entre les arbres, ils distinguèrent une prairie, coupée d'un ruisseau bordé de saules. Orri fit signe d'arrêter. Guy confia à Eder la bride de son cheval, vint près du forestier.

Les accords d'une harpe leur parvinrent, puis un chant lent et tendre, dit d'une voix pure. Une silhouette blanche et svelte traversait le pré.

Orri s'avança.

« Viens avec moi, fils de Tristan ».

Eder, blanc comme craie, murmura :

« Garde-toi de la fée, seigneur Guy ».

Simon gronda à mi-voix :

« Orri est loyal, et connaît sa forêt. Nous ne viendrons qu'à ton appel, Guy ».

* * *

Orri entra le premier en la prairie. Armelle courut vers lui, puis s'arrêta, interdite, quand Guy quitta l'ombre des aulnes.

Elle hésita, regarda les deux hommes, alla vers le plus jeune, lentement, pas à pas, sans arrêt ni recul, jusqu'à le toucher presque.

Guy dit :

« N'aie pas peur de moi, jeune fille.

— Je ne te crains pas, chevalier. Je t'attendais. Ne me donneras-tu pas un baiser ? ».

Orri parla.

« Guy, tu le peux. Tu as brisé le mauvais rêve, l'ermite avait dit vrai ».

Guy baisa les lèvres chaudes, et un bonheur inconnu l'enflamma.

* * *



Ils allèrent tous trois en la cabane. Orri dit pourquoi ils étaient venus. Armelle sortit d'un coffret ses aiguilles d'os. Le forestier s'excusa presque.

« Les aiguilles d'acier sont très coûteuses ».

Mais le chevalier, tenant l'anneau de jaspe, dit à Armelle :

« Il n'est plus besoin de le coudre. Donne-moi ta ma'n ».

Et lui passa la bague au doigt.

Armelle se coupa une mèche de cheveux, la tressa aux cheveux d'Yseut, en fit un bracelet, le noua au poignet du chevalier. Le talisman brilla d'un or unique.

La jeune fille dit alors :

« Ton bliaut est déchiré, Guy. Enlève-le et donne-le moi, pour que je le raccommode. Tu verras comme je suis habile couturière ».

Orri les laissa, pour aller rassurer Simon et Eder.

* * *

Tard dans l'après-midi, à l'heure des ombres longues, les compagnons de Guy vinrent en la prairie.

Le chevalier demanda à Armelle :

« Auras-tu peur de mes amis ?

— De tes amis, jamais. Ni même d'aucun homme, puisque tu es venu ».

Elle reçut gracieusement Simon et Eder. Le chasseur lui sourit, émerveillé. Muet, l'écuyer l'admira.

Souper pris, Orri et les cavaliers s'éloignèrent sous la lune, s'endormirent roulés dans leurs manteaux, à l'ombre des grands pins.

Guy et Armelle restèrent seuls dans la cabane, s'étendirent côte à côte sur la couche étroite. Le chevalier plaça entre leurs deux corps

son épée dégainée, car une lame nue, vous le savez, Seigneurs, est garante de chasteté.

Mais à peine fut-il endormi qu'Armelle se leva, enleva l'épée et, à pas furtifs, l'éloigna du lit. Puis revint s'allonger, et embrassa son ami.

* * *

Les jours d'après, transformant les destriers en bêtes de somme, les hommes portèrent au val caché, lieu natal de Guy, les meubles rustiques, les vêtements, la pauvre vaisselle, les minces trésors d'Armelle et d'Orri. Simon, toutefois, ne chargea point Krenn.

« Il n'est pas né pour cela », dit-il.

Mais le chasseur portait lui-même, sur son large dos, le faix de deux chevaux.

Armelle s'installa en la hutte d'Yseut, Orri dans la grotte de Gorvenal.

Tant que brillait le soleil, les quatre amis aménageaient le logement, chassaient, déterraient des racines, cueillaient des baies, et des pommes sauvages, grises, à la peau épaisse, à la chair délicieuse, quoiqu'un peu âpre au premier coup de dent, et qui se conserveraient tout l'hiver.

Mais dès que revenait la nuit enchantée, impatiemment attendue, les deux amants se retiraient en la hutte, et le plus riche palais, Seigneurs, n'abrita jamais bonheur plus vif que cette pauvre cabane.

Cette claire semaine s'acheva. Guy et Armelle se rendirent ensemble à l'ermitage. Ogrin les y attendait.

La jeune fille lui remit ses présents : fruits et racines, s'agenouilla devant lui. Le chevalier mit aussi genou à terre.

L'ermite leur parla.

« L'anneau de jaspe a quitté la fontaine ; ton doigt, Armelle, le tiédit. C'est pour toi un talisman, de même que, pour Guy, le bracelet d'or vivant. Vous n'y songerez guère, quand vous serez heureux et réunis. Mais ils vous donneront réconfort, vous le verrez, quand vous serez séparés, donc malheureux.

Vous l'éprouverez dès demain.

— Comment sais-tu que je pars demain ? s'étonna Guy.

— Aucune magie en cela. Tu dois être à Carduel au mois noir, et auparavant passer à Lidan. La route est longue, les jours s'abrègent déjà. C'est demain que tu pars.

— Tu es bien clairvoyant, saint homme, je ne m'y suis décidé que ce matin.

— Je sais. Tu envisageais de te faire forestier, comme Orri, de vivre ici, au Morois, loin du monde, oublié de tous. Puis tu as pensé à Dinas de Lidan, qui fut bon pour toi, te donna son nom, requerra peut-être ton épée. Au roi Arthur, qui t'a fait chevalier, et qui t'attend. Le cœur saignant, tu as choisi, et vous avez bu cette nuit vos premières larmes.

— Tout cela est vrai, murmura Guy.

— Ta décision prise, ne la regrette pas. Si tu étais resté en forêt, près d'Armelle, tu n'aurais pas connu la paix dont tu rêvais. Bien vite, tu te serais reproché forfaiture, les remords t'auraient déchiré. Armelle, se sentant coupable de t'avoir retenu, n'aurait pas été heureuse non plus.

Aimez-vous cette nuit encore. Séparez-vous sans larmes. L'an prochain, je vous l'affirme, vous réunira.

— Tôt dans l'année ? demanda vivement Armelle.

— Jamais assez tôt pour toi, sourit Ogrin. Admire, une fois de plus, la vérité de ma réponse ».

* * *

Orri voulait rester garder la jeune fille, mais Armelle, le remerciant, l'en dissuada.

« Laisse-moi seule quelques jours, Orri. Je veux jouer avec ma bague et mes souvenirs. Suis Guy jusqu'à Lidan, pour le servir et lui parler de moi. Quand il partira en Galles, reviens vite, et tu me parleras de lui ».

De ses doigts fuselés, elle caressa la mèche blanche, et le forestier, éperdu de gratitude, plia le genou devant elle, et lui baisa la main.

* * *

Les cavaliers revinrent vers Lidan à bonne allure. Orri, ouvrant la voie, soutenait aisément, des heures durant, l'allure d'un cheval au trot. Le temps était beau depuis des semaines, et les torrents n'étaient pas gonflés.

A trois lieues du bourg, ils rencontrèrent des charbonniers. Les hommes noirs, ayant quitté leurs meules, ramenaient à Lidan le corps d'un des leurs, déchiré par un ours.

« Seigneurs, prièrent-ils, délivrez-nous de ce fauve. C'est le deuxième des nôtres qu'il tue, et il a aussi, tout près des maisons, broyé la tête d'un homme qui visitait ses ruches ».

Orri prit la trace. Les marques toutes fraîches le menèrent vite à un ruisseau clair, large, rapide, peu profond, au lit de gravier.

L'ours était là, pêchant la truite. Immobile sur le bord, patte levée, il guettait. Dès qu'un poisson passait à sa portée, il le lançait sur la berge d'un coup de patte, preste et adroit comme un chat, et le dévorait.

C'était un mâle énorme, à belle fourrure brune, non encore gâtée par l'âge, drûment épaissie par la saison.

Simon demanda à Guy :

« As-tu déjà chassé l'ours ?

— J'en ai servi plusieurs de l'épieu.

— Je vais te montrer un autre jeu ».

Il sauta à terre, prit en main son coutelas, marcha lentement vers la bête, en imitant, pour l'exciter, les crachements d'un lynx en colère.

Le fauve fit face, se dressa grondant, sur ses pattes arrière, avança en se dandinant. Ses yeux de jais brillaient de fureur.

« Prends garde, Simon, il est gaucher, dit le forestier.

— Merci, Orri, je l'avais vu », répondit, sans se retourner, le chasseur.

Il n'allait plus maintenant que pas à pas, mesurant prudemment la distance, sans quitter l'ours du regard.

Anxieux, ses amis regardaient. Orri se porta de côté, encocha une flèche.

Entre les énormes pattes, le chasseur se lança d'un coup, d'un élan si prompt que ses compagnons entendirent sonner sourdement la lame, dans le poitrail profond, avant d'avoir deviné l'attaque.

Simon avait déjà rejailli en arrière. L'ours oscillait, frappé au cœur. La flèche d'Orri lui creva l'œil gauche. Le fauve s'écroula.

« Ce n'était pas la peine, dit Simon, mais toi, au moins, tu n'abîmes pas la peau ».

De sa lame longue et large, avec une surprenante dextérité, il dépouilla la bête. Tandis qu'Orri frottait de gravier la peau, Simon dépeça le corps. Il n'en garda que les cuissots, pour en faire des jambons fumés. le foie, les paumes et les plantes de pied, qui sont mets de choix, la rate et les reins, dont les mires tirent poisons mortels et remèdes pour fortifier la vue, plaça le reste de la viande à la fourche d'un arbre, hors de portée des renards et des loups.

« Nous l'indiquerons aux charbonniers, dit Simon, cette chair est bonne ».

LES FELONS

*Il y avait à la cour du roi Marc quatre barons,
les plus félons des hommes, qui haïssaient Tristan
de male haine pour sa prouesse.*

La quête de la Belle aux cheveux d'or.

Joseph Bédier

Le destrier noir gravit à vive allure la montée sinueuse menant au château, son galop sonna sous la voûte. Le cavalier, lui sciant la bouche, l'arrêta net, jambes tremblantes, devant le perron. La sueur coulait à flots sur la robe sombre du coursier. Gildas sauta à terre.

Simon vint à lui.

« Tu rudoies trop ce cheval. Nous ne sommes pas en guerre, pour forcer des bêtes à ce point.

— C'est peut-être pire, chasseur. Guy est-il rentré de sa randonnée ?

— Je ne serais pas ici sans cela. Nous sommes revenus hier. Il est au haut de la tour découverte.

— Qu'y fait-il ?

— Il regarde, au loin, la forêt.

— Mais vous en sortez. N'a t'il point trouvé ce qu'il y cherchait ?

— Si, Gildas, et bien plus encore. Je vais le quérir. Appelle un valet d'écurie. Qu'il desselle ton cheval, lui donne peu à boire, le fasse marcher doucement avant de le soigner. C'est seulement après qu'il pourra le laisser boire à son gré ».

Tout en se lavant les mains au ruisseau, il ajouta :

« Voilà le jeu, Guy. Tu n'as qu'un instant pour frapper. Si tu pars trop tard, il te gifle. Si tu pars trop tôt, il t'embrasse. De toute façon, si tu manques ton coup et si tu es seul, tu es perdu ».

Guy, regardant les longues griffes, l'effrayante mâchoire, se promit de jouer ce jeu-là. Il y avait beau risque à prendre.

* * *

Dès le faubourg, tous les chiens aboyèrent la venue des cavaliers. L'odeur âcre, chaude encore, de la peau d'ours roulée et lacée en croupe d'Eder, les affolait.

Aussitôt arrivés au château, Simon et Orri traitèrent la fourrure. Puis les quatre amis soupèrent ensemble, parlant peu, se déprenant à peine des sortilèges du Morois.

Guy s'endormit tard. Il pensait à Armelle. Quand le sommeil l'emporta, il rêva d'elle.

* * *

Guy remit à Orri des présents pour Armelle : riches étoffes, fines chaussures, aiguilles d'acier, et une jeune jument blanche, d'humeur douce, trottant bien l'amble, richement harnachée. Il donna au forestier un roussin solide et nerveux, un chien de bonne race, tout juste sevré, le força d'accepter une bourse bien garnie de pièces d'or.

« Disposes-en à ton gré. Tu peux en avoir besoin pour elle, si tu ne veux y puiser pour toi ».

Guy remit aussi, pour l'ermite, des pièces de fine toile blanche et un pot de miel.

Le forestier rit.

« Les robes, une fois taillées par ta mie, iront à l'ermite. Je garderai le miel pour Armelle et moi.

— Pourquoi donc ?

— Ogrin est toujours entouré d'abeilles, mais ne récolte pas leur miel, et interdit aux ours, qui en sont si friands, de le leur voler. C'est pourquoi, je pense, les abeilles lui obéissent. Les ours aussi, d'ailleurs, mais je n'en sais pas la raison. Il commande à toutes bêtes, prend dans sa main les vipères même, leur parle, et de plaisir, on le voit bien, elles s'enroulent à son bras. Ogrin est ami de toute vie.

— De quoi se nourrit-il ?

— D'herbes, de fruits, de racines et de sel. Il n'accepte pas d'autres présents. Armelle, un jour, lui apporta une brassée de jonquilles. Il l'en remercia, la laissa orner l'ermitage, mais lui dit, comme elle le quittait :

« Ne m'apporte plus de fleurs, jeune fille ; laisse les vivre où elles sont nées. Mais, pour ta parure et ton usage à toi, qui es jeune et belle, tu peux les couper. Elles ne se plaindront pas de cette mort. Ogrin prend grand soin de ne jamais blâmer ni attrister autrui ».

Ainsi, même de loin, et par la voix d'Orri, Ogrin donnait à Guy sages conseils.

Guy descendit de la tour et de son rêve. Les deux frères s'embrassèrent.

Gildas confia à Guy une bulle d'acier ouvragé, où étaient serrés plusieurs parchemins.

« Pars dès demain pour Carduel, et remets la bulle au roi, en mains propres. Jusqu'au Gué Aventureux, et même un peu au-delà, ne chevauche que de jour, et fais-toi garder la nuit. Tels sont les ordres de notre père.

— Que craint-il ?

— Je ne sais pas tout. Notre père a repris sa charge de sénéchal, près du roi Marc, et passera l'hiver à Tintagel. Je dois l'y rejoindre au plus tôt, lui amenant de Lidan dix hommes d'armes en renfort. Gilles couche en travers de sa porte. Les mets sont goûtés avant les repas. Deux chiens et un esclave, déjà, en sont morts. On ne parle que de trahison, de poignards, de poison.

Les fils des traîtres, ayant relevé le nom de leurs pères, en poursuivent les félonies. Ils font sonner leurs éperons sur les dalles, suivis de gens d'armes nombreux, arrogants, à visage de brigands. Notre père les méprise, mais redoute leurs trahisons.

— Qui sont ces hommes ? demanda Simon.

— Des malfaisants, féaux indociles du roi Marc, et ennemis de clan de notre famille, expliqua Gildas. Mon père, tu le sais, était ami de Tristan. Voici comment périrent leurs pères, à eux. Tristan tua Denoalen de l'épée, et Gondoïne d'une flèche. Gorvenal, son écuyer, trancha la tête de Guenelon. Kaherdin, son ami, rabattit Andret dans la mer, à coups d'aviron.

Le cœur des fils est pétri de rancune et de haine.

— Tuez-les.

— Nous le ferons, dit Guy. Je commencerai par Denoalen. Dès ton retour à Tintagel, porte-lui mon défi, Gildas. Dis-lui que je lui ôterai la vie au printemps prochain. Ainsi prévenu, les derniers mois de son existence seront pourris de crainte. Ce sera déjà châtement.

— Quelle raison allèguerai-je ?

— Kerogan, qu'il a brûlé contre toute justice. Je maintiendrai le droit de la fille d'Ogan, dont j'ai le gage ».

Il montra à Gildas le bracelet de cheveux d'or, et lui conta, en peu de mots, ses aventures en Morois.

A l'aube claire du lendemain, la première gelée blanche argentait les herbes. S'étant embrassés, les frères se quittèrent.

Guy, Simon et Eder chevauchèrent vers Carduel, Gildas vers Tintagel.

XIII

LE MEURTRE

*« Soit, beau sire ! Nos châteaux sont forts, bien
clos de pieux, sur des rocs rudes à gravir ! »
Et, sans le saluer, ils tournèrent bride.*

Le jugement par le fer rouge.
Joseph Bédier

Dès son retour à Tintagel, Gildas s'entretint, au château royal, avec son père le Sénéchal et son frère Gilles. Puis descendit seul dans le bourg, entra en l'hôtel où s'était établi Denoalen.

Le traître y tenait table, avec ses amis. Gildas marcha droit à lui.
« Denoalen, je te porte avis de mon frère Guy. Il te tuera au printemps ».

Tous ceux qui étaient là retinrent leur souffle.

L'homme ainsi défié se dressa lentement.

« Je ne connais pas ce Guy dont tu me parles, mais en ai entendu parler, et de sa naissance. Le sire Sénéchal a des façons étranges d'accroître le nombre de ses héritiers. Pourquoi ce bâtard me provoque-t-il ?

— Parce que tu as brûlé Kerogan, et pris la terre. C'est le droit de la fille qu'il défend.

— Celui qui ne porte pas ses défis lui-même est un couard ».

Le poing de Gildas l'atteignit en pleine bouche, brisant les dents de devant.

« Tu as dit deux mots de trop : bâtard et couard. Et tu n'attendras pas le printemps pour les ravalier. Viens défendre ta vie !

*
* *

Ils chevauchèrent vers le bal des Fées. Ainsi appelait-on, dans un proche bois de chênes, un rond d'herbe courte, encerclé de douze menhirs.

Comme ils s'y rendaient, traversant les essarts, une bergère les aperçut. Curieuse, se glissant de buisson en buisson, elle les suivit jusqu'au bois.

Andret, Guenelon et Gondoïne étaient venus aussi. Gildas, bien que les sachant amis de son adversaire, n'avait pas récusé leur présence, comme juges et témoins du combat, car ils portaient les éperons d'or.

Hélas, Seigneurs, apprenez, si vous ne le saviez déjà, qu'il existe aussi de mauvais chevaliers.

Les deux rivaux mirent pied à terre, nouèrent les brides de leurs chevaux à une branche, rejetèrent leurs manteaux, se défirent des fourreaux et des éperons qui auraient pu gêner leur marche, prirent en main l'épée, allèrent l'un vers l'autre. Aucun n'était vêtu de fer. Denoalen était coiffé d'un heaume léger, Gildas d'un bonnet de loutre.

Ceci, déjà, donnait avantage au félon. Un bon juge d'armes eût mis tous deux tête nue, mais Andret se tut, et Gildas, par fierté, ne demanda rien.

Ils s'affrontèrent. Gildas rompit d'abord de quelques pas, puis reprit l'avantage, fit reculer son ennemi, lui asséna sur la tête un tel coup qu'il embarra le cercle du heaume et que Denoalen, étourdi, laissant échapper son épée, tomba sur les mains et les genoux.

Gildas s'arrêta.

« Reprends tes esprits, vassal, et ton épée. Je n'en ai pas fini avec toi ».

Le lâche se releva seulement sur un genou.

« A ta merci, Lidan. Je m'avoue vaincu. Mon épée t'appartient ».

Gildas cracha, lui tourna le dos, se baissa pour ramasser l'arme.



Alors Denoalen, relevé d'un bond, dégaina son poignard, et frappa le chevalier dans le dos, par trois fois.

Les félons portèrent le corps hors du bal des Fées, dans un roncier, et le couvrirent de branchages.

S'étant concertés, ils se rendirent à la falaise proche, qui dominait de haut la mer grondante, jetèrent en bas, dans les rochers, l'épée de Gildas, attachèrent son cheval à un buisson voisin, posèrent à terre son manteau, son fourreau, ses éperons, piétinèrent, au bord de l'abîme, l'herbe rase, jaunie et glissante.

Andret leur enseigna ce qu'il fallait dire.

« Gildas et Denoalen se sont battus ici. Gildas était l'offenseur ; dix témoins l'attesteront, qui l'ont vu frapper du poing au visage. Le combat était loyal, Gildas s'est bien battu. Nous en avons pour preuve le heaume brisé. Mais il a glissé sur le gazon ras, a fait une chute mortelle. L'épée, restée dans les rochers, en marque la place. Les vagues ont emporté le corps. Denoalen, en hommage à la valeur de son adversaire, par courtoisie et générosité, n'a voulu s'emparer du cheval ni des armes du vaincu. Allons porter au roi la triste nouvelle. »

Et les quatre félons, riant affreusement, s'applaudissant de leur ruse, chevauchèrent vers la ville.

* * *

La bergère Ana, épouvantée, avait assisté au crime. Dès que les cavaliers se furent éloignés, elle courut par les landes, de toute la vitesse de ses pieds nus, à la chaumière de ses parents. Son père s'y trouvait, aiguisant une serpe, et gronda d'abord.

« Que fais-tu ici à cette heure ? Et nos moutons ?

— Notre chien Fri Du les garde, mon père. Il s'agit de bien autre chose ».

Et elle conta ce qu'elle avait vu.

« Es-tu certaine que le mort est Gildas de Lidan ? »

La bergère, stupéfaite, le regarda.

« Aucune fille de Cornouailles ne s'y serait trompée. Toutes rêvent de Gilles et Gildas ».

Le père prit son parti.

« Nous n'avons que faire, nous, petites gens, en querelles de seigneurs. Mais le Sénéchal n'a jamais volé un denier ni un œuf, épargne les moissons quand il chasse, rend bonne justice. Viens avec moi, nous le guiderons, pour qu'il donne à son fils une digne sépulture ».

Prenant par les raccourcis, ils parvinrent à la ville en même temps que les félons, coururent à perdre haleine, suivant les chevaux, dans la rude montée qui mène au château, entrèrent avec eux dans la grande cour.

Le roi s'y tenait, à cheval, entouré de sa mesnie. Il avait désir de parcourir sa terre. Le Sénéchal et Gilles gardaient sa droite.

Les traîtres le saluèrent, chacun restant en selle. Andret, d'une voix chagrine, récita sa vilaine fable, et ses amis, mine contrite, versant de fausses larmes, l'approuvaient.

Soudain, Ana se jeta entre les chevaux, cria de sa voix claire :

« Sire, il en a menti ! ».

Déchaussant l'étrier, Andret la frappa du pied au visage, l'envoyant rouler sur les dalles, et Denoalen tira l'épée. Le roi se dressa sur ses arçons.

« Rengaine cette épée, et ne sois pas si hardi que de la tirer une autre fois en mon château. Relevez cette enfant, et qu'elle parle librement ».

Alors Andret :

« Si l'on écoute ici une serve, quand des chevaliers ont parlé, nous rejetons toute allégeance, et te défiions ».

Les félons tournèrent bride, partirent au galop, rassemblèrent en hâte leurs gens d'armes, s'enfuirent à toute bride vers leurs forts châteaux.

* * *

Dinas de Lidan, Gilles, le roi Marc lui-même, guidés par Ana, allèrent relever au bal des Fées le corps de Gildas, et virent bien que la bergère avait dit vrai, que Denoalen avait frappé dans le dos.

A grand honneur et à grand deuil, ils ensevelirent le chevalier Hommes de guerre, gens de mer, marchands, artisans, menu peuple, tous pleuraient.

LA GRANDE SALLE

Sous le balcon grondait la mer.

Gérard de Nerval

Le même jour, dernier d'octobre, Guy, Simon et Eder arrivèrent à Carduel. Guy remit au roi Arthur la bulle d'acier. Le chapelain déroula les parchemins.

Le roi en écouta la lecture sans mot dire.

Le soir, il fit venir Guy en sa chambre, en présence de Ké et Gauvain, lui demanda s'il voulait s'asseoir à la Table Ronde, en la Grande Salle.

Guy répondit oui.

« Réfléchis bien, lui dit le roi. Il faut, pour y être admis, surmonter maintes épreuves. Les unes mettent ta vie en péril, d'autres ta raison, certaines les deux à la fois. Il n'y a aucune honte à refuser. Mais je dois te poser trois fois la question. Reviens nous voir demain matin. Ne parle de ceci à personne. »

Le jour suivant, premier du mois noir, Arthur le mit à nouveau en garde.

« Si tu t'engages dans ce chemin, sache que tu ne peux t'arrêter en route, ni reculer. Il faut aller jusqu'au bout, ou périr. Tu peux encore renoncer.

Je te garderai toute mon estime.

— Sire, je ne renonce pas.

— Je te le redemanderai ce soir ».

Tout le jour, Guy fut songeur. Simon et Eder, croyant qu'il rêvait d'Armelle, ne s'en étonnèrent pas.

La nuit venue, le roi l'avertit encore.

« Des risques que tu vas courir, tu ne peux espérer nulle récompense, du moins au sens où tu l'entends. Tu vas jouer ta vie, sans savoir encore pourquoi.

Pèse bien ta réponse, elle t'engage, cette fois, irrévocablement. Demandes-tu un siège à la Table ?

— Sire, je le demande.

— Tu l'as voulu, Ké et Gauvain en sont témoins. Ta vie ne t'appartient plus. Va préparer tes armes et ton cheval, interdits à tes amis de te rechercher. Qu'ils attendent ici ton retour. Si tu ne devais pas revenir, je les ferais aviser.

Tu quitteras le château à minuit, avec Gauvain ».

* * *

A minuit, le pont fut baissé. Les deux cavaliers s'enfoncèrent dans la nuit noire, pleine de pluie et de vent.

Au grincement des chaînes, Eder courut à une meurtrière, revint, dit à Simon :

« C'est avec Gauvain qu'il s'en va. Nous ne pouvons être inquiets.

— Je n'aime pas ces mystères. Sais-tu quel jour nous sommes ?

— Non, pourquoi ?

— Le jour des morts ».

* * *

Simon et Eder, moroses, s'attablèrent en une taverne. Voilà deux jours que Guy était parti, qu'ils traînaient leur ennui sous les averses, des venelles boueuses de la ville basse aux ruelles pavées de la haute ville.

La salle était sombre, mais tiède. La servante, jeune, rousse, visage avenant, sourit à Eder. La cervoise était bonne, le repas copieux, le lieu accueillant et tranquille, mais l'inquiétude rendait tout amer.

La porte s'ouvrit d'un coup, rudement poussée, se referma en claquant. Gwern ruisselant courut à eux. Ils s'étreignirent.

Le vieil archer héla la servante.

« Apporte une autre cruche, fille du feu, et laisse-nous ».

Comme la fille les servait, il lui saisit le bras.

« Je vais t'enseigner deux remèdes, pour te débarrasser des tâches de rousseur. D'abord, tu cesses de lorgner ce jeune écuyer. Ensuite, tu n'écoutes pas ce qui se dit à notre table ».

La servante s'éloigna, non sans se retourner pour sourire à Eder.

Alors les deux amis contèrent à Gwern le départ de Guy, et l'interrogèrent. L'archer répondit gravement.

« Voilà trois jours que je chasse sous la pluie. Dès que j'ai su votre arrivée, je me suis hâté vers Carduel, mais ne suis point surpris de n'y pas trouver Guy. Je devine où il est : dans la forêt enchantée.

— Nous en venons, objecta Simon.

— Vous étiez au Morois. C'est d'une autre forêt que je parle, moins vaste, bien plus dangereuse. Ne l'attendons pas avant Noël, la nouvelle fête des chrétiens. S'il ne revient pas ce jour-là, nous ne le reverrons jamais.

— Il est parti avec Gauvain, dit Eder.

— Là où ils sont, Gauvain n'est pas pour lui un protecteur, mais un juge, et les lois sont cruelles. Combien de hardis chevaliers ont quitté Carduel, à la nuit des Morts, pour n'y jamais revenir ?

— Guy est brave et sait se battre, dit Simon.

— Toi aussi tu es brave, et habile aux armes. Que feras-tu contre un fantôme ?».

Baissant la voix, Gwern confia ce qu'il savait de la Table Ronde. Tout n'était pas réel dans ce qu'il conta. Né dans le pays, il tenait pour vraies certaines légendes qui avaient terrifié ses nuits d'enfance. Mais au fil des ans et des guerres, quand il gardait la tente de son maître, que le danger n'était point proche, qu'il pleuvait beaucoup, Gauvain l'invitait à s'abriter dans le pavillon, puis devisait avec ses pairs, à voix discrète, mais sans méfiance.

Aussi Gwern savait-il, de façon certaine, qu'il y avait douze sièges autour de la Table. A chaque solstice d'hiver, les chevaliers venaient s'y asseoir. Certains, retenus en pays étrangers, n'assistaient qu'à l'assemblée solennelle, qui se tenait tous les sept ans. D'autres, qui avaient pris femme ou terre, souvent les deux ensemble, en terre lointaine, renvoyaient leur anneau pour marquer leur place. Tant que leur mort n'était pas prouvée, leur siège était réservé. Rares étaient les postulants, plus rares encore les admis, aussi était-il exceptionnel que les douze sièges fussent tenus.

« Ces chevaliers sont-ils tous de Galles ? demanda Eder.

— Non, mais ils sont tous Celtes. D'ailleurs tu les verras, c'est en cette saison qu'ils arrivent ».

Les trois amis remontèrent au château, prirent logis en la même chambre.

* * *

A l'aube pluvieuse, tardive, du matin suivant, le son d'une trompe les éveilla. Gwern reconnut l'appel.

« Allons voir, dit-il, c'est un héraut du roi Marc qui demande la porte ».

Pont abaissé, herse levée, vantaux ouverts, le héraut poussa sa monture dans la cour, mit pied à terre, fut à l'instant conduit devant le roi. Les quatre archers qui l'escortaient menèrent les chevaux à l'écurie.

Gwern connaissait Houlenn, le plus vieux des archers.

En leur jeunesse, ils s'étaient battus l'un contre l'autre, dans des guerres de clan, obscures et acharnées, sur les rives de la Severn. Plus tard, coude à coude, ils avaient vaincu les Saxons sur le Wansdyke. Bien des années après, ils avaient suivi ensemble Gauvain en Italie. Ils s'estimaient beaucoup.

Houlenn conta, aux trois amis atterrés, la mort de Gildas.

« Il faut prévenir Guy, s'écria Simon.

— Là où il est, nul ne peut l'aviser, répondit Gwern. Le roi Arthur lui-même n'en fera rien. Jusqu'au jour de Noël, Guy est hors de notre monde. Espérons seulement le revoir ce jour-là ».

* * *

Le héraut repartit vers Tintagel sans présents, car qui porte mauvaises nouvelles n'est point récompensé.

Douze jours après, il revint, entièrement vêtu de noir. Les quatre archers portaient brassards de deuil. Houlenn fit le récit du nouveau drame.

Marc avait quitté le château, suivi d'un seul fauconnier. Près du bal des Fées, un faisan s'enleva. Le roi laissa aller un autour. Bien que le temps fut gris, le faucon s'essorait. Marc gronda l'homme.

« Tes oiseaux sont mal dressés. Rentre au château. Laisse-moi seul ».

Au soir tombant, le roi n'était pas revenu. Le sénéchal de Lidau ordonna les recherches, mais l'on ne découvrit rien, ni cette nuit-là, ni les jours suivants. Les pas du cheval menaient à une plage déserte, où la marée avait effacé toute trace. Le fauconnier disait que, comme il quittait le roi, des chevaux avaient henni en cette direction. Dans les campagnes, dans la ville, au château, tous soupçonnaient les félons, mais nul n'apportait preuve ni témoignage.

« Qui lui succède ? demanda Gwern.

— La mort n'étant pas avérée, le Sénéchal tient le royaume. Si le corps était retrouvé, l'héritier de sang serait Andret le félon. Son père était neveu du roi.

— Tristan aussi était neveu du roi. Son fils aurait les mêmes droits.

— Des rumeurs étranges courent la Cornouailles. Le fils de Tristan existe-t-il ? demanda Houlell.

— Voici son ami et son écuyer, répondit Gwern, montrant Simon après, et j'ai eu moi-même l'honneur de le suivre.

— Qu'attend-il ? Le peuple exècre Andret.

— Je ne sais s'il vit encore, et ne serai rassuré qu'à Noël.

* * *

Quatre chevaliers de la Table revinrent à Carduel, cet automne-là, pour l'assemblée. Hoël et Tanguy, s'étant embarqués à Nantes sur la même nef, arrivèrent ensemble. L'un était originaire du Porhoët, l'autre du Léon. Ils avaient mené sanglantes vendanges en pays de Loire, défait les Francs. Un long train de chariots, quelques jours après, apporta, sur le marché et au château, le vin nouveau de l'année, bien payé de coups d'épée. C'était là le plus gros de leur butin, mais très prisé, car on ne savait pas encore laisser vieillir le vin.

Brodîr, un Manx, vint ensuite. Au printemps, il avait armé un navire. Quittant la mer d'Irlande, il s'était lancé vers l'ouest inconnu, à la recherche de l'île d'Avalon. Une série de tempêtes, le déroutant vers le nord, l'avait jeté en une contrée de glaces. Il y avait là des ours blancs, d'une taille immense, qui ne se dressaient pas sur leurs pattes de derrière pour combattre. Ses compagnons et lui en avaient abattu beaucoup, à coups d'épieux, de piques et de haches. Cette chasse était dangereuse, mais les survivants ramenaient nombre de peaux, et aussi de la graisse, du cuir et de l'ivoire de morse. Sur la route du retour, ils avaient touché des îles, au nord de la Calédonie, y avaient

embarqué quatre poneys poilus. Les gens de Carduel s'étonnaient de l'énormité des ours, de la petitesse des poneys.

Dernier des quatre, Gillain s'était mis en mer à Vigo, en Galice, après avoir, l'été durant, guerroyé les Maures d'Espagne. Il avait pour eux de l'estime, pour leurs chevaux de l'admiration. Il apportait en butin des cuirs rouges de Cordoue, des pièces de soie, des poignards damasquinés, des cimenterres de Tolède. Les chevaliers s'émerveillaient de cette chose étrange : des épées courbes, et de la qualité de leur tranchant.

* * *

Je ne puis conter ici par le détail, Seigneurs, les épreuves que subit Guy. Il est dangereux, vous le savez, de parler de ces choses.

Sachez toutefois qu'il lui fut enseigné, en premier lieu, ce qu'il était venu chercher à grand péril.

Au bout de la quête étaient le bonheur, la conscience, l'invulnérabilité, l'honneur, mais ces mots n'avaient plus pour lui le sens que vous leur donnez.

Il apprit les objets qui mènent à la connaissance, et ce qu'ils signifiaient : le Graal d'abord, coupe merveilleuse, la pierre de souveraineté, la corbeille miraculeuse, la corne pour boire, l'épée, la lance, l'écuelle inépuisable, le chaudron d'abondance.

Deux maîtres vivants l'instruisirent : le vieil homme blanc et Gauvain. Un soir, l'homme blanc lui fit boire un breuvage amer, le mena à une salle souterraine, pavée, murée, plafonnée de pierres brutes. Au centre, en guise de lits, deux dalles plates, à peine surélevées. Guy reconnut, sur l'une d'elles, le coffret d'argent contenant le cœur de Girflet. Il s'étendit sur l'autre. Aux quatre coins de la pièce, l'homme blanc jeta sur des braises des herbes sèches, puis s'en alla, claquant la porte de pierre. Des fumées âcres, violettes, emplirent la chambre de lents tourbillons. Là où était posé, l'instant d'avant, le

coffret, gisait une forme blanche, floue, s'affermissant, qui prit la forme, les traits et la voix de Girflet. La nuit durant, le troisième maître, revenu de l'au-delà, confia les secrets.

Tout le jour suivant, Gauvain et l'homme blanc, sans le laisser boire, dormir ni manger, le harcelant de questions, s'assurèrent qu'il avait compris et retenu.

La nuit d'après, ils le menèrent à une mesure, lui offrirent un boire plus amer encore que le premier. Il vida, jusqu'à la dernière goutte, la coupe d'argent, s'étendit nu sur une couche humide de feuilles pourries, à l'odeur écœurante, avec ordre de n'en point bouger, quoiqu'il vit. Le mois noir déchaîna un orage effrayant, la foudre frappa à maintes reprises la cabane, des boules de feu bleu, crépitantes, roulaient en tous sens. La litière moisie oscillait comme une barque frêle, abandonnée à un violent ressac. Des fers aigus, de lourdes pierres, tombaient du toit à le frôler. Des spectres grimaçants, horribles, se penchaient vers lui, lui soufflant au visage une haleine fétide. Guy ne bougea ni pied ni pouce.

A l'aube blême, sifflante de vent, l'homme blanc l'appela. Droit et nu, flagellé de pluie, dans la boue jusqu'aux chevilles, Guy lui conta lucidement sa nuit.

Il courut tout le jour dans les halliers, sans repos ni trêve. Ses pieds saignaient, son corps était griffé de ronces. Au soir, l'homme blanc frotta de sel ses plaies, pour les aviver, lui donna un peu d'eau à boire, lui désigna comme couche la table d'un dolmen, lui enjoignit de dormir.

Gauvain, au matin, l'éveilla. La pluie avait cessé, qui avait lavé de ses averses, toute la nuit, le dormeur nu.

« Es-tu dispos ? »

— Je me sens frais, seigneur, comme églantine en avril.

— Prends tes vêtements ».

L'homme blanc leur apporta une grande cruche de vin fort.

« Tu dois tout boire, » dit Gauvain.

Guy assécha la cruche. Il n'était pas accoutumé au vin.

A peine eut-il repris souffle, Gauvain le mena au bord d'une faille profonde, large de quinze pas, à versants roides. D'un bord à l'autre était jeté un tronc mince, non point droit, mais contourné comme une racine traçante.

« Passe ce pont sans y poser la main ».

Guy franchit le ravin, les bras étendus en balancier. Les fumées du vin se dissipèrent en sa tête. Très bas sous lui, le torrent furieux rugissait, éclaboussant les rocs de sa colère gonflée de pluies.

A peine Guy eut-il touché la rive que Gauvain le rappela.

« Reviens vers moi à cloche-pied ».

Sur le tronc oscillant, le jeune homme refit sur un pied le passage.

Aussitôt après, Gauvain lui offrit l'épreuve que l'on ne peut décrire, le jeu du décapité. Guy sauva sa tête.

Enfin, jeûnant longtemps dans la forêt enchantée, déjouant les dernières embûches, retenant les enseignements de l'homme blanc, il écarta les ultimes barrières.

* * *

La nuit du solstice d'hiver, ses armes, ses éperons et son destrier lui furent rendus. L'homme blanc lui banda les yeux, l'aida à se mettre en selle, et, marchant à pied comme un serviteur, guida par la bride le cheval. Ainsi allèrent-ils pendant plusieurs heures.

Les yeux toujours bandés, Guy mit pied à terre. Il se savait au haut d'une falaise. De fortes houles sonnaient contre le roc, les embruns salés montaient jusqu'à lui. Il sentit ensuite qu'il dévalait un sentier surplombant la mer, puis entra en un couloir souterrain. La

main longue, ferme et sèche de l'homme blanc lui enserrait le poignet. Il eut reconnu sa prise entre mille.

Au bruit de leurs pas, il sut que son guide l'avait conduit en une salle sonore, haute et profonde. Il devina, à travers son bandeau, des clartés. Son odorat lui confirma que des torches nombreuses s'allumaient. La main qui le tenait le lâcha.

Immobile, il attendit.

L'homme blanc parla.

« Un chevalier demande un siège en cette salle ».

Une voix coupante, inconnue de Guy, interrogea.

« Qui le présente ? »

— Girflet, de son vivant, l'a recommandé ».

Arthur, Ké et Gauvain dirent ensemble.

« Nous en témoignons ».

Le cœur de Guy, à reconnaître les timbres familiers, se réchauffa.

« Qui l'a instruit ? ».

L'homme blanc répondit.

« Gauvain, moi et Girflet, revenu de l'autre monde pour lui enseigner les vérités.

— Est-il sorti vainqueur de toutes les épreuves ?

— De toutes ».

Une autre voix, lente et grave, interrogea directement Guy.

— Qui sert le Graal ?

— De quoi sert-il ?

— Pourquoi la lance saigne-t-elle ?

Le postulant donna les bonnes réponses.

Dans le silence qui suivit, il perçut des chuchotements. Les chevaliers de l'Ordre se consultaient à voix basse.

Son cœur battit plus vite. Il savait que, si un seul d'entre eux s'opposait à son admission, il ne sortirait pas vivant de la salle. Il en savait trop.

Son angoisse fut brève.

La voix chaleureuse de Gauvain commanda.

« Donnez la vraie lumière à ce chevalier, notre frère ».

Le bandeau lui tomba des yeux.

La crypte était vaste. Des bras de bronze, sortant des murs, tenaient en main des torchères flamboyantes, dont le reflet ondoyait sur des dalles lisses et sombres. Les hauts murs rugueux, bosselés, inégaux, accrochaient par endroits, de leur relief, la lumière, animant, sur le haut plafond de pierre des ombres étranges.

La table était un disque de basalte noir, épais d'une main, large de trente coudées, posé en son centre sur un socle rond de granit bleu. Tout autour, douze billots de chêne, dressés sur tranche : les sièges. Sept d'entre eux étaient occupés, mais les initiés se levèrent, sitôt ôté le bandeau de Guy, vinrent embrasser leur nouveau frère, se nommèrent, le firent asseoir à la place laissée par Girflet.

Ils donnèrent au nouvel admis « son nom, le droit à ses ancêtres, à son honneur et à l'âme réincarnée en lui ».

Se trouvaient là pour l'accueillir Hoël, Gillain, Tanguy, Brodir, jusque là inconnus de Guy, puis Ké, Gauvain et le roi. Mais le roi, en cette crypte, n'était qu'un chevalier comme les autres, Maître de l'Ordre toutefois. Les frères le tutoyaient, l'appelaient simplement Artus.

La table n'était point lisse, comme Guy l'avait d'abord cru, mais au contraire entièrement gravée de spirales compliquées, d'entrelacs subtils, se chevauchant, se succédant, se mêlant l'un à l'autre, se ressemblant tous, et tous différents. La gravure, merveilleusement nette, admirablement dessinée, n'était pas plus profonde que la griffure d'un ongle. Mais quel ongle de mortel eût tracé, dans le basalte,

cet enchevêtrement foisonnant de courbes harmonieuses et compliquées, dont le thème était le Retour ?

Le vieil homme blanc dit à Guy :

« Vois, fils, tout est inscrit là, le Passé, l'Avenir, et le Présent, qui dure le temps d'un battement de cœur ».

Puis le vieil homme lui fit visiter la Maison sous terre, les chambres à dormir, celle du trésor, la grotte sacrée, où était posée la Mère des Épées, une lame de bronze, parfaite de forme, vieille de plus de deux mille années. Guy reconnut le tracé de la lame, en langue de carpe, et comprit que le roi Arthur, dès leur première rencontre, lui avait donné son suffrage.

Il vit encore la loge des hommes blancs, gardiens du rite, et sut qu'ils étaient trois : le vieillard qui l'avait instruit, un homme d'âge mûr, un adolescent. De main en main, au cours des âges, ils reprenaient la serpe d'or, le balai de bouleau, les chiffons de laine. De bouche à oreille, ils se transmettaient les règles.

Un couloir souterrain les mena au Balcon. C'était une corniche naturelle, à mi-hauteur d'une falaise élevée, plongeant droit dans la mer. Le vent éteignit les torches. Au pied de la roche, le ressac grondait.

Les chevaliers les attendaient là, manteaux claquant au grand vent d'ouest, dans la nuit noire, salée d'embruns.

Artus jeta aux vagues, en offrande, une coupe d'or. Ainsi faisaient les Maîtres de l'Ordre, depuis les temps reculés, quand un nouveau frère leur était donné.

Puis il mit, au majeur de Guy, la bague d'or, gravée de signes oghamiques.

* * *

A l'aube du jour de Noël, ainsi que l'avait annoncé Gwern, Arthur rentra à Carduel. Seigneur ou serf, nul n'avait osé, cette nuit-là, quitter son logis, et cela en tout le royaume. Mieux valait ignorer les chemins que suivaient, au mois très noir, les chevaliers de la Table.

Mais quand résonnèrent, sur les deux tours de la porte, les éclatantes fanfares de la bienvenue, comme déjà grinçaient les chaînes du pont s'abattant, comme les archers se dressaient aux créneaux et aux meurtrières, où ils avaient passé la nuit, ainsi qu'en temps de siège, alors une rumeur d'allégresse emplit la ville et le château, chandelles, lampes et torches s'allumèrent. De place en place, sur le rempart, des amas de fagots s'embrasèrent. Le peuple joyeux emplit les places et les rues de chants et de danses.

Au pas d'un grand palefroi noir, le roi gravissait la rampe droite qui menait au pont. Son long manteau pourpre, dans le jour naissant, était aussi sombre que sa monture. A sa suite, en manteau blanc, venaient les chevaliers.

Accoudés au parapet, Simon, Eder et Gwern, anxieux, comptaient les chapes blanches.

« Il y en a sept », souffla Eder.

Simon se pencha pour mieux voir, et soudain sauta de joie.

« Il est là, Gwern, à la droite de Brodir, derrière Gillain ».

Ils dévalèrent la vis de l'escalier étroit, à marches hautes et raides, s'élancèrent dans la cour, bousculèrent la haie des gens d'armes.

Les apercevant, Guy sauta de cheval, avant même que le roi eut arrêté son palefroi, et les accola. Arthur fronça les sourcils, d'abord, irrité par ce manquement aux usages, puis sourit.

« L'amitié vraie a tous les droits. Ce jeune compagnon a bien de la chance ».

Il ajouta, tourné vers Ké et Gauvain :

« J'en ai eu aussi. Ne le blâmez pas ».

* * *

Le roi retint tout le jour ses privés à parlement. Au soir, Guy retrouva Simon.

« Où sont Gwern et Eder ? questionna-t-il.

— Gwern a fêté ton retour. Le vin de Loire l'a endormi. Il ronfle plus fort qu'un sanglier furieux.

— Et Eder ?

— Après avoir ramené Gwern au château, il est redescendu en ville dénombrier, sur la peau de lait d'une rousse, les tâches de son. Elles sont nombreuses. Il en a pour la nuit. Mais quels sont tes projets ?

— Le roi m'a appris la mort de Gildas, la disparition de Marc, mais m'a interdit de quitter le royaume pour tirer vengeance. Il veut avoir, auparavant, fraîches nouvelles de Cornouailles.

Demain, le roi tient encore parlement. Je dois y assister. Après-demain, je pars prélever tribut, dans le Gwynedd, près d'un seigneur indocile. Le roi me confie pour celà dix hommes d'armes et dix archers. Gauvain me prête Gwern. Ce ne sera qu'une promenade. Nous emmènerons des fauconniers ».

XV

L'EVEQUE

Les anciens dieux existaient. Ils étaient ce monde même, divisé selon les puissances du ciel et de la mer.

Croyance et foi.

Alain

J'aimerais dire que le respect des puissances terrestres est l'idée la plus utile à Dieu ; elle le fait être.

Le bonheur d'adorer.

Alain

Le conseil du lendemain fut tout à fait hors de l'ordinaire, ainsi que la question qui y fut débattue.

Un évêque irlandais était là, qui venait adjurer le roi de se rallier à la vraie foi. Le vieil homme blanc, pour lui répondre, avait été appelé au château.

Je dois ici vous rappeler, Seigneurs, que plusieurs siècles auparavant des pirates venus d'Erin avaient enlevé Patrick, âgé de seize ans, en Armorique. Le jeune homme, vendu par ses ravisseurs, fut porcher, six ans durant, dans l'île verte, puis s'échappa. Il avait reçu le baptême en sa prime enfance, sa foi était ardente. Il étudia à Auxerre, sous Saint Germain, pendant plusieurs années, puis repartit donner la bonne parole à ses anciens maîtres. Son succès fut prodigieux. Il fut le premier évêque d'Armagh.

Plus que lui encore, les Scotts d'Irlande révéraient son disciple Columbkille, du sang royal d'O'Neill, et fondateur d'Iona.

Tandis que l'empire de Rome croulait, sous les ruées des Barbares, les successeurs de Patrick avaient préservé et enrichi, dans les

monastères de leur île épargnée, le savoir de Rome, de la Grèce, de l'Orient, et les Saintes Écritures.

Puis, mettant au service du nouveau dieu leur fougue, et leur merveilleuse éloquence, les Irlandais, maîtres et serviteurs du Verbe, avaient évangélisé les deux tiers de la Grande Bretagne, l'Armorique, parsemé l'Europe de leurs maisons : Péronne, Meaux, Würzburg, Reichenau, Tarente, Bobbio et même Kiev.

Les papes cependant, raffermis en leur autorité, lançaient aussi des missionnaires, qui avaient converti le sud-est de la grande île, et les barbares envahisseurs de la Gaule.

Les deux Églises, Armagh et Rome, s'affrontaient sur des questions mineures, forme de la tonsure ou date de Pâques, mais combattaient toutes deux avec succès, et par les mêmes méthodes, les cultes païens.

L'une comme l'autre ne s'attachaient plus, maintenant, à convaincre les petites gens, mais les rois.

Ainsi, en Gaule, quand Rémy baptisa Clovis, trois mille Francs Saliens entrèrent en la rivière : un peuple était gagné. Pour circonvenir les rois, les évêques se servaient des reines. Ce que fit Clotilde en Champagne, la fille d'Ethelbert le fit aussi en Northumbrie. Mais le roi Arthur n'avait plus de femme. C'est pourquoi Fergal, évêque sans siège, se présentait à lui d'emblée, porté par la hardiesse que lui donnaient sa race et sa foi.

« Roi, il n'y a qu'un Dieu.

— Tu ne m'apprends rien, répondit le roi. Nos pères le savaient déjà. Si tu le veux bien, je laisserai à ce sage le soin de te répondre ».

Le vieil homme blanc s'avança d'un pas.

« Fergal, que crois-tu pouvoir nous enseigner ?

— La vraie foi, le Dieu unique.



— Nous le connaissons, et avons de lui si haute idée que nous n'osons pas, ainsi que vous le faites, le représenter en images. Notre doctrine, celle de tes pères, Fergal, est seule d'Occident à n'admettre ni temples ni images. Votre charpentier, cloué sur sa croix branlante, n'est qu'une idole.

— Ne blasphème pas, vieil homme.

— Fergal, ne t'irrite pas. Je suis druide. Comme tel, je me défie de la chose écrite. Cependant, quand j'eux appris par cœur les cent dix mille vers, et que je les eus médités, mes cheveux étant déjà blancs, je me refis écolier, appris l'hébreu, le grec, le latin, les Écritures. Ainsi fit mon ami Ogrin.

— Pour nous combattre ?

— Non point. Pour savoir.

— Puisque tu as lu les Écritures, tu sais que le fils de Dieu est venu, et à quel jour.

— Nous fêtons, bien avant sa venue, le solstice d'hiver. Mithra aussi a choisi de naître ce jour-là. Pour ton maître, c'est moins certain, et il y a au moins six ans d'erreur.

— Vous adoriez une foule de dieux.

— Non point, un seul, et tu le sais. Les divinités secondaires, nous les tolérions, à l'usage du peuple. Que faites-vous d'autre ? Vous prenez nos sources sacrées, les affublez d'un nom de saint, et les gens crédules s'y pressent, pour écarter la grêle, apaiser les maux de dents, guérir les furoncles, obtenir des fils, faire vèler les vaches, retrouver un sou perdu, que sais-je encore ? »

A la surprise de tous, Ké intervint dans le débat.

« Dis-moi, Fergal, il y a, dans votre religion, sept péchés principaux ?

— C'est vrai.

— Le mensonge n'est pas de ceux-là ? Réponds par oui ou par non.

— Non.

— Je ne te demande rien d'autre ».

Puis Gauvain.

« Le Christ avait douze compagnons ?

— Il est vrai.

— L'un d'entre eux l'a trahi ?

— Hélas !

— Sur les onze qui restaient, un seul a tiré l'épée, et n'a rien fait d'autre que trancher l'oreille d'un valet ?

— Oui, mais...

— Je te demandais, moi aussi, de répondre par oui ou par non. Tu réponds oui ?

— Je le dois.

— C'est tout. Comment pourrais-je croire en un dieu qui ne se bat pas lui-même, qui est si mal secondé, et qui tolère le mensonge ? »

Et cependant, par la subtilité de ses discours, Fergal emporta l'adhésion du roi, sans se mettre à dos les preux, ni le vieil homme blanc.

Il fit valoir à ce dernier que Columbkille lui-même était rentré en Irlande, à l'appel du haut-roi Aed, pour protéger les filidh, fils des bardes, que l'assemblée du Drumceat voulait mettre hors la loi, et avait sauvé ses « confrères » épris comme lui-même de l'histoire, de la langue, de la Poésie d'Erin. Depuis, tout chef en l'île verte était « tenu d'entretenir honorablement un ollave, barde, généalogiste et chroniqueur de sa maison ».

Le vieil homme blanc avait rappelé, dans l'entretien, la triade de Laërce. Ce Grec résumait ainsi la doctrine druidique : « honorer les dieux, ne pas faire le mal, pratiquer la bravoure ».

Les chevaliers s'en emparèrent.

« Nous avons appris, en la Grande Salle, qu'il n'y avait qu'un Dieu. Nous ne faisons pas le mal. Contre qui pourrions-nous être braves ?

— Mais contre les ennemis de Dieu, et de votre roi. Car écoutez-moi, Sire, si vous embrassez la vraie Foi, vous serez oint du Seigneur, et vos sujets ne pourront sans sacrilège s'élever contre vous. Cet avantage là, aucun dieu barbare ne vous l'offre. Pensez aussi que nous couvrons l'Occident, sommes informés de tout. Voyez, sans être converti, vous entretenez déjà des chapelains, parce qu'ils savent écrire ».

Le roi céda, se fit chrétien. Son peuple presque entier le suivit.

LA LOI ET LA COUTUME

*Tue l'étranger. Mais, si tu ne le tue pas, traite
le comme ton frère.*

La Loi.

Le seigneur du Gwynedd, tardif à payer son tribut, s'en acquitta de bonne grâce, quand Guy et ses cavaliers vinrent l'en semondre. De mauvaises récoltes, la dévastation de ses ports par les Scotts d'Irlande, excusaient son retard.

Guy et sa troupe repartirent vers le sud, longeant les grèves de Cardigan. Il faisait trop mauvais pour chasser à courre. L'affût, la fosse et le piège ne les tentaient pas. Il y avait trop de mouettes, sur ce littoral, pour laisser aller les faucons. Par-dessus tout, Guy brûlait de rentrer à Carduel avant les neiges.

Aussi le camp était levé à l'aurore, chaque matin, et le trot soutenu toute la journée. Gwern grognait, comme à l'habitude, que le jeune homme l'épuiserait « avant son temps ».

Un matin, ils franchirent un promontoire rocheux, couvert d'ajoncs, qui séparait deux grèves. La mer commençait à remonter. Sur la nouvelle plage offerte à leurs yeux, un drakkar était échoué, au bout d'un banc de sable que la marée reprenait. Un homme, seul contre tout un groupe, défendait cette étroite voie.

Les cavaliers prirent le galop.

« Ce viking est brave, dit Guy. Il donne sa vie, pour offrir aux siens le temps de se remettre à flot.

— Les Danois sont intrépides, en effet, accorda Simon, mais cet homme là n'en est pas un. La barque a été enlevée aux hommes du Nord. Vois, les deux prames ne sont plus à poste, ni les boucliers. La voile a été affalée sans soin, comme un mauvais prélat, l'aviron de gouverne reste fixé à son tolet, sur un navire échoué. Aucun Viking ne commettrait telles négligences ».

Ils galopèrent genou contre genou, avançant de loin leur troupe. Guy poussa le premier son cheval dans la mer, arriva à temps pour empoigner aux cheveux l'homme seul, accablé de blessures, que la vague couvrait déjà, et le sauver.

* * *

Pas de lune, étoiles brillantes, petit vent de nord, mer sage. Brian fait étarquer la voile carrée, met les rameurs à dormir, garde deux hommes près de lui, pour servir les écoutes, tient seul l'aviron de gouverne.

La mer bruissante emplit la nuit de son odeur verte et salée, la barque longue court gaîment, et l'amitié du vent chante de beaux espoirs.

Brian se souvient des derniers jours. Il était chef en l'île de Man, et chassait avec ses amis. Au retour, alertés par des fumées d'incendie, ils pressèrent l'allure. Leur bourg flambait, et les Norvégiens, qui se disent Vikings, ayant achevé le pillage, s'en partageaient avidement les fruits. Il ne restait pas, sur les bateaux, un seul pirate. Brian et les siens attaquèrent sans balancer, firent trouée par surprise, vinrent jusqu'au quai, sautèrent dans un drakkar accosté et débordèrent, accablés sous le nombre. Ils étaient douze contre cent. Avant de quitter le port, ils coulèrent les deux autres barques ennemies, mouillées dans l'anse.

La vie des siens étant sauve — il n'en restait plus que six —, Brian se demanda où les mener. Le vent l'y incitant, il pencha vers

Bristol et son marché actif. Ils pourraient là vendre leur prise, s'équiper, se mettre ensuite au service d'un prince généreux. Aussi fit-il route sud.

Il doubla Mona, que nous appelons maintenant Anglesey, en suivit la côte sud-ouest, vint longer le creux des baies de Caërnervon, puis de Cardigan. C'était un pilote hardi, qui frôlait de près la côte. Ainsi échappait-il aux croisières hauturières des Vikings, sillonnant, plus nombreux chaque année, la mer d'Irlande.

Le temps n'était pas encore venu où les pirates du Nord, montant de véritables flottes, tenant comme bases les Hébrides, Man, Dublin, Thanet, Noirmoutiers, les îles de Loire, l'embouchure de Seine, iraient piller les Baléares, le Roussillon, Valence, Pise, reviendraient en Irlande des hommes bleus capturés au Maroc, se tailleraient duchés et royaumes aux dépens des Francs et des Saxons. Ils n'établissaient pas encore le Danelaw en Grande-Bretagne, Siegfried ne menait pas quarante mille Vikings sous Paris, Rollon n'imposait pas à la Normandie sa loi, et le nom de son peuple.

Ils étaient pourtant déjà dangereux, s'engardaient de saison en saison. Les jarls, chefs riverains d'un même fjord, ou d'une même baie, armaient chaque printemps deux ou trois snekkars, et, naviguant de conserve, tentaient fortune de mer. Leurs bateaux étaient admirables, plus encore leur science de la navigation. Après des traversées hardies, ils longeaient les côtes étrangères, guettant la plage ou l'estuaire favorable. L'ayant trouvé, ils débarquaient. S'ils estimaient l'habitant trop fort, ils se cantonnaient au rôle de marchands, offrant, contre du miel ou des esclaves, du poisson séché, de l'huile de baleine, l'ambre de Baltique. Mais s'ils décelaient quelque faille dans la défense ils attaquaient, souvent par traîtrise, toujours avec succès.

Ils jetaient dans l'agression une si folle bravoure, une telle habileté aux armes, un sens si aigu du combat, une férocité si effrayante qu'ils l'emportaient à tout coup.

La crainte qu'ils inspiraient leur devenait une arme nouvelle, parfois suffisante.

* * *

Brian, bien que n'étant jamais venu en baie de Cardigan, en savait le dessin. Les pilotes de Man lui avaient enseigné le tracé, les courants, les traîtrises de la mer d'Irlande. Il avait tout retenu.

Des vagues déferlaient à sa gauche sur une longue plage de sable. Se guidant à l'oreille, il naviguait hors des rouleaux, sans s'éloigner de leur bruit. La côte était invisible.

La barque talonna deux fois, puis s'échoua. Le choc éveilla les dormeurs. Brian fit affaler la voile, aveugla d'un paillet une voie d'eau peu importante, rassura ses gens.

« Nous sommes sur un banc de sable. Quelques rochers en ressortent. L'un d'eux a déchiré la coque. La mer descend, nous serons au sec dans une heure et pourrons réparer. Préparez les planches, l'étaupe et le suif. Les Norvégiens ont au moins ceci de bon, ils ne se mettent pas en mer sans avoir prévu le pire ».

Il choisit, dans la réserve du charpentier, des clins de bordages bas, déjà courbés, les coupa à longueur voulue, montra à ses hommes comment les poser. Dès que le reflux le permit, ils entreprirent la réparation. Au jour levant, elle était achevée, mais le drakkar, debout sur des béquilles de fortune, n'avait plus d'eau sous sa coque. Il fallait attendre le flux.

Brian, inspectant le navire, s'émerveilla de l'adresse des charpentiers du pays des voleurs. La barque de chêne, bordée à clins, était bien plus effilée que les nefes trapues des Celtes. Sa longueur était plus du quadruple de sa largeur au maître-bau. Les bordages bas étaient fixés aux membres par des racines de pin, ceux du haut par des gournables de bois. Un massif, posé sur quille, servait d'emplanture au mât. Un autre, formant étambrai, couvrait plusieurs barrots. Deux objets étranges, dont il eut peine d'abord à imaginer l'usage, permettaient de dresser ou d'abattre le mât. Brian découvrait les treuils.

Il ne trouva à sa prise qu'un seul défaut. Les avirons passaient par des trous ménagés dans le troisième bordé, ce qui rendait impossible de les élonger le long du bord, et compliquée leur mise à poste.

En contre-partie, une fargue importante défendait de la mer. Avirons rentrés, comme en ce moment, des tapes fermaient les trous.

La cargaison était riche. Des fourrures, des cuirs, de belles haches danoises, un lest important de saumons d'étain, un coffre plein de monnaies diverses, bronze et argent mêlés, un sac empli de pièces d'or et un autre, plus petit, gonflé de pierres précieuses.

La nuit et la mer, se retirant en même temps, dévoilaient la courbe d'une grande plage blonde. Partant du creux de son arc, une longue et mince bande de sable, jalonnée de récifs comme un églantier l'est d'épines, pointait droit vers le large. La dernière dent de roc avait blessé le drakkar.

Deux hommes parurent sur la plage. L'un d'eux repartit en courant, revint peu après, menant un groupe armé d'épieux et de frondes.

« Ils vont nous attaquer, dit Brian, l'occasion est trop belle, la prise trop tentante, et c'est leur droit, puisque nous sommes échoués sur leur plage. Je vais les retarder. La mer monte déjà. Jetez-y, pour alléger la nef, tous les saumons d'étain. Quand l'eau sera à la hauteur d'une ceinture d'homme, placez-vous à l'arrière, servez-vous des avirons comme de perches, poussez tous ensemble au passage de la vague. Aussitôt à flot, hissez la voile. Je vous rejoindrai si je puis ».

L'un de ses compagnons lui dit.

« Ne vas pas seul les affronter, Brian. Ils sont douze.

— Je tenais seul le gouvernail, quand j'ai mis la barque au plein. Faites ce que j'ordonne, jetez l'étain ».

Il ceignit son épée, prit en main gauche deux épieux, marcha vers les riverains. La marée montante échançait la langue de sable mais l'eau n'allait guère, même dans les creux, plus haut que le genou.

Les Gallois, sur la plage, le regardaient venir.

L'un d'entre eux, Garo, à l'œil aigu, bon coureur de grèves, prévenait ses compagnons.

« La barque est danoise, non pas les cinq ou six hommes qui la montent. Voyez, les boucliers jaunes et noirs ne sont pas fixés à la lisse, l'homme qui vient à nous porte sur sa cotte, en emblème, les trois jambes de l'île de Man. Il a volé ces bateaux aux pirates du nord. En celà, il a bien agi, mais le destin l'abandonne, et nous remet sa prise. Tuons-le, emparons-nous du drakkar avant que la mer ne le remporte ».

Brian était brave, mais prudent et avisé. Il ne vint pas jusqu'à la plage, s'arrêta à la base de la langue de sable, derrière un roc luisant de goëmon brun, offrit de payer un tribut.

Garo lui répondit :

« La mer nous offre ton bateau et tes hommes. Tu n'en es plus maître. Pose tes armes, viens à nous, appelle tes compagnons. Je vous promets vie sauve et bon traitement, avant de vous revendre. Telle est notre coutume. Ce que la mer jette sur nos côtes nous appartient.

— Viens donc prendre nos armes, si tu t'en crois capable ».

Les frondes tournoyèrent. Brian se baissa vivement derrière son rocher, regrettant de n'avoir un bouclier. Les galets et les javelots ricochèrent sur la pierre, ou s'enfoncèrent derrière lui avec un bruit mou, dans le sable déjà léché du flux.

La volée de pierres passée, il se redressa. Les naufrageurs coiffaient déjà le roc qu'il avait choisi comme rempart. Ils avaient couru, d'un élan rapide, sur le sable. Les algues glissantes vêtant le rocher ralentissaient maintenant leurs pas. Le Manx lança ses deux épieux, abattant deux hommes, tira l'épée, trancha le bras d'un ennemi qui avait contourné l'obstacle, s'enfuit vers un autre écueil, s'abrita derrière lui, fit face encore, et se jugea perdu.

Une troupe nombreuse de cavaliers venait du nord au galop, longeant la frange des vagues. Les premiers adversaires, regroupés, s'avançaient à pied vers lui, les balles de fronde le frôlaient à tout instant. Il n'avait encore de l'eau qu'à mi-cuisse. Son navire n'était pas déséchoué. Au moins pouvait-il, en mourant là, sauver les siens.

Il choisit ce parti, cria à ses hommes de pousser, sans se soucier de lui. La ligne de flottaison était presque atteinte par la mer, l'étain était jeté, le drakkar ne portait que six hommes, au lieu des quarante qui habituellement le montaient.

Garo, lui aussi, voyait venir les cavaliers, et craignait qu'ils ne s'attribuent la prise. Il jeta d'un cri ses hommes à l'attaque.

Deux des épieux lancés frappèrent Brian, l'un à l'épaule, l'autre à la cuisse. Les vagues courtes se teignirent de sang. Il ne tomba point, fendit la tête du premier ennemi à l'approche. L'eau lui montait maintenant à la taille. Regardant en arrière, par dessus son épaule, il vit le snekkar, libéré, s'écarter du haut fond. Alors, ayant rempli sa mission, il se prépara à mourir.

Un cavalier venait à lui, poussant son cheval dans la mer. Brian leva encore l'épée, mais ses forces l'abandonnèrent, ses jambes plièrent sous lui, une vague l'aveugla, lui emplit la bouche et les narines. Il perdit conscience.

*
* *
*

Guy et Simon portèrent l'étranger sur le sable sec du haut de grève, plus loin que la laisse des grandes marées. Leurs cavaliers avaient rejoint. Gwern, aidé par Eder, pansa le blessé, dit : « il vivra ».

Garo vint à Guy.

« Cet homme m'appartient. La mer l'a donné à notre rivage.

— Qu'en feras-tu ?

— Je vais le tuer. Il a abattu trois hommes de mon clan, coupé le bras d'un de mes frères.

— Il se défendait.

— Je veux sa vie.

— Que ne l'as-tu prise ? Vous étiez douze contre lui. Maintenant, il est à moi ».

Garo blêmit, tremblant de rage, sortit son couteau : « Valets de roi, vous avez tout oublié des vieilles coutumes. Ce qui est sur notre rive est à nous. Je vais tuer cet homme ».

Alors Guy, lui brisant le nez d'un coup de poing, le fit rouler, tout étourdi, sur le sable.

* * *

Le drakkar, cependant, ne s'éloignait pas. Voile fageyante, quatre avirons armés, il s'approchait au contraire de la plage. Un homme vêtu seulement d'un kilt se mit à l'eau, nagea vers la grève, marcha vers Guy. Il tenait en main un sac de cuir, en renversa aux pieds du chevalier le contenu scintillant. Émeraudes, saphirs, béryls, opales et rubis brillaient là. Le sable sec, frôlé de vent, recouvrait déjà leur éclat de sa fine poudre blanche.

L'homme, gardant genou en terre, s'adressa à Guy :

« Seigneur, je te donne là une fortune. Nous t'avons vu épargner la vie de notre chef Brian. Voici le prix de sa liberté. Rends-le nous, même s'il est expirant. Au moins il mourra libre. Si tu voulais l'asservir ou le tuer, ce qui est ton droit, je t'offre, en échange des siennes, ma liberté ou ma vie, à ton choix ».

— Qui es-tu ?

— Je suis Gwir, écuyer de Brian, et son frère de lait. En notre île de Man, contre des Vikings nombreux, il nous a sauvés. Sur ton rivage, contre les gens de cette contrée, il a fait de même. Rends-nous son corps, mort ou vif, et fais du mien ce que tu veux.

— Reprends tes pierres, Ma journée est emplie. J'ai sauvé un homme brave et rencontré un serviteur loyal. Ces deux choses ne sont point rares. Trouver les deux en une seule heure, chacun donnant sa vie pour celle de l'autre, l'est davantage. Nous allons porter Brian sur le bateau, et aborderons à Aberystwith. Ce n'est pas loin, mais

il faudra remonter au vent. Tu n'as pas assez de rameurs. Je vais prendre douze de mes hommes. Si tu le veux bien, Simon, attends-nous là-bas, avec le reste de la troupe.

— J'y serai », dit Simon.

Gwern voulut embarquer aussi, sachant qu'il y aurait, sur navire de Vikings, abondance de fortes boissons, puis Eder, en tant qu'écuyer, suivant son seigneur, et Garo, au nez cassé, qui voulait demander justice.

* * *

Le vieil homme blanc la rendit à Carduel. L'évêque Fergal était là, ne prit point part au débat, approuva la sentence.

« Vous connaissez la loi, dit le vieil homme, elle dit de tuer l'étranger. Vous ne l'avez fait ni l'un ni l'autre.

— Au moins, je l'ai tenté, dit Garo.

— C'est vrai, reconnut Guy, mais moi, je ne pouvais frapper un homme déjà blessé par quelqu'un d'autre.

— Non seulement tu ne l'as pas frappé, mais tu l'as sauvé ».

Le vieil homme rendit son jugement.

« Garo a respecté la coutume. Ce qui vient sur la côte est à lui. Il a tenté de le prendre. C'était son droit. Guy a observé la loi : Ne pouvant tuer l'étranger, il l'a sauvé ».

Voici ma sentence :

« Les saumons d'étain délestés appartiennent à Garo. A basse marée, il les enlèvera aisément.

Guy, ainsi qu'il l'a déjà fait, traitera Brian comme un frère. C'est parfois une lourde charge.

— Et le coup reçu en plein visage, devant les miens ? aboya Garo.

— Je t'en rends raison à l'instant, si tu le désires, proposa Guy. Choisis tes armes. Pour moi, mes mains me suffiront. Je t'étranglerai comme un mauvais chien. Tu ne mérites pas davantage ».

Garo s'en fut, plein de rancœur.

L'HIVER

*Belle amie, ainsi est de nous :
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.*

(Marie de France)

Guy remit au roi le tribut perçu en Gwynedd, et demanda congé de se retirer, l'hiver durant, dans la forêt du Morois.

« Quelle étrange requête ! dit le roi. La neige couvre déjà la campagne. Tu as ici bon logement, bon feu, vivre assuré, et ton nouvel ami Brian ne pourra te suivre. Il n'est pas encore guéri.

— Avec votre permission, Sire, je m'en irai seul.

— Dans le Morois, au fort de l'hiver ! Mais tu as perdu la tête ! ».

Et, soudainement inquiet.

« Serait-ce la parole de cet évêque trop bavard ? Veux-tu te faire ermite ? ».

Gauvain rit.

« Les ermitages comme celui-là vous auraient tenté à son âge, Sire, et vous tenteraient encore. Donnez-lui son congé. Si vous désirez le rappeler, Simon et Eder sauront où le joindre. ».

Et, tourné vers Guy :

« Ce ne sont pas ces deux-là qui ont trahi ton secret, mais mon vieux Gwern, qui a gardé l'habitude de tout me confier. Ne lui en fais pas grief.

— Je ne lui en voudrai jamais », répondit Guy.

Peut-être même était-il reconnaissant à Gwern de son indiscretion, car il ne lui plaisait pas de parler d'Armelle aux autres hommes, fussent-ils ses amis, fussent-ils rois, et avait craint de devoir le faire.

Le roi lui accorda congé. Bouillant de joie, il courut préparer son bagage.

Gauvain se réjouit du bonheur de Guy.

« Ce jeune chevalier est né sous une brillante étoile. Tout lui sourit : guerre, amour, amitié. Brian s'est donné à lui, avec ses suivants. Il avait déjà Simon et Eder. S'il poursuit de la sorte, vous devrez en faire bientôt, Sire, un banneret.

— Il n'a point de terre, dit Ké.

— Il s'en taillera une.

— Je ne crois pas qu'il y tienne. Vois, il a laissé à Conan le Rouge la marche du nord.

— S'il prend femme, il faudra bien qu'il prenne logis ».

* *

Une neige épaisse couvrait les chemins, quand Guy prit la route, tôt le lendemain. Vers le milieu du jour, le ciel déversa de nouveaux flocons, denses, épais. Il n'y avait pas un souffle de vent, il ne faisait pas très froid, mais le rideau blanc était si serré qu'on n'y voyait pas à quatre pas. La couche, au sol, s'épaississait très vite.

Simon dit à Eder.

« Cette chute va se prolonger jusqu'à demain midi. Si son cheval se brise une jambe, Guy sera en danger. Je vais partir derrière lui.

— Il nous a interdit de l'accompagner.

— Non de le suivre.

— Tu as raison. Je pars avec toi ».

Ils sellèrent leurs chevaux, firent leurs adieux à Gwern et Brian. Le Manx se désolait de ne pouvoir se joindre à eux.

« Tiens-toi tranquille, lui dit Gwern. Les blessures reçues dans l'eau de mer guérissent bien, mais si tu les rouvres dans la neige, je ne garantis rien ».

Le chasseur et l'écuyer, l'un suivant l'autre, se relayaient pour ouvrir la voie. Du boulet au genou, ils avaient botté leurs chevaux de peau de mouton non dessuittée. A la nuit tombante, et elle était venue très vite, le cheval d'Eder renacla, devant une épaisse congère. Simon sauta à terre. Tirant Krenn par la bride, il fraya la piste. Ils allèrent encore une lieue, jusqu'à une hutte de charbonniers, déserte en cette saison.

« J'espérais, dit Simon, qu'il se serait arrêté ici. Il a vraiment folie en tête. Soignons les chevaux et dormons ».

Les flocons tombaient encore plus dru, semblait-il.

L'aube naissant, ils repartirent. Il neigeait toujours, et cela dura jusqu'à midi. Ils entrèrent alors en un hameau. Quelques masures basses, aux murs de torchis, bordaient le chemin. La neige couvrait de sa splendeur les toits de chaume. De minces tiges de fumée pâle s'en élançaient, droites et bleues, vers le gris du ciel. Une maison, plus grande et plus haute que les autres, était bâtie en pierre. Une longue cabane, s'appuyant à l'un de ses pignons, bordait la route. S'y ouvraient quatre portes, donnant accès à l'auberge, à l'écurie, à l'étable, enfin à la porcherie.

Les cavaliers abritèrent d'abord leurs chevaux, les bouchonnèrent de paille sèche, puis se firent tailler une soupe. La servante les renseigna.

Oui, un jeune seigneur avait dormi là. Il était reparti vers le sud dès l'aurore. Son nom ? Personne ici n'aurait osé demander cela à un chevalier. Blond, les yeux bleus, très beau, son poignet gauche était cerclé d'un bracelet de cheveux d'or. Son cheval boitait.

« Il a tant perdu le sens, dit Simon, qu'il poursuivra à pied. Mettons-nous en selle. »

A l'heure de none, ils trouvèrent la trace, jusque là voilée.

« Il était ici au milieu du jour, quand la neige a cessé. Nous avons gagné sur lui. »

Sur une piste déjà marquée, les chevaux allaient plus gaîment. Krenn, levant haut le genou, ouvrait le plus souvent la marche.

« Nous le joindrons bientôt, dit Simon, son cheval bronche à chaque pas ».

Puis, un peu plus tard.

« Il va maintenant à pied, tirant son roussin en bride ».

Enfin, comme le soir tombait.

« Voilà son feu ».

Sous le surplomb d'une falaise, à droite du chemin, une flambée éclairait l'auvent de roche. Ses reflets empourpraient la neige.

Guy fut heureux de revoir ses amis.

« Ma bête est fourbue, leur dit-il.

— Elle a de plus une belle entorse à l'antérieur droit, répondit Simon. C'est écrit dans sa trace. Je vais essayer d'arranger cela ».

De ses mains fortes et adroites, il remit en place les ligaments tordus, les pressa de son large pouce.

« Ils ne sont pas rompus, mais très élongés. Ton cheval boitera une semaine encore.

— Je monterai demain celui d'Eder, et pousserai avec toi jusqu'à Lidan. Eder suivra dans la trace. Nous prendrons au château de nouvelles montures ».

Roulés dans leurs manteaux, ils s'endormirent. Eder, de temps à autre, se relevait pour fournir le feu. La neige posée donne au silence, la nuit surtout, quand il n'y a pas de vent, une qualité particulière,

à l'air une odeur pure. L'écuyer goûtait l'une et l'autre. Le feu vivant craquait parfois. Loin dans la montagne, une bande de loups hurlait sa chasse.

Avant le jour, ils repartirent. Eder suivait à pied, tenant en bride le roussin de Guy.

A Lidan, ils se reposèrent tout un jour et toute une nuit, choisirent des chevaux frais. Guy prit un étalon noir, marqué au front d'une étoile blanche, Eder un bai balzan, Simon un courtaud pie, plein de feu, à la bouche dure. Ils s'enfoncèrent tous trois dans la forêt, et les chrétiens se signaient, les voyant entrer au Morois en telle saison.

A l'orée du val perdu, le chasseur et l'écuyer retinrent leurs montures.

« Va seul maintenant, Guy », dit Simon.

« Venez au moins vous restaurer et vous réchauffer.

— Non. Tu voulais être seul ici, et tu as raison. Sois heureux, et ne pense qu'à cela. Souhaite que l'hiver se prolonge. Nous t'attendrons à Lidan.

— Je m'y rendrai dans une lune, écourtant ainsi l'hiver, quel que soit le temps. Dès que fleuriront les bouquets de lait, le roi partira en guerre. Je lui dois mon service, mais j'entends bien, auparavant, avoir réglé une querelle privée, et pris une terre.

Retourne à Carduel. Répète au roi ce que je viens de te dire. Voici la clef de mon coffre. Puisse-y sans compter. Achète les meilleurs chevaux, les armes les plus tranchantes. Loue dix archers au seigneur Gauvain. Ne lésine pas sur les montures de bât. Amène tout cela à Lidan, dans une lune, mais pas avant. Je ne veux pas donner l'éveil trop tôt ».

Il accola Simon et Eder, lança son destrier noir dans la sente des petits chênes.

* * *

Le bonheur, Seigneurs, ne se décrit pas. Il est bref, fugace, multiple. Il s'attarda au Val Perdu un mois durant. C'est là chose rare, étonnante. Un mois de bonheur, pensez-y.

Le nord jeta, sur tout l'occident, un froid cruel. Des myriades d'oiseaux en périrent, des dizaines de milliers de bêtes, et des milliers de gens. Guy et Armelle savouraient le bonheur.

Leurs nuits étaient longues. Un soleil pâle éclairait les jours brefs d'une lumière glacée. La neige était dure comme marbre, les cascades figées, le gel faisait éclater les arbres. La grotte et la hutte restaient chaudes. Orri, discret, fidèle, renouvelait le bois, faisait cuire les repas.

Guy lui demanda comment l'ermite supportait l'inclémence du temps.

« Ogrin, répondit le forestier, est aussi souriant qu'au fort de l'été, et ne veut point que je lui entretienne un foyer. Son ermitage est tiède sans feu. Il n'y a pas là de prodige. Des biches, des chèvres et des brebis sauvages s'y pressent, avec leurs petits. Il fait plus chaud qu'en une étable. Les mâles même, cerfs, chevreuils, daims, béliers ou boucs, s'attroupent contre les murs, lorsqu'ils sont pourchassés.

Dans la neige durcie, tout autour de son boqueteau, Ogrin a tracé de son bâton un cercle. Ni les loups ni les lynx n'osent le franchir. Le bois d'érables est interdit aux bêtes qui tuent.

— Sait-il que je suis ici ?

— Bien sûr. Il m'a décrit, comme s'il les voyait, les signes gravés sur l'anneau d'or que tu portes au majeur de la main droite. Il ne veut pas que tu lui rendes visite. Tu dois à Armelle, jour et nuit, toutes les heures de ce mois.

— De ce mois, ou de l'hiver ?

— Il a dit : de cette lunaison.

— Il a donc deviné mes projets, et les approuve.

* * *



Armelle, un jour, dit à Guy.

« Je n'ai plus de mauvais songes, depuis que je t'ai connu, mais je suis parfois troublée, quand tu n'es pas là, par des souvenirs sanglants, et me mets à trembler. Je n'ai conté à personne la nuit du massacre, et voudrais, pour me délivrer tout à fait, t'en faire le récit. Je me souviens clairement de tout, maintenant.

— Raconte.

— J'étais enfant encore quand mon père, le seigneur Ogan, périt en mer. Denoalen, dont les terres bordaient les nôtres, vint, comme il est d'usage entre voisins, offrir ses services à ma mère. Elle en fut surprise et touchée, car maintes querelles avaient opposé mon père à ce seigneur, pour des serfs et du bétail ravis. Pensant qu'il regrettait ces vilénies, elle fit baisser le pont, ouvrir la porte. Denoalen entra dans la cour suivi de son seul écuyer et sonna du cor. A ce signal, ses brigands le rejoignirent et se répandirent dans le château, tuant et blessant nos serviteurs. Nous nous réfugiâmes dans la salle basse d'une tour d'angle. La porte en fut vite enfoncée. Denoalen entra avec plusieurs de ses gens, tenant en main des épées rougies de sang. Désignant mes jeunes frères, il ordonna :

« Écrasez cette vermine ».

Alors ma mère saisit, près de l'âtre, une hache à bûches, se jeta vers lui et le blessa. De son épée, il lui perça le cœur. Il était pâle de rage et de douleur, et dit :

« Dommage, j'entendais dresser cette belle louve. Détruisez sa portée ».

Mes frères furent assassinés sous mes yeux.

Denoalen s'adressa à l'un des siens, un guerrier à barbe grise, au visage triste et sévère.

« Houlenn, tue la fille aussi. Tu n'as rien fait en cet assaut ».

Le vieil homme, en effet, avait gardé l'épée au fourreau. Il se saisit d'une pique au râtelier d'armes de la salle. J'étais rencognée

dans un angle, près d'une porte étroite, donnant accès aux douves par un escalier souterrain, et je tremblais.

Houlenn ouvrit la porte, me jeta presque dans le passage, en me disant :

« Sauve ta vie, fillette. Cours vers les bois de toutes tes forces. Je protège ta fuite ».

Alors, j'ai dévalé, dans l'obscurité, les marches raides, j'ai tiré de mes bras minces, sans aucune peine, les lourds verrous rouillés de la poterne. J'ai couru, tout le jour et toute la nuit, dans les halliers. Ensuite, j'ai erré longtemps dans les bois, dormant dans les fourrés, me nourrissant de mûres, de prunelles, de champignons. Quand j'entendais le pas ou la voix des hommes, une terreur folle me relançait en longues courses, au hasard. Jusqu'au jour où Ogrin me recueillit.

— Ce Houlenn, qui t'a sauvée, tu le connaissais ?

— Aucunement. Il avait un visage rude, une grosse voix, un bon regard.

— N'avait-il pas le nez cassé, et une paupière tombante ?

— Si, en effet, je le revois encore. Il était seul contre tous.

Sûrement, ils l'ont tué.

— Je ne le crois pas, dit Guy. Oublie tout cela, maintenant. »

* * *

Vers le milieu du mois, le suroît lança sur la contrée des pluies tièdes, abondantes, qui emportèrent la neige, gonflant les rivières, inondant les terres basses. Puis s'établit un beau temps sec, sans vent.

Les amants, par ces claires journées, chevauchaient à travers les bois. Le jour baissant, ils revenaient au Val Perdu. Orri les y accueillait, soignait Steredek, l'étalon noir, et Gwenola, la jument blanche.

Puis venait la nuit enchantée.

Le terme venu, Guy s'en alla. Armelle et Orri l'accompagnèrent jusqu'aux lisières du Morois. Au gué de l'Ours, ils se séparèrent.

Trois charbonniers les avaient aperçus. Trente légendes, le soir, s'affrontaient dans les chaumières et les tavernes.

« Le fils de Tristan est l'ami d'une fée », disait l'un.

« Mais non, rétorquait l'autre, personne n'a jamais vu une fée à cheval. C'est une châtelaine.

— Pas de château en Morois.

— Personne ne connaît la grande forêt.

— Si, Orri, et il était présent. Les charbonniers l'ont bien reconnu.

— Ce forestier excepté, personne n'est entré en Morois, surtout l'hiver.

— Guy de Lidan l'a fait, il y a un mois tout juste. Cent personnes l'ont vu partir. Il est sorti par la rue des Tanneurs. Deux cavaliers l'escortaient, et sont revenus sans lui.

— C'est un magicien, comme son père.

— Celui qui parle mal de Tristan, je le frappe, menaçait un bûcheron énorme, à toison blanche.

— Rappelez-vous, dit un tailleur bossu, ce qu'enseignaient les druides.

Nous avons plusieurs vies. Je crois pour ma part, que Tristan de Loonois est revenu sur terre, en la personne de Guy de Lidan.

La créature blonde, qu'elle soit fée ou femme, est certainement dame Yseut, revenue avec lui. Ils ne peuvent être l'un sans l'autre ».

LA BANNIERE NOIRE

*Rangs serrés deux par deux, suivant les drapeaux
que balance le vent de la mort.*

La marche d'Arthur
Barzaz - Breiz
Hersart de la Villemarqué

A Lidan, Simon accueillit Guy.

« Ta troupe sera là dans la nuit. Je crois que tu seras satisfait. Elle est peu nombreuse, mais belle et bonne. J'ai fait grande dépense pour les chevaux et les armes, fort peu pour les hommes. Ils s'empresent à te servir. J'ai dû en refuser. De plus, Gauvain ne te loue pas ses archers, il te les prête, par amitié.

— Je te remercie.

Simon était vêtu d'un briaud noir, brodé d'une épée d'argent, et Guy avisa, appuyée au mur, une lance ornée d'un pennon aux mêmes couleurs.

— Simon, tu ne peux nouer un pennon à ta lance, tu ne sers pas un banneret.

— Mais si. Regarde la bannière, le roi te l'envoie ».

Il releva une autre lance, posée à terre, et déroula le carré de soie noire, croisé d'une épée d'or, en langue de carpe.

« Je ne peux accepter, dit Guy. Il faut, pour se faire suivre ou précéder de cet emblème, pouvoir amener à l'ost, quand le ban est levé, cinquante vassaux armés.

— C'est bien la parole du roi. Il compte que tu les auras au printemps. Je lui ai dit que tu voulais prendre terre.

— Celle à laquelle je pensais n'est pas si importante.

— Alors, prends-en deux. Les chevaliers suivant un banneret ont droit au pennon. Ni Gwern, ni Brian, ni moi ne renonceront à cet honneur.

— Gwern est à Gauvain.

— Pour cette campagne, il porte déjà tes couleurs. Le sénéchal a payé, de la cassette du roi, les cottes et les manteaux pour soixante hommes. Ton vêtement est là, noir comme les nôtres. L'épée est brodée d'or pour toi, d'argent pour les chevaliers, de soie blanche pour les hommes d'armes et les archers. Tu ne peux refuser.

— Alors je prendrai deux fiefs. Peut-être même un troisième, et le roi ne sera pas déçu.

— Les félons sont quatre.

— Nous en prendrons donc quatre, Simon. Fais-nous porter du vin. Buvons à l'éclat de nos seigneuries. Mais je veux, avant cela, dépêcher un messager à Tintagel.

* * *

Guy inspecta sa troupe, un clair matin, dans la cour du château, puis lui fit servir, avant le boute-selle, un repas copieux. Le pont fut baissé.

En ville, le peuple agité se massa sur la grand'place. Des bruits de chevauchée avaient troublé la nuit. A la porte de Galles, aux murailles extérieures, des archers du château avaient remplacé, dès le soir, les bourgeois désignés de garde. Cela ne s'était jamais vu en hiver, car on ne fait point la guerre en cette saison.

Un manchot, borgne de surcroît, et âgé, fendit la foule de sa bonne épaupe, vint s'asseoir sur un muret, près du tailleur contre-fait.

« Fais-moi place, bossu, Je t'expliquerai tout ».

Les cavaliers, rangés deux par deux, descendaient, au pas, en belle ordonnance, du castel vers la ville.

« Une bannière, trois pennons et une si belle troupe, en cette saison. Voilà un fort seigneur, dit le manchot ».

Puis, une risée déployant la bannière.

« L'épée d'Arthur en emblème. Quel prince pourrait l'arborer ? ».

Eder entra le premier sur la place, lance droite, portant haut l'étoffe carrée. Puis trois chevaliers et leurs pennons triangulaires, marqués du même signe.

Celui de droite passait tout près du muret, quand le manchot l'appela.

« Gwern, c'est bien toi ?

— Ah ! Mankik, viens. Tends ta main. » Et il y versa la moitié de sa bourse. Les pièces d'or, débordant la paume, roulaient sur le pavé.

— Où vas-tu, Gwern ?

— Venger Gildas de Lidan.

— Qui vous mène ?

— Son frère Guy.

Guy traversait à son tour la place. Ses hommes le suivaient à leur rang, et le peuple, sachant qu'ils allaient venger Gildas, les acclamait, mais le manchot vit confusément tout cela. Il pleurait.

Le tailleur lui dit :

« Sèche tes larmes, Mankik, ou tu vas perdre l'œil qui te reste. Ce chevalier t'a fait riche pour trois ans. Réjouis-toi.

— Tu ne peux comprendre, petit tailleur. Le pas et l'odeur des chevaux, le bruit des armes, les lances en bel ordre, la route qui mène on ne sait où, les bons compagnons. Non, tu ne peux comprendre. Peut-être as-tu subi la guerre, mais tu ne l'as jamais faite. Prends la moitié de cet or, fais en ce que bon te semble. Moi, je vais me saouler.

* * *

Sitôt hors de vue des remparts, les drapeaux furent roulés, la troupe prit un trot soutenu, évitant hameaux, villages, chemins frayés. Elle campa au bal des Fées, sans avoir traversé Tintagel. Là, Guy accorda grand'halte.

« Voilà trois jours et deux nuits que ça dure, dit Gwern, descendant pesamment de cheval, j'en ai les fesses brûlantes. Elles sont pourtant tannées.

— Ne grogne pas, Gwern. Assieds-toi près de moi. J'attends ici l'un de tes amis. Nous mangerons chaud ce soir, et dormirons une nuit pleine.

— L'évêque irlandais a dit vérité. Les miracles existent ».

Un dague, flèché en route par Simon, tournait en broche.

« Lequel de mes amis attends-tu ? demanda Gwern.

— Il vient dans ce groupe ».

Des cavaliers joignaient le camp. Gilles de Lidan se fit reconnaître, vint au feu des chefs, embrassa son frère.

« Le Sénéchal approuve ton entreprise, et me permet d'y prendre part. Je t'amène une lance de six hommes, le vieil archer que tu demandais nommément, et un chapelain appelé Kadek.

— Merci, Gilles. Je suis heureux de te voir. Fais approcher Houlenn ».

L'archer grisonnant salua.

« Tu as servi Denoalen ?

— C'est vrai.

— Tu ne m'avais jamais conté cela, gronda Gwern.

— Je n'ai pas lieu de m'en vanter, mais j'ai servi sous sa bannière pendant six mois, avant de me joindre aux gens du roi Marc.

— Tu étais au sac de Kerogan ?

— C'est vrai ».

Gwern intervint :

« Guy, tu ne peux l'accuser. Un archer soldé suit son maître. Je l'ai été assez longtemps pour le savoir. N'inquiète pas Houlenn pour cela.

— Ne défends pas ton ami, Gwern. C'est inutile. Houlenn, raconte-moi l'assaut.

— Il n'y en a pas eu. Seulement trahison et meurtre. Je n'y ai point pris part. Ce jour-là, j'ai sauvé une enfant et quitté Denoalen. C'est la vérité. Je ne peux produire preuve ni témoin. A toi de me croire ou non.

— Crois-le, Guy, cet homme n'est pas un menteur.

— Gwern, tais-toi. Comment as-tu sauvé la fille, Houlenn ?

— Sa mère et ses frères étaient déjà morts. Je l'ai lancée dans un escalier menant à une poterne, et j'ai protégé sa fuite. Je tenais en main une pique. Dans la passage étroit, bas de plafond, les assaillants ne pouvaient brandir l'épée, et se présentaient un à un. J'ai tué les deux premiers, et leurs corps encombraient les marches. Alors Furic, un vieux compagnon, est venu contre moi, armé d'une lance saisie à deux mains. Il a baissé sa garde et m'a soufflé :

« Frappe-moi au bras gauche, et sauve-toi. Nous avons laissé trois chevaux au bois de pins ».

Je l'ai blessé, et me suis enfui.

Dehors, je n'ai pas revu l'enfant. Elle seule pourrait témoigner.

— Elle l'a fait, Houlenn. J'ai envers toi une dette que je ne pourrai jamais acquitter.

— Je vais te rendre un autre service, chevalier. Je sais comment surprendre Denoalen ».

* * *

Le château du traître somrait un rocher abrupt. Les hauts murs crénelés prolongeaient l'escarpement. La troupe s'en approcha de nuit, sous le couvert des bois.

« La poterne des braconniers est sur la face nord, dit Houleonn. Elle n'est pas gardée en cette saison, l'huis n'en est que poussé. Gens d'armes et valets passent par là, pour aller poser des collets ou visiter des filles. Le sentier qui y mène est rude. Il faut souvent s'aider de la main. Ne vous encombrez pas d'épées ».

Simon commandait le groupe d'assaut, dix montagnards de Galles, jeunes et agiles. L'escalade fut lente, mais parfaitement silencieuse. La poterne était libre. Par des escaliers raides, des couloirs étroits, Houleonn les mena aux cuisines, ouvrant de plain-pied sur la cour pavée. Un piquier baillait, adossé à la porte du donjon.

« Ce n'est pas verrouillé, dit Houleonn. Cet homme doit lui-même secouer son suivant à la veille. Les gardes dorment au rez-de-chaussée, le seigneur au premier étage.

A la porte de l'enceinte, il y a quatre archers. L'un guette au créneau, les trois autres se reposent.

— Je m'occupe du piquier, décida Simon. Dès qu'il sera à terre, maîtrise les archers, baisse le pont. Prends huit hommes avec toi. Il me faudra les deux autres pour maintenir ouverte la porte du donjon, si la garnison de la salle basse se réveille.

— Ils ont le sommeil lourd, mais les chaînes du pont sont grinçantes ».

Le gardien du donjon mourut sans le savoir, le cœur troué d'un couteau de chasse, la bouche écrasée d'une paume large. Simon le posa à terre d'une main, retenant la pique de l'autre. Houleonn s'assura, sans plus de bruit, du grand portail de l'enceinte, envoya ses suivants à Simon, laissa tomber le pont à grand fracas, sans retenir les chaînes.

A ce bruit, Guy et ses cavaliers crièrent « Lidan » !, se lancèrent au galop dans les lacets de la montée. Simon et ses montagnards envahirent la salle basse du donjon. Trois Gallois coururent au râtelier d'armes, deux autres à l'escalier à vis menant aux étages, et le chasseur ordonna, d'une voix âpre :

« Restez couchés, mauvais serviteurs d'un mauvais maître. Lequel d'entre vous se nomme Furic ? Celui-là seul peut se dresser ».

Un homme se leva, vieux, maigre, vigoureux, dit d'une voix calme :

« On me nomme Furic.

— Connais-tu Gwern et Houleonn ?

— Ils étaient mes amis.

— Ils le sont encore. Rassemble ton bien et tes armes. Sors du donjon ».

Un tumulte emplissait la cour, piaffements, hennissements, cris.

Guy entra dans la salle basse.

« Furic est-il sauf ? ».

Gwern, qui le suivait, s'élança, embrassa Furic.

« Le voilà !

— Égorgez tout le reste, commanda Guy. Allez faire ça dehors, pour ne pas salir, et ne boutez pas le feu. Je veux ce château intact. Je m'occuperai seul du châtelain ».

Il décrocha du mur un bouclier et un épieu, entama la montée de l'escalier en colimaçon. D'étage en étage, Denoalen recula, jusqu'à la plate-forme du donjon. Là, il s'agenouilla, les mains jointes, pleurant, demandant grâce.

Gilles, Simon et Brian avaient rejoint Guy. Tous quatre, à voir cette bassesse, avaient le cœur soulevé de dégoût.

Une aube claire rosissait l'orient. Le vent léger, le jour naissant, exaltaient l'odeur du monde. La voix sonore de Gwern s'éleva de la cour.

« La cave est bonne, Guy. J'ai visité le cellier ».

Guy posa sur les dalles épieu et bouclier.

« Je ne veux pas souiller mon épée. Je te tuerais de mes mains.

— Épargne-moi, sanglota le traître. Je te dirai des secrets ».

Simon retint Guy par l'épaule.

« Laisse-le parler ».

Denoalen dévoila les projets des félons. Dès l'équinoxe de printemps, ils devaient rassembler leurs troupes aux Roches Blanches, couvrir le débarquement des Scotts d'Irlande, puis, s'unissant à eux, envahir Cornouailles, pendant que les Saxons attaqueraient en Domnonée.

« Que sais-tu du roi Marc ? demanda Gilles.

— Rien. Je n'étais pas là. Je craignais trop le roi. J'ai fait dire à Andret que j'étais malade. Si je savais autre chose, je vous le dirais.

— Enfin, je te crois », dit Guy.

Il l'empoigna à la gorge et au ventre, le jeta par-dessus un créneau.

Le rire de Gwern monta.

« Eh, là-haut ! Vous pourriez au moins crier gare dessous ».

* * *

Les chevaliers s'assemblèrent en la salle des gardes. Guy ordonna qu'on fit venir le clerc Kadek. Le prêtre était agenouillé, mains jointes, près du corps disloqué de Denoalen, et il pria.

« Laisse là cette charogne, lui dit Gwern. Le seigneur Guy te demande ».

Le chapelain se présenta avec audace.

« Ta vengeance est cruelle, Guy de Lidan. Notre Seigneur a commandé le pardon des injures.

— C'est parce qu'il ne connaissait pas Denoalen. Tu n'es pas ici pour prêcher. Dispose ton écritoire. C'est seulement pour cela que je t'ai fait venir ».

Il dicta deux brefs, l'un adressé au roi Arthur, l'autre à Dinas de Lidan, Sénéchal de Cornouailles.

Houlenn et Furic demandèrent audience.

« Selon tes ordres, la garnison a été passée au fil de l'épée, excepté trois hommes, que nous t'amenons. Celui-là est jeune ; c'est un garçon du pays ; il ne se trouvait pas à Kerogan. Ce vieux-ci y était, mais n'a pas tiré l'épée, et il est notre ami. Nous te demandons non seulement leur grâce, mais de les enrôler.

— Accordé.

— Braz, le troisième, était à Kerogan. Il y a tué, accepte de mourir, mais voulait te voir auparavant. Il a été longtemps notre compagnon. Il est brave et loyal. Aussi avons-nous fait droit à sa requête.

— Je veux seulement savoir, Seigneur, quel crime j'expie. Tu ne me connais pas. En quoi t'ai-je offensé ? Je n'ai rien fait d'autre, à Kerogan, que suivre mon maître et ses ordres. Ce n'était pas bel assaut, il est vrai. Les gens d'armes étaient morts noyés, m'a t-on dit. Mais un valet d'écurie s'est jeté sur moi en enragé, armé d'une fourche, puis un garçon de cuisine, tenant sa broche comme une épée. Dans la tour d'angle, ensuite, le seigneur Denoalen m'a commandé de tuer un jeune garçon. Je l'ai fait.

Houlenn, Furic, et toi Gwern, maintenant chevalier, avez-vous oublié ces villages, sur la haute Tamise, où nous rejetez les enfants dans l'incendie des maisons ?

— Ils étaient Saxons, dit Gwern.

— Et cette ville, près de Vêrone, quand nous suivions sire Gauvain. Rappelez-vous. Le sang nous venait aux chevilles, dans l'église.

— Nous étions ivres ».

Braz, un colosse roux, haussa les épaules.

« Réponds à ma question, chevalier. Quel est mon crime ?

Le chapelain se signa.

« Il a assassiné des chrétiens dans une église, avoue le sacrilège, et ose demander de quoi il est coupable.

— Moine, cela ne me concerne pas. Va à ton pupitre. Écris à Conan le Rouge, chef de la marche du Nord. Salue-le de ma part. Demande-lui d'accueillir en sa terre un archer brave et loyal. Gwern est son garant. Je ne peux garder Braz à mon service, car il a occis un frère de ma femme. Je ne prends pas sa vie, car il ne savait pas qui il tuait. Remercie Conan. Je scellerai de ma bague.

Simon, fais donner à Braz son arc et ses flèches, un cheval, de l'argent. Qu'il s'en aille sur l'heure, avec son sauf-conduit ».

Ensuite, guidé par Houlellenn et Furic, il visita, des souterrains au sommet des tours, son premier château. Ses chevaliers le suivaient. Au mâât du donjon, Simon hissa un grand drapeau noir, frappé de l'épée d'or.

« D'où sors-tu cette étoffe ?

— Ké le Sénéchal m'en a confié quatre. Nous en avons encore trois à placer ».

Dans la semaine qui suivit, Guy parcourut sa terre et le pays d'Ogan. Chaque soir, le chapelain inscrivait sur parchemin le nom des villages, des hameaux, des maisons isolées, celui des chefs de famille, le nombre des fils, des filles, des têtes de bétail.

Le fils de Tristan acheta à leurs pères quelques garçons jeunes et agiles, bergers ou chevriers, frondeurs adroits, les arma d'un poignard, leur parla en secret, les lança, par paires, à travers landes et forêts, vers les fiefs qu'il convoitait.

« Ce sont mes yeux et mes oreilles, répondit-il à Gwern, qui s'étonnait.

— Pourquoi les as-tu achetés ? Tu pouvais les prendre. Tout ce qui vit en cette contrée t'appartient.

— Plutôt être aimé que haï. En outre, nous sommes riches. Le moine a estimé le contenu des coffres de Denoalen : marcs d'or et d'argent, bijoux, pierres précieuses. Il n'en croit pas ses yeux. Cette

famille de voleurs avait amassé au fil des ans, par brigandages et déloyauté, un immense trésor ».

Les messagers revinrent de Carduel et de Tintagel. Kadek le clerc brisa les cires, déroula les parchemins, déchiffra les deux lettres, l'une dictée par Arthur, l'autre par Dinas de Lidan.

Ayant écouté la lecture, Guy se réjouit et donna ses ordres.

« Que les archers s'exercent sans relâche. Qu'il ne manque pas une maille aux hauberts, une écaille aux broignes, une boucle aux harnachements. Aiguiser les armes, soignez bien les chevaux.

Le roi Arthur contiendra les Saxons en Domnonée, le Sénéchal de Lidan lève le ban en Cornouailles. Tous deux approuvent mon plan. Nous partons après-demain soir.

— Qui gardera le château ? demanda Gwern.

— Les serfs du village. Ils maintiendront à toute heure des guetteurs sur les tours, et s'y enfermeront chaque nuit, avec femmes et enfants. Personne, d'ailleurs, ne les attaquera. Blevek, le plus robuste d'entre eux, sera leur chef. Reste avec eux, Kadek, si tu le désires, car nous allons mettre notre vie en péril ».

Le moine refusa.

« Ma mule trotte bien l'amble. Le Sénéchal m'a ordonné de me mettre à ton service. Je te suivrai là où tu iras ».

Guy l'en remercia.

LE CHATIMENT

Tristan lui coupa la tête, trancha les tresses qui pendaient autour de son visage et les mit dans sa chausse : il voulait les montrer à Iseut pour en réjouir le cœur de son amie.

La voix du rossignol.
Joseph Bédier

Guy avait formé le projet d'attaquer, l'une après l'autre, les troupes des félons, quand elles chemineraient vers les grèves des Roches Blanches. Mais Andret, que Dieu le honnise ! avait envoyé au village de Denoalen un espion. Cet homme apprit tout de suite, par les vantardises des serfs, éblouis de l'honneur de tenir le château, le jour et l'heure prévus pour le départ de Guy. Il vola un cheval, s'en fut au galop prévenir son maître.

« Gardez-vous bien, Seigneur, de cette troupe, si peu nombreuse qu'elle soit. Je vous dirai, pour les avoir reconnus de mes yeux, les chevaliers qui la mènent. Ils sont tous habiles aux armes, d'un courage sans faille. L'amitié les lie. Leur force est incroyable.

Simon lève au-dessus de sa tête, à bout de bras, un homme pesamment armé, le projette sans effort à six pas. Brian, vêtu de mailles, saute sa propre hauteur. Gilles de Lidan rattrape un cheval à la course. Gwern plante à deux cents pas sa flèche dans une targe étroite. Guy, leur chef, peut faire tout cela, et son épée est enchantée.

— La mienne aussi », dit Andret, et l'espion pâlit, reconnaissant, au flanc de son seigneur, l'épée du roi Marc.

* * *

A la haute lande de Guilguiffin, de jeunes garçons sortirent des fourrés. Ils étaient les yeux et les oreilles de Guy, et l'avertirent. Andret, Gondoïne et Guenelon, ayant déjà réuni leurs forces, chevauchaient ensemble vers les Roches Blanches.

« Nous n'aurons donc qu'un combat à donner, au lieu de trois ».

Gwern parla comme l'aurait fait Périnis le Fidèle, et avant lui Gorvenal.

« Démesure n'est pas prouesse. Ils sont trop nombreux. Refuse le combat. Attends l'ost du sénéchal.

— Je veux pour moi seul les fiefs des félons. Je dois donc les gagner seul ».

Furic, né en cette contrée, lui apprit alors que l'ennemi devrait traverser un défilé aux parois abruptes, long, étroit, sinueux. A cause de sa forme, on l'appelait le passage de la Vipère.

Ils partirent, au grand trot, poser l'embuscade en ce lieu.

* * *

Andret allait devant avec sa bande. C'était un seigneur orgueilleux, beau, brave, cruel et fourbe. Guenelon suivait. Gondoïne fermait la marche. L'une suivant l'autre, en mince colonne, les troupes s'engagèrent dans le défilé. Les routiers allaient sans souci, casques accrochés à la ceinture, arcs détendus, boucliers rejetés sur le dos.

Gwern les chargea en queue, par surprise, les entassant en désordre dans le défilé. Une pluie de flèches s'abattit des crêtes, tout au long de la colonne, et les pâtres de Kerogan, criant de joie, faisaient tournoyer leurs frondes, frappaient de leurs balles les têtes nues. Tous les coups portaient.

Andret trouva barrée l'issue du défilé. Guy, Gilles, Brian et Simon, lances basses, l'y attendaient. Derrière eux, Eder tenait haut la bannière noire. Puis venait un buisson de lances.

Aux clameurs venant de l'arrière, Andret sut que ses troupes, dans le val étroit, se faisaient massacrer. Il joua la chance qui lui restait.

« Beau cousin, règlons cette affaire à nous deux. Mettons pied à terre, et battons-nous à mort, seuls l'un contre l'autre ».

Guy accepta. Les trompes sonnèrent. Tout au long du défilé, les traits cessèrent de grêler. Gwern lui-même retint son assaut.

Les deux cousins se mesurèrent.

Andret se fiait à l'épée du roi Marc. Mais l'arme, qui était fée, ne servait que les hommes loyaux. Au premier heurt, cette lame, qui avait porté sans s'ébrécher tant de coups fameux, se brisa net, au ras de la garde d'or. Guy coupa la tête d'Andret, trancha les tresses de ses cheveux.

Dans le silence étonné qui suivit, la voix claire du fils de Tristan s'éleva.

« Hommes de Cornouailles, vous suiviez des félons, qui allaient ouvrir aux étrangers votre contrée. Je vous propose, au contraire, de venir avec moi détruire les pirates, dès qu'ils débarqueront. Vous êtes pris en ce défilé comme poissons en une nasse. Je pourrais vous détruire tous. Je vous laisse un choix.

Ceux qui veulent me suivre sortiront des rangs, viendront se ranger sous ma bannière. Je n'oblige personne à le faire. Ceux qui préfèrent rentrer chez eux déposeront leurs armes à mes pieds, et s'en iront librement. Je donne ma parole qu'ils ne seront pas inquiétés. S'il en est d'autres qui veulent me combattre, ils mourront, c'est leur droit. Vous avez une heure pour vous décider ».

Le moment venu, deux tiers des vaincus se rallièrent à Guy. Ils étaient presque tous routiers. La guerre était leur métier, peu leur importait la bannière, et ce chef-là les séduisait. Un quart choisit de rentrer au logis, posa les armes. Ceux-là avaient été levés de force au dernier ban. Ils s'en allèrent retrouver leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux, leurs champs, louant sur tous leurs chemins, et en leurs logis, la générosité de Guy de Lidan.

Restaient deux groupes, peu nombreux, serrés autour de Guenelon et Gondoïne. Houleonn reconnu, dans leurs rangs, plusieurs anciens compagnons d'arme.

« Nous mourrons en ce ravin, lui dirent-ils. Nous avons fait serment de garder la vie de nos seigneurs, et ne pouvons, tu le sais, nous en délier ».

Alors Simon se fit apporter son arc de chasseur, choisit deux flèches à fer aigu, étroit, lourd et tranchant. Il troua de ces traits, traversant les hauberts, le cœur des seigneurs félons.

« Amis, vous voici déliés de votre serment, dit Houleonn. Ralliez-vous maintenant ».

Guy ajouta :

« Puisque vous avez été si fidèles à vos maîtres, c'est en ma garde que je vous prends ».

La troupe fut réordonnée. Il y avait abondance de roussins, car les traîtres faisaient mener en main, pour les offrir aux envahisseurs, de nombreux chevaux.

L'ost, c'en était un maintenant, chevaucha vers les Roches Blanches, y parvint deux jours avant l'équinoxe. Dinas de Lidan, le lendemain, s'y joignit, amenant le ban du royaume de Cornouailles, fort et nombreux. Une semaine plus tard, à l'aurore, de nombreuses voiles parurent.

* * *

Les barques rondes, sortant de Cobb, Youghal, Dungarvan, s'assemblèrent comme convenu au large de Weisefort, cinglèrent vers la grande île, poussées par un bon vent d'ouest. Goll, le Borgne, commandait la flotte.

Une nuit, il vit briller droit devant trois grands feux.

« C'est le signal, dit-il, nos amis sont là ». Par prudence, il attendit le jour. Le soleil levant fit étinceler, à sa gauche, les Roches Blan-

ches. La marée était haute, mais, comme c'était période de morte eau, elle ne montait pas, loin s'en fallait, jusqu'aux dunes bordant la plage.

Goll observa la rive.

« Je reconnais, dit-il, la bannière pourpre d'Andret, celles de ses amis, plantées en bonne place, sur la plus haute dune. Trois feux, quatre drapeaux, c'est ce qui était dit. Nous pouvons débarquer ».

Ils échouèrent leurs nefes en haut de plage, s'assemblèrent sur le sable. Comme ils allaient former leurs rangs, des cavaliers, sortant des plis des dunes, leur amenèrent de nombreux chevaux, bien harnachés.

« Andret fait bien les choses », dit Goll.

Alors qu'ils se répartissaient les montures, un Irlandais cria soudain.

« Les drapeaux ! ».

Les enseignes des félons étaient abattues. Là où elles s'étaient dressées, l'emblème du roi Marc claquait au vent d'ouest. Une armée nombreuse garnissait la crête de la dune. Sur leur droite, les Irlandais voyaient venir, à la limite des vagues, dans un éclaboussement d'eau et de sable, une charge de cavaliers, tous vêtus de noir. Leur chef les précédait de cinq longueurs. Son cheval était noir aussi, marqué au front d'une étoile blanche, noire la bannière qui le suivait.

Quelques-uns des Scotts se sauvèrent à la nage, ou sur de légers coracles, leurs esquifs de peau clayonnés de châtaignier, vers deux de leurs vaisseaux, qui n'avaient pas encore abordé.

Tout le reste périt. Goll fut tué par Guy. La flotte fut prise.

Guy interdit de poursuivre les deux barques rescapées.

« Il est bon, dit-il, que le récit de ce combat soit répandu, dans toute l'île Verte, par les chants de deuil des filidh ».

De ce jour, jamais plus les Scotts d'Irlande n'insultèrent les côtes de Cornouailles.

LA RECOMPENSE

Que votre travail soit une guerre, et votre paix une victoire.

Nietzche

Guy cueillit en peu de jours les châteaux des félons. Il choisit pour lui le plus beau, celui d'Andret. C'était une place très forte, sise sur un haut rocher, à l'extrémité d'un long promontoire commandant l'entrée d'un aber profond. Les vagues disaient, à son pied, leur hymne éternel, chantant, selon la saison, le jour, l'heure, la marée et le vent, belles promesses ou sombres menaces.

La jeune sœur d'Andret, Moëva, était belle. Son frère, malgré ses larmes, l'avait fiancée à Denoalen. Elle s'agenouilla devant le vainqueur. Guy vit bien que Brian admirait les tresses noires, la peau très blanche, les grands yeux verts. Il lui donna Moëva, et le château de Denoalen.

Simon reçut celui de Gondoïne, et sa veuve altièr, aux tresses d'or, qui se soumit sans larmes.

Gwern eut pour sa part le fief de Guenelon, et la châtelaine, une rousse querelleuse. Le vieil archer la fit mettre nue, et la fouetta au sang, avant de la prendre. Ainsi instaura-t-il, dès le jour des noces, bon ordre en son ménage, qui dura longtemps sans disputes.

On ne parlait point, en ce temps, d'héraldique et de blasons. Mais des emblèmes, depuis des siècles, indiquaient les chefs, guidaient les troupes, marquaient les lieux forts.

Sachez donc, Seigneurs, que sur l'enseigne noire, barrée de l'épée d'or, les chevaliers qui suivaient Guy firent broder à dextre, en es-carre, leur marque. Brian choisit les trois jambes de Man, Simon l'ours rampant, Gwern l'arc bandé. Le sable des écus et plastrons fut orné des mêmes meubles.

Guy laissa en ses châteaux de faibles garnisons, rassembla non point les cinquante suivants exigés d'un banneret, mais bien trois centaines d'hommes, armés et montés, les mena en Domnonée renforcer l'ost du roi Arthur. Ils refoulèrent les Saxons loin vers l'Est, les écrasèrent à Bognor, rejetèrent jusqu'à Arundel les débris de leur armée, revinrent gorgés de butin. Le Sénéchal de Lidan, en cette campagne, avait mené les troupes de Cornouailles.

Au Gué Aventureux, les alliés se séparèrent, Arthur retournant à Carduel, Dinas revenant à Tintagel. Avant de se mettre en chemin, ils s'attardèrent là trois jours, se partageant de bon accord les prises, se délassant et festoyant.

Le troisième jour, l'appel aux tierns retentit. Les hauts hommes des deux royaumes s'assemblèrent dans le grand pré. L'herbe, emperlée de rosée, leur venait aux genoux. Le soleil brillant de l'été, s'élevant à peine au-dessus des arbres, lançait vers l'ouest des ombres nettes, prometteuses de temps éclatant.

Dinas de Lidan parla.

« Seigneurs, je mainte-nais loyalement, en tant que Sénéchal, le royaume de Cornouailles, espérant pouvoir le remettre un jour au roi Marc, mon souverain. Je crois maintenant qu'il ne reviendra plus. Voyez, son épée est brisée. Cela n'aurait pu survenir de son vivant. N'ayant nul droit au trône, je veux remettre le pouvoir à l'héritier naturel, et le faire devant vous tous, en présence d'Arthur, Ké, Gauvain et leurs chevaliers, qui seront témoins et garants de la passation ».

Les bardes chantèrent les filiations. Pour faire valoir leur science, ils remontèrent très loin dans le temps, dénombrèrent une longue suite de rois, se succédant, en droite ligne, sur le trône de Cornouailles. Le dernier d'entre eux était Marc, mort sans hoirs.

« Avait-il des frères ? questionna Gauvain.

— Deux sœurs seulement. L'une enfanta Tristan de Loonnois, l'autre Andret. Ils sont morts tous deux.

— Ces deux neveux avaient-ils des fils ?

— Andret en avait un, nommé comme lui. Il est tombé au défilé de la Vipère, aux premiers jours du printemps de cette année, frappé de male mort, comme son père.

— Et Tristan de Loonnois ?

Les bardes, interdits, se turent.

En leurs œuvres d'imagination, comme en leurs critiques, souvent cruelles, des princes régnants, fussent-ils leurs maîtres, toute liberté leur était donnée. Ici, fantaisie et inspiration n'étaient plus de mise. Il s'agissait de généalogie, et cette science, qui autorise pour les vieux temps quelques libertés, devient très exacte quand il s'agit d'un héritage immédiat. Les bardes donc se turent, mais l'un d'entre eux laissa aller ses doigts sur sa harpe, à mi-ton, en une brève mélodie.

Tous les Gallois présents fredonnèrent les paroles, tant chantées en l'automne dernier, au retour de campagne, car de chaque guerre naissent des chansons.

« Le roi Arthur a donné

La langue de carpe.

Mille Saxons en sont morts,

Le feu dévora leurs camps.

L'homme qui tenait la langue

Était le fils de Tristan ».

Un autre barde lança un accord, repris par les Cornouaillais.

« Ce printemps, aux Roches Blanches,

L'Irlandais borgne est venu.

Le fils de Tristan l'a su.

Goll ne verra plus l'Irlande ».

Arthur frappa l'épau-le de Dinas.

« Ce n'est plus secret pour personne. Marc lui-même le savait sans doute. Peut-être s'est-il, pour cela, laissé mourir. Dis devant tous la vérité ».

Le Sénéchal la proclama, et les bardes ajoutèrent à la Série des Règnes la strophe neuve, impossible à défaire, que nul, jusqu'à la fin du monde, ne pourrait contester.

« Rivalon, roi de Loonnois, prit à femme
Blanche fleur, sœur de Marc.
De leur mariage naquit Tristan.
Tristan connut Yseut, fille de Gormon, roi d'Irlande.
De leur amour naquit Guy, qui choisit le nom de Lidan.
C'est à lui, à lui seul, que revient de plein droit la couronne ».

Toute l'armée cria sa joie, en une immense clameur, levant haut les armes claires, faisant sonner, du plat des lames, le métal des boucliers. Quand s'apaisa la rumeur d'allégresse, Guy vint s'incliner devant le Sénéchal, comme fait un fils, et le baisa à l'épaule, comme fait un vassal.

« Seigneur Dinas, conserve ce royaume, ta vie durant. Il ne convient pas que je règne sur l'homme qui m'a servi de père. Je t'obéirai doublement, comme fils et comme sujet ».

Chacun loua sa noblesse. Les valets dressèrent sur tréteaux de longues tables, sous l'ombre fraîche des grands arbres, en bordure de la prairie. Venaisons et boissons fortes furent servies en abondance.

Gauvain appela Gwern.

« Vieux compagnon, te voilà châtelain, portant pennon. Je ne puis plus te solder comme archer. Sers ton nouveau maître aussi fidèlement que tu m'as servi. Je ne saurais lui offrir, pour son investiture, plus riche présent ». Et il l'accola.

*
* *
*

L'ost se dispersa, chacun courant vers ses terres faire valoir son butin. Guy cependant, retenant ses gens, les mena aux portes de Lidan, et les fit camper hors les murs. Il les fournit largement de vivres et de boissons, leur interdit d'entrer en ville, assembla ses proches, le soir venant, sous un haut pavillon de toile, leur dit ses intentions, donna ses ordres, partit vers le Morois.

Ses chevaliers s'égaillèrent vers des lieux connus d'eux seuls. Gwern resta là, maître du camp, y imposant un ordre strict, et nul routier n'entra en ville.

Il est très rare, Seigneurs, qu'une troupe forte et nombreuse, campée au ras des faubourgs, ne provoque quelque scandale. Là, pourtant, il n'y en eut pas. Dans des loges de feuillage, dressées à cette intention, marchands venaient vendre, certaines fillettes s'étendre, mais personne ne fut molesté ni forcé.

Guy chevauchait seul dans le Morois. Bruit des sources, chants d'oiseaux, murmure des feuilles, tout lui faisait tendre accueil. Au Val Perdu, il retrouva Armelle. Durant trois jours, pour eux deux, la vie suspendit son cours.

Haletants encore, et comme égarés, ils quittèrent la hutte un matin, se baignèrent dans le torrent froid, montèrent main dans la main vers l'ermitage. Ogrin noua leurs doigts entrelacés d'un brin de chèvrefeuille, et dit des mots qu'ils ne comprirent pas.

Orri les attendait dans le val, près des chevaux luisants, déjà sellés.

« Orri, j'ai maintenant une grande terre, nous y suivras-tu ? Là-bas aussi, il y a des forêts. Je te ferai construire, à l'endroit de ton choix, une belle demeure. Toutes les chasses, en toutes saisons, te seront données.

— Fils de Tristan, ma vie est au Morois. J'irai vous saluer une fois l'an, apporterai à Armelle, comme autrefois, des fleurs ou des fruits, et mes plus belles fourrures. Soyez heureux ».

Guy et Armelle poussèrent leurs montures vers Lidan. Sachez qu'ils n'allèrent qu'au pas, se déliant à dure peine de l'emprise des grands bois. Les branches se penchaient pour les retenir. Les buissons mordaient les sentiers, freinant Steredek et Gwenola. Peu avant le gué de l'ours, Armelle éclata en sanglots.

C'est la forêt qu'elle pleurait, son silence vivant, sa plainte tendre ou folle sous les baisers du vent, sa pureté. Guy tarit, par d'autres baisers, les larmes d'Armelle.

Passé les huttes de charbonniers, dans une clairière, une grande tente était dressée. Armelle y entra seule. Quatre servantes l'y attendaient, s'empressèrent à la servir, à la parer. Elle choisit une robe, bleue comme ses yeux, des bottines d'un bleu plus sombre, refusa tout diadème, fit peigner et brosser longuement ses cheveux d'or.

Ainsi parée, elle remonta sur sa haquenée blanche, richement harnachée de cuir bleu clouté d'or, et les deux amants partirent vers le camp.

D'éclatantes fanfares saluèrent leur arrivée. Guy lui présenta ses amis et son frère Gilles, car elle n'avait vu que Simon et Eder. Houlell était là aussi. Armelle, le reconnaissant, sauta de cheval, courut à lui et l'embrassa, au mépris de toutes convenances. Le vieil archer, bégayant d'émotion, mit un genou à terre et, prenant dans sa forte main les doigts frêles, y posa ses lèvres.

Ils passèrent devant l'ost bien aligné, et les gens de guerre, brandissant leurs armes, acclamèrent à la fois leur seigneur et sa dame, puis se rangèrent et les suivirent au pas, deux par deux, dans les rues étroites de la ville, montant vers le château.

Le peuple était massé sur la grand'place, au bas de la rampe, criant sa joie, agitant des feuillages. Mankik était là encore, près du tailleur bossu.

« C'est la première fois que je vois telle merveille, dit-il. On revient toujours de la guerre moins nombreux qu'on n'y est parti.



Toujours, tailleur, tu peux m'en croire. Or ceux-ci sont sortis cinquante, et j'en compte trois cent au retour. Il y a là quelque prodige ».

Houlenn, Furic, Halegenn, plusieurs autres le saluèrent de la main, sans quitter leur rang, et lui crièrent « A ce soir ! ».

Tout au long de la rampe, l'armée de Cornouailles faisait la haie. Sur les tours et les chemins de ronde, les gens du château se pressaient. Eder, ouvrant le cortège, lance à l'étrier, bannière noire flottant au vent, montait vers la grande porte, dans une clameur toujours renouvelée. Venaient ensuite les chevaliers, pennons déployés. Puis Armelle et Guy, seuls, chevauchant de front. Derrière, suivant les trompes sonnantes, s'allongeait la colonne des cavaliers noirs.

Dans la grande cour dallée, les amants mirent pied à terre, s'inclinèrent devant Dinas de Lidan, qui les pressa sur son cœur.

De nombreux seigneurs étaient là, richement vêtus. Adossés au mur du fond, en ligne, leurs écuyers dressaient haut bannières et pennons. Guy s'empourpra d'orgueil lorsqu'il vit devant eux, tenu par Galles, héraut d'Arthur, l'étendard du roi. Les bannières de Ké et Gauvain l'encadraient.

L'évêque Fergal, venu tout exprès de Carduel, dit une messe et bénit les époux. Les présents leur furent remis : gerfauts, émerillons, faucons laniers, autours, beaux chevaux, lévriers, étoffes rares, fourrures, armes de prix, bijoux et pierres précieuses.

Les réjouissances durèrent huit jours. Festins, bals, joutes et chansons se suivaient. Grandes largesses furent faites au peuple, qui célébrait, aussi gaîment que les hôtes du château, le mariage.

Les invités s'en repartirent. Dinas de Lidan, Guy, Armelle, leurs chevaliers et leurs troupes se dirigèrent vers Tintagel, où les fêtes reprirent. On n'y avait vu telle liesse depuis les noces d'Yseut.

Quittant Lidan, Guy emmenait dans sa suite deux vassaux de plus. L'un était Mankik. Le manchot retrouvait chaque soir dans les tavernes d'anciens compagnons, qui le régalaient. Houlenn et Furic

lui dirent : « Gwern veut trinquer avec toi, en souvenir du bon vieux temps. Il est chevalier maintenant, et ne peut, de cette semaine, quitter le château. Viens là-haut, nous t'accompagnerons en son logement ».

Là, ils heurtèrent les pichets d'étain, les vidèrent, et Gwern dit :
« Te voilà fait comme un gueux. J'ai un vêtement pour toi ».

Il posa sur la table une broigne de cuir bardée de métal, des chausses de cuir, de fortes sandales, un ceinturon, un coutelas en sa gaine, un chapeau de fer, déplia sur le tout une cotte noire, marquée de l'épée au plastron, de l'arc bandé à l'épaule droite.

« Veux-tu porter mes couleurs, Mankik ? ».

Le manchot blêmit, montrant son moignon.

« Je ne peux plus tirer de l'arc, Gwern, tu le sais bien.

— L'œil qui te reste est vif. Le bras que tu as gardé a pris la force de l'autre. Furic te remettra épée et cheval. Viens avec nous. Quand je serai en campagne, tu garderas mon château ».

Tremblant de joie, Mankik revêtit ses armes. Ses amis l'aidèrent à les ajuster. Il courut en ville faire ses adieux. Pour la première et seule fois de sa vie, le tailleur bossu s'enivra. Jusqu'à son dernier jour, sa femme lui en fit reproche.

*
* *

Depuis le meurtre de Gildas, Ana la bergère avait été admise au château comme chambrière, et du jour où elle avait vu Eder, elle se consumait, pour le bel écuyer, d'un amour sans espoir. Quand elle apprit qu'il suivrait Guy en ses nouveaux domaines, ne viendrait plus à Lidan, qu'elle ne le verrait même plus, elle pleura longtemps, puis rassembla tout son courage. Comme Armelle, appuyée au bras de son mari, se rendait à la grande chambre, elle se jeta à ses pieds, et la supplia de la prendre en sa suite.

Armelle étonnée, demanda à Guy qui était la fille. Le chevalier ne le savait pas. Eder, qui les escortait, le leur apprit.

« C'est la fille qui a dénoncé les meurtriers de Gildas.

— Comment le sais-tu ? Tu n'étais pas là.

— Je trouvais la pucelle plaisante à regarder. J'ai demandé à Gilles à qui elle appartenait. Le seigneur sénéchal la protège. Sachant celà, j'ai arrêté là ma cour.

— Elle est pourtant bien jolie, dit Armelle, qui sourit, voyant la façon dont Ana, ne se croyant pas observée, contemplait Eder. Nous la demanderons au Sénéchal. Ainsi peut-être auras-tu quelque chance ».

Ana suivit donc Armelle. Son père en reçut très bon prix.

LA PAIX

Si un homme vient de prendre femme, il n'ira pas à l'armée et on ne viendra pas chez lui l'importuner, il restera un an chez lui, quitte de toute affaire, pour réjouir la femme qu'il a prise.

Deutéronome. 24

Guy et Armelle, rentrés en leur château, se délassèrent longuement des fatigues causées par voyages et fêtes, puis visitèrent leurs domaines. Ils chevauchaient seuls, Eder les suivant à bonne distance, accompagné de Kadek, le clerc, et de quelques hommes d'armes. Le chapelain, chaque soir, disposait son écritoire, décrivait soigneusement les régions traversées, bois et friches, champs et prés, maisons, bêtes et gens.

Gwern les festoya en son château. La veuve rousse qu'il avait prise à femme fut tout sourire. Ils visitèrent ensuite Brian. Moëva et Armelle, toutes deux du même âge, toutes deux épouses heureuses, devinrent amies. Entrant ensuite dans les terres de Simon, ils le rencontrèrent qui chassait. Laissant à son veneur et aux valets de chiens le soin de courre le cerf, Simon leur fit compagnie jusqu'à son castel. Il ne montait pas Krenn, mais le courtaud pie emprunté aux écuries de Lidan, l'hiver précédent, pour escorter Guy au Morois. Il l'avait parfaitement dressé, et s'entendait bien avec lui, bien qu'il l'appela Tal Carn. C'est pourquoi Guy s'étonna de voir briller les éperons aux talons de son ami.

« Je n'en effleure même pas les flancs de ma bête. C'est pour ma femme.

— Que veux-tu dire ?

— Ainsi ai-je le plaisir, à chacun de mes retours, de voir s'agenouiller à mes pieds, pour délacer mes éperons, la veuve d'un homme que j'ai tué ».

Armelle souhaitait revoir Kerogan, où elle était née. Ç'avait été une forteresse en bois, bâtie à l'ancienne mode, sur une motte. Seuls subsistaient les soubassements de pierre. Le feu avait détruit tout le reste. Orties et ronces recouvraient les poutres et madriers calcinés.

Les petites gens des environs accoururent, portant de pauvres présents, des œufs, du beurre, quelques volailles. Ils se réjouissaient de revoir la fille de leur bon seigneur Ogan, tant regretté, et remerciaient Guy de les avoir délivrés de Denoalen, cruel et injuste.

Revenus en leur château, les jeunes époux l'aménagèrent. Armelle et Ana, le jour durant, choisissaient étoffes et tentures, en ornaient le mur des chambres. Guy faisait renforcer encore les défenses, et construire un quai de pierre dans l'aber. Sa flotte était abritée en ce mouillage sûr, abrité de tous les vents. Les barques prises à Goll y dormaient, et le drakkar de Brian, amené aussi en ce hâvre, semblait une mouette parmi des canards. L'une après l'autre, les nefes étaient tirées au sec, calfatées, remises en état. D'habiles charpentiers, des mariniers adroits, souvent recrutés fort loin, à Nantes, à Gwened, et jusqu'en Frise, dressèrent leurs cabanes au bord de l'aber. Des pêcheurs s'y établirent. Des marchands y vinrent. Une ville naquit.

Par un beau jour d'automne, en cette période ensoleillée que nous appelons maintenant l'été de la Saint Michel, les amants décidèrent d'une promenade. Tôt le matin, ils sautèrent dans un coracle, et le courant de flux les poussa loin dans les terres, entre deux hautes murailles de feuillage. La forêt bordait les deux rives de l'aber, les basses branches griffaient de fines rides droites l'eau montante, verte et lisse. Un pré plein de lumière trouait le mur des arbres. Ils abordèrent et déjeunèrent là. Sur le haut du pré, dans l'herbe haute, sèche, odorante, ils s'allongèrent ensuite, étroitement enlacés.

Plus tard, après avoir dormi, ils se confièrent au jusant, qui les ramena, de sa coulée lente et régulière, au quai neuf.

Leur chambre, sise au plus haut étage du donjon, était tendue d'azur et d'or, jonchée de belles fourrures, meublée de coffrets de chêne et de noyer, cloutés d'argent, d'un grand lit bas et carré, aux draps de toile fine.

Quand il faisait très beau, Armelle se tenait plutôt sur la plateforme de la tour, sous le vaste ciel, brochant et rêvant. Guy l'y suivit ce jour-là, et, la passion les reprenant, ils se couchèrent nus, sur les dalles tiédies de soleil, et s'aimèrent. Quand ils revinrent à eux, c'était déjà l'heure de none. Ils n'entendaient rien que le murmure de la mer, le cri des mouettes et le frisson de la bannière noire flottant sur le créneau.

Soudain résonna le cor du guetteur placé à une tour d'angle. Ils se levèrent en hâte.

« Trois coups de trompe, c'est une troupe de cavaliers qui vient » dit Guy. Il se jeta nu au parapet. Armelle était déjà vêtue. Tout en se rhabillant, le chevalier ne quittait pas des yeux la route blanche qui menait au castel, suivant, au travers des landes, l'échine du haut promontoire.

« Ils ne sont qu'une dizaine, dit-il, et viennent ouvertement. Descendons les accueillir ».

L'escalier à vis serpentait longtemps. Quand ils furent en la cour, Eder se tenait devant le pont, à cheval, lance au poing, à la tête d'une troupe de gens d'armes, prêt à saluer ou à combattre l'arrivant. Guy enfourcha Steredek, rejoignit son écuyer, reconnut le premier la couleur des bliers.

« C'est Galles, dit-il, que l'on prépare une collation ».

C'était en effet le héraut d'Arthur. Il arrêta sa troupe devant le pont, sonna longuement du cor. Invité à entrer, il pénétra dans la cour au pas de son grand cheval noir, avec toute la solennité qui convient à un messenger royal. Là, il mit pied à terre, salua noblement le fils de Tristan, lui tendit de la main droite un parchemin roulé et scellé, sorti d'une bulle d'argent.

On fit quérir Kadek. Durant qu'on attendait le clerc, Guy s'aperçut qu'Armelle était très pâle, qu'elle tremblait, que des larmes embuaient ses yeux. Il vint à elle, lui prit la main, demanda doucement : « Qu'as-tu ? »

— Nous étions si heureux, et le roi te rappelle déjà pour ses guerres.

— En cette saison, j'en serais surpris. De toute façon, c'est son droit, et je te prie de sécher tes larmes. Moi aussi, je suis heureux ici ».

Kadek brisa le sceau, déroula le bref, avec une lenteur cérémonieuse, insupportable à la jeune femme, enfin déchiffra.

« Guy de Lidan, le roi t'adresse son salut. Il te dispense de venir, au mois très noir de cette année, en la Grande Salle. Il ne compte pas mener de guerre l'an prochain, te demande de rester en paix, toi aussi, dans tes terres, si tu n'es offensé, menacé ou attaqué.

Il te rappelle que l'évêque Fergal a béni ton mariage. Ce saint homme lui a lu, dans un livre sacré, très ancien, qu'un homme nouvellement marié devait se tenir un an chez lui, sans aller à l'ost. Cette disposition paraît très sage au roi. Il souhaite que tu l' observes. »

Jamais héraut ne reçut si riches présents, et la dame du château, puisant dans sa cassette privée, emplit de pièces les escarcelles des cavaliers de l'escorte. Ils repartirent le lendemain, repus, reposés, enrichis. Sur tout le chemin de leur retour, et à Carduel même, la générosité de Guy et d'Armelle fut chantée.

Eder prit à part le moine.

« Dis-moi, Kadek, ce qu'a lu au roi l'évêque Fergal, est-ce une règle pour les seuls chevaliers ? »

— La parole du vrai Dieu est dite pour tous les fidèles.

— Veux-tu me baptiser ?

— Avec joie, mon fils ».

Et le moine, quoique devinant les motifs de cette conversion, amena à l'Église un nouveau chrétien.

Le clerc apprit le même jour que la châtelaine, séduite par la douceur de sa doctrine, ferait édifier deux chapelles, l'une en pierre, dans l'enceinte forte, l'autre en bois, au village. L'or lui fut remis pour en payer la construction, et Kadek loua le Seigneur.

*
*
*

Revenant de chasse, Guy s'arrêta près d'une source, sous de beaux ombrages, en compagnie de son seul écuyer. Eder saisit l'occasion.

« Sire chevalier, je vous sers fidèlement, avec joie et fierté. Vous m'en avez récompensé par de grandes faveurs, sans que j'aie rien quémandé. Aujourd'hui, je vous fais prière.

— Que désires-tu, Eder ? Si cela dépend de moi, c'est accordé.

— Donnez-moi à femme votre servante Ana.

— La fille n'est pas à moi, Eder, c'est à Armelle que le Sénéchal en a fait présent, à elle qu'il faut la demander.

— Ce qui est à la femme appartient au mari. Vous pouvez décider, seigneur Guy.

— Tu verras, quand tu seras marié, que les choses ne sont pas si simples. Toutefois, je veux t'aider. Ce soir, suis-moi jusqu'en ma chambre ».

Là, Eder présenta sa requête à la châtelaine. Ana, ayant longuement brossé les cheveux d'or de sa maîtresse, rangeait dans un coffret ciselé les peignes, les fards, les onguents, les parfums, et ce n'est pas seulement la lueur des torches qui rosissait ses joues.

Armelle sourit à Eder.

« Tu as bien tardé à te déclarer. A entendre les bavardages des servantes, je te croyais beaucoup plus prompt.

— Je n'osais vous demander Ana.

— Guy, ton bel écuyer, si hardi en bataille, devient soudainement bien timide. Mais c'est à Ana de répondre.

— Mon père n'est qu'un berger, murmura la jeune fille.

— Le mien était bûcheron. Au printemps, il mettait sa cognée sur l'épaule et se joignait à l'ost pour les guerres de l'année. Sa hache a déplanté maint Saxon. Il mourut percé d'une flèche. J'avais alors dix ans, et le suivais à l'armée pour la première fois. Gwern me prit sous sa protection, fit de moi un archer, me donna au seigneur Guy. Je n'ai pas d'autre parent. Épouse-moi ».

Le mariage fut célébré le lendemain.

* * *

L'hiver fut clément. La neige est rare sur cette côte. Le grand vent d'ouest, poussant en hurlant ses pluies, ne pouvait rien contre les fortes murailles du château, ni contre la flotte blottie dans l'aber. Dans leur chambre bleue, tiède, Guy et Armelle écoutaient, au fil des longues nuits heureuses, le crépitement des bûches dans l'âtre. Assourdie par l'épaisseur des murs, la clameur du ciel et de la mer d'occident berçait leurs rêves.

Précoce, le printemps revint. Du haut de leur donjon, les amants admiraient l'or des genêts et des ajoncs, les bruyères mauves, les verts neufs, multiples, des bois et des prés. Guy, le plus souvent, regardait la mer.

Brian et Moëva vinrent séjourner auprès d'eux. Les dames tiraient l'aiguille, chantant des chansons de toile, ou devisant aimablement. Les hommes chassaient, dressaient des chevaux, s'exerçaient aux armes. Eder enseignait le tir à l'arc aux jeunes frondeurs de Kerogan, pris à pages.

Les barques appareillèrent, chargées d'étain, de sel et de miel, pour aller commercer en pays lointains. Des marchands étrangers vinrent par mer. Sitôt les amarres frappées aux anneaux du quai neuf, ils montaient au château demander licence de commercer librement, offraient un riche présent, aiguière d'argent, coupe ciselée,

vair, velours ou soie, parfois un bel autour, ou un faucon lanier. Des jongleurs passaient aussi, égayant de leurs tours et de leurs chants les soirées.

Simon et Gwern séjournèrent quelques semaines, avec leurs dames, et les fêtes se succédaient.

Presque chaque jour, pourtant, Guy montait à la plate-forme du donjon, s'y attardait, accoudé au parapet, contemplant la mer. Armelle ne tardait guère à l'y rejoindre, et leurs invités en riaient.

La fille d'Ogan, un jour, interrogea son mari.

« Guy, c'est toujours vers le sud que tu regardes. Pourquoi ?

— Je te le dirai, Armelle. Mon père naquit en Petite Bretagne. Je veux voir le lieu où il est né, et celui où repose son corps, près de ma mère Yseut.

— Mais pas cette année.

— Rassure-toi, Armelle. Cette année t'appartient entièrement, et nous en aurons bien d'autres, j'espère. Un jour pourtant l'aventure me reprendra. Il ne faudra pas verser de larmes, car je te reviendrai toujours.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

PRÉFACE	7
Seigneurs, Tristan avait un fils.....	9
I. LA NAISSANCE	11
II. L'ENFANCE	19
III. LE CONSEIL	23
IV. LA CHEVAUCHÉE	27
V. LES SAXONS	37
VI. BATAILLES	51
VII. LES GENS DE MÉTIER	65
VIII. LE COUARD.	77
IX. LE RETOUR	81
X. LES FRUITS DE LA GUERRE	89
XI. LA FORÊT.....	105
XII. LES FÉLONS	125
XIII. LE MEURTRE	129
XIV. LA GRANDE SALLE.....	137
XV. L'ÉVÊQUE	151
XVI. LA LOI ET LA COUTUME	159
XVII. L'HIVER	169
XVIII. LA BANNIÈRE NOIRE.....	181
XIX. LE CHATIMENT	193
XX. LA RÉCOMPENSE	199
XXI. LA PAIX.....	211

Achévé d'imprimer
sur les presses
de l'imprimerie Cornouaillaise
à Quimper
le 30 Avril 1975.
dépôt légal : 2^e trimestre 1975.

Né de l'imagination celtique et de cette sensibilité frémissante qui est le propre des Bretons, le roman de Tristan et Iseut est tenu unanimement pour « la plus belle histoire d'amour de tous les temps ». C'est aussi la première histoire d'amour qui ait été composée en Europe.

Mais les versions qui nous ont été transmises par les trouvères anglo-normands comme Bérout et Thomas ou allemands comme Gottfried de Strasbourg sont des anachronismes : les plus anciennes ne remontent pas au-delà du XII^e siècle et ne nous font revivre que l'ambiance de la chevalerie déjà bien policée de l'époque, alors que l'archétype breton se situe au temps barbare des invasions germaniques.

« Seigneurs, Tristan avait un fils » nous restitue admirablement l'atmosphère de cette période, sa couleur, sa sauvagerie. Fort habilement, l'auteur n'a pas cherché à nous redire l'histoire même de Tristan et Iseut, mais à lui donner une suite. Il y fait preuve d'une connaissance remarquable de la civilisation des temps mérovingiens et carolingiens, de ces temps de violence et de passion où ont vécu Tristan le Léonard et Iseut l'Irlandaise.

